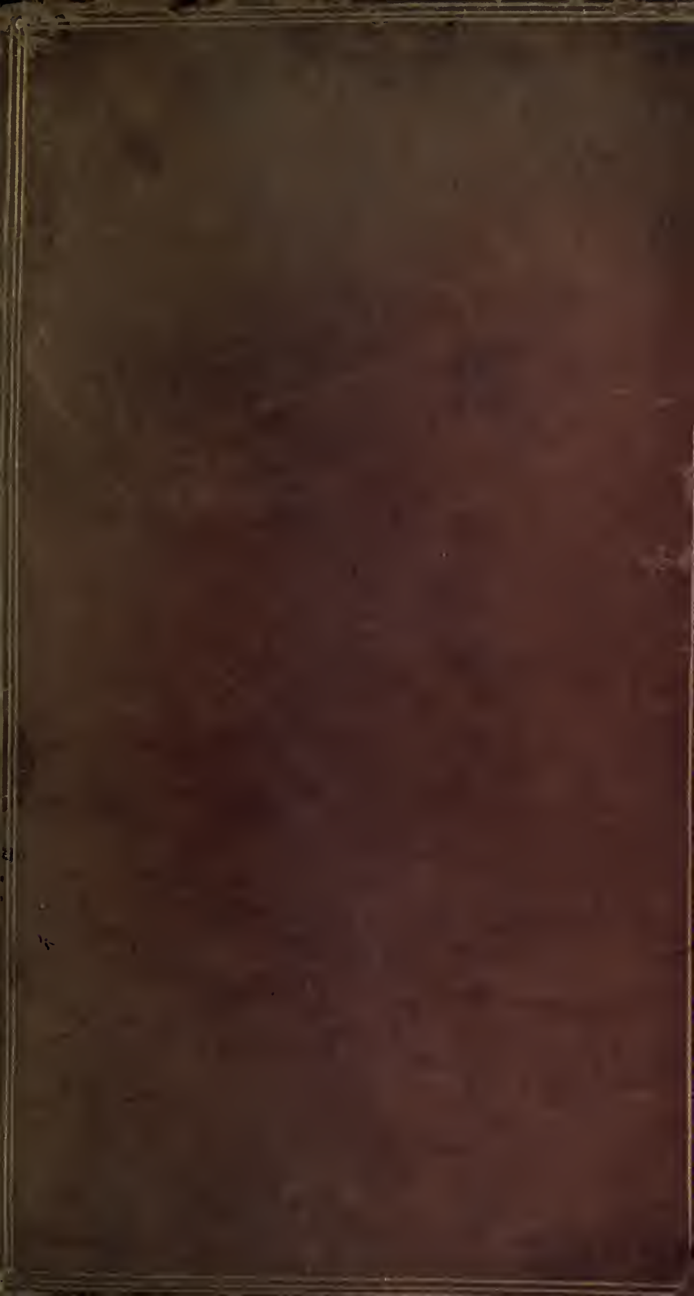






THEATRE

ET

ŒUVRES DIVERSES.

DE M. DE MORAND.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez SEBASTIEN JORRY, Quay des Augustins, près le Pont Saint Michel, aux Cigognes.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

Piéces contenues dans le second Tome.

LES MUSES, *Piéce Dramatique en quatre parties.*

Premiere Partie. LES MUSES, *Prologue.*

Seconde Partie. MENZIKOF, *Tragédie.*

Troisiéme Partie. AGATINE, *Pastorale.*

Quatriéme Partie. ORPHÉE, *Ballet Pantomime.*

LA VANGEANCE TROMPÉE, *Comédie.*

MÉGARE, *Tragédie.*

POESIES DIVERSES.

DISCOURS *sur le plaisir qu'il y a à faire du bien.*

DISCOURS *de Réception prononcé dans une Société Littéraire le 28 Juillet 1748.*

Pièces contenues dans le second Tome.

LES MUSES, *Pièce Dramatique en quatre parties.*

Premiere Partie. LES MUSES, *Prologue.*

Seconde Partie. MÉNÉLAS, *Tragédie.*

Troisième Partie. AGATINE, *Pastorale.*

Quatrième Partie. ORPHÉE, *Scène Pantomime.*

LA VANGEANCE TROMPÉE, *Comédie.*

MÉCABE, *Tragédie.*

POESIES DIVERSES.

DISCOURS *sur la parodie qu'il y a à faire du Fiel.*

DISCOURS *de Réception prononcé dans une Société Littéraire le 28 Juillet* [illegible]

LES

LES MUSES

PIECE DRAMATIQUE

En quatre Parties.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 12 Décembre 1738.

PREMIERE PARTIE.

ACTEURS.

MELPOMENE, Muſe de la *Tragédie.*

ERATO, Muſe de la *Paſtorale.*

THALIE, Muſe de la *Comédie.*

EUTERPE, Muſe de la *Muſique.*

TERPSICORE, Muſe de la *Danſe.*

SUIVANS & SUIVANTES de *Terpſicore.*

SILVIA.

ARLEQUIN.

M. ROMAGNESI.

M. MARIO.

La Scène eſt ſur le Théâtre de la Comédie Italienne.



LES MUSES

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, ARLEQUIN.

(Ils entrent chacun d'un côté du Théâtre en rêvant.)



SILVIA.

EH bien, mon cher Arlequin !

ARLEQUIN.

Eh bien, ma chere Silvia !

SILVIA.

Te voilà tout triſte ?

ARLEQUIN.

Vous voilà toute rêveuſe ?

SILVIA.

Tu ſoupires ?

ARLEQUIN.

Vous gémiſſez ?

SILVIA.

Mais dis-m'en la raiſon ?

ARLEQUIN.

Mais apprenez-m'en la cauſe ?

SILVIA.

Répons-moi donc ? tu m'interrogeras après ſi tu veux.]

ARLEQUIN.

Il eſt vrai : ce raiſonnement-là eſt très-raiſonnable.

SILVIA.

Me crois-tu capable d'en faire d'autres ?

ARLEQUIN.

Je ne dis pas cela ; mais, voyez-vous. . . . les femmes quelquefois. . . .

SILVIA.

Eh bien, les femmes. . . .

ARLEQUIN.

Sont ſouvent brouillées avec la raiſon.

SILVIA.

Impertinent ! tu as envie de te brouiller avec moi.

ARLEQUIN.

Pardon, ſoit dit ſans vous offenſer. L'adorable Silvia ſçait imiter les caprices & les défauts des femmes, mais elle ne les a pas.

SILVIA.

Je ne veux pas plus de tes complimens que de tes injures.

ARLEQUIN.

Vous me défendez auſſi de vous louer ? oh !

SILVIA.

Tes louanges ne m'honoreroient guères.

ARLEQUIN.

Les louanges, de quelque part qu'elles viennent, ſont toujours flatteuſes : les injures d'un ſot ne ſont pas outrageantes : mais ſes éloges ſont agréables. Oh ! que la bouche qui nous loue nous paroît belle !

SILVIA.

Tu aurois beau remplir la tienne d'éloges ; elle ne me plairoit pas davantage.

ARLEQUIN.

Doucement ! votre mauvaiſe humeur l'emporte ſur votre goût, je le vois bien : mais, briſons là-deſſus ! nos affaires vont mal, ma chere Silvia, & voilà ce qui me déſeſpere.

SILVIA.

Voilà auſſi ce qui m'afflige.

ARLEQUIN.

Qu'eſt devenu cet heureux tems ; où Paris couroit en foule à nos Spectacles ! les plus petites bagatelles que nous jouïons rempliſſoient nos Loges & notre Parterre ; mais aujourd'hui, nous avons beau faire ; à peine s'empreſſe-t-on de venir à nos premieres Repréſentations ; & l'on nous juge ſans miſéricorde : je crois pourtant que nos Piéces d'aujourd'hui valent bien celles que nous donnions alors.

SILVIA.

C'eſt qu'alors nous étions nouveaux venus ;

nous avions ce grand mérite de la nouveauté, mon Enfant: & c'eſt-là le ſeul qui mette Paris en mouvement. Mais ne vois-tu pas cette Dame qui s'avance?

ARLEQUIN.

Je ne la connois pas.

SILVIA.

Je la connois encore moins.

ARLEQUIN.

Elle a un air ſombre qui me déplaît.

SCENE II.

MELPOMENE, SILVIA, ARLEQUIN.

MELPOMENE.

QUand votre intérêt ſeul me conduit en ces lieux,
D'où vient l'étonnement que l'on montre à mes yeux?

SILVIA.

Vous nous faites beaucoup de grace! n'ayant pas l'honneur de vous connoître, nous ne comptions pas avoir celui d'être connu de vous.

ARLEQUIN.

Madame, en vérité l'honneur.... dont vous nous.... honorez.... paſſe tous les honneurs.... que jamais.... ma foi, ne ſçachant pas à qui j'ai la gloire de porter la parole, je ne ſçais en quel genre d'éloquence, je dois vous faire ma harangue.

MELPOMENE.

Vous ne connoissez pas la tendre Melpomene,
Elle, qui fit toujours la gloire de la Scène?

ARLEQUIN *tournant le dos.*

Pz, pz, pz. . . .

SILVIA.

Melpomene!

ARLEQUIN.

Vous êtes trop pleureuse! je suis bien assez chagrin, sans que vous veniez encore m'attrister davantage! Ouf! vous me faites peur! Je m'en vais chercher quelqu'un de mes Camarades que vous effrayerez moins, & qui sera plus digne de vous recevoir.

SCENE III.

MELPOMENE, SILVIA.

MELPOMENE.

L'Aimable Silvia sent-elle dans son cœur
Passer, à mon abord, une égale frayeur?

SILVIA.

Je respecte & j'admire la Muse de la Tragédie! mais je ne vois pas qu'elle nous puisse être d'un grand secours: je ne prévois même pas quel sujet peut l'amener ici, à moins qu'elle ne vienne nous demander grace de la Parodie.

MELPOMENE.

Non, non, je n'en crains pas les fades railleries:
La premiere toujours, je ris des Parodies.

Faut-il pas que Momus jouisse de ses droits ;
Et qu'il serve à leur goût ceux qui suivent ses loix ?

SCENE IV.

MELPOMENE, SILVIA, ARLEQUIN, MM. ROMAGNESI & MARIO.

ARLEQUIN *montrant Melpomene à ces Messieurs.*

LA voilà ; mais croyez-moi, chassez-la d'ici au plus vîte ; nous n'avons que faire de sa figure mélancolique.

M. ROMAGNESI *à Melpomene.*

Muse respectable, quel dessein vous amene parmi nous ?

M. MARIO.

Quelle générosité vous conduit parmi ceux que vous devez regarder comme vos ennemis ; mais qui dans le fond rendent à vos grands talens la justice qu'ils méritent.

MELPOMENE.

Je vous viens aujourd'hui demander un asile.
Si je l'obtiens de vous, & la Cour, & la Ville,
Par cette nouveauté, me trouvant plus d'appas,
Sans doute à ce spectacle accourront sur mes pas.

ARLEQUIN.

Fi, notre Théâtre n'est fait que pour faire rire, & vous êtes trop lugubre.

SILVIA.

Je ne crois pas que l'asile que vous demandez puisse vous être fort favorable.

M. MARIO.

Vous ne trouverez peut-être point ici de sujets capables de remplir vos intentions, ni vos desirs. Retournez sur ce fameux Théatre dont vous êtes en possession, & le seul où vous puissiez paroître avec éclat.

MELPOMENE.

Ces beaux jours sont passés, hélas!... Eh quoi, vous-mêmes,
N'êtes-vous pas instruits de mes malheurs extrêmes?
On méprise aujourd'hui l'Art qui fit autrefois
La gloire de la France, & le plaisir des Rois.
Depuis que, sous mon nom, Calliope trop vaine
A, d'un stile ampoulé, fait retentir la scène,
Sans exiger encor la pitié, la terreur,
Où je sçais, tour-à-tour, faire passer un cœur;
Le Public, qu'a séduit son pompeux verbiage,
Ne veut, de mots ronflans, qu'un bizarre assemblage,
Que, d'Epithetes vains, de grands vers tout tissus,
Et des traits recherchés ensemble mal cousus;
Cette simplicité, tableau de la Nature,
Ces nobles sentimens ma plus chere parure,
Les Caracteres vrais jusqu'au bout soûtenus,
La Conduite, les Mœurs, sont-ils encor connus?
Racine est aujourd'hui traité de Prosaïque:
La Tragédie enfin n'est plus qu'un monstre épique.
Ah! ce qui met sur-tout le comble à mes douleurs,
L'envieuse Thalie achéve mes malheurs:

Des débris de cet Art, elle a fait tous ses charmes :
En chaussant le Cothurne, elle arrache des larmes;
Et n'a plus de succès qu'en usurpant mes droits.
Ainsi je viens tâcher de faire ouir ma voix,
Sur ce même Théâtre, où jadis les Corneilles
Ont fait, de ce grand Art, admirer les merveilles;
Et c'est le seul moyen que je puis employer
Pour supplanter Thalie & la mortifier;
Je la dois, à mon tour, chasser de son Empire.
C'est à vous de répondre à l'ardeur qui m'inspire;
Liant nos intérêts, tâchons de ramener
Des inconstants trop prompts à nous abandonner.

ARLEQUIN *à part.*

Quel projet extravagant ! (*à Melpomene.*) Madame, apparemment les grands mots de Calli... Callirope vous ont si fort étourdie, que vous avez le transport au cerveau ! Car vous ne sçavez ce que vous dites. Ma foi pour le coup vous me faites rire, (*il rit.*) ah, ah, ah ! Si vous nous promettiez d'être toujours aussi ridicule, je donnerois ma voix pour votre réception. (*il rit.*) Ah, ah, ah ! .... (*à part.*) elle a perdu l'esprit à force de se mettre en fureur.

M. ROMAGNESI.

Muse, l'accord que vous nous proposez est fort obligeant pour nous; mais encore une fois, vous ne sçauriez y trouver votre compte.

MELPOMENE.

Eh bien, que risquez-vous? si l'ouvrage déplaît,
Vous en aurez du moins la gloire du projet.

M. MARIO.

Vous le voulez, il faut céder; quelque difficulté que je prévoye, vous pouvez compter sur mon zele.

ARLEQUIN.

Oh! pour moi, je m'en vais faire la cabale: cela est si pitoyable que....

SILVIA.

Console-toi, mon pauvre Arlequin, tu n'en paroîtras que plus aimable après le sérieux ; songe d'ailleurs que peut-être cette idée bizarre nous amenera du monde.

ARLEQUIN.

Il est vrai que ce n'est pas le raisonnable qui réussit le plus souvent : c'est le singulier, l'extraordinaire, le barroque même: voilà ce qu'il faut. Mais quelle est cette Bergere ? Que vient-elle chercher ici ? Qu'elle a l'air fade !

SCENE V.

MELPOMENE, ERATO, SILVIA, ARLEQUIN, MM. ROMAGNESI, & MARIO.

MELPOMENE.

Comment ! C'est Erato ! C'est la Muse champêtre !

ERATO.

Melpomene s'offre à mes yeux !
Je n'aurois pas cru qu'en ces lieux
Je la verrois jamais paroître.

MELPOMENE *à Erato.*

Quel ſoin ici vous-même a pû vous attirer !
Quelque charmant Tircis vous fait-il égarer ?

ARLEQUIN *à Erato.*

Eh ! Madame, croyez-moi, cherchez fortune ailleurs ! Il n'y a point ici de doux murmure, de tendre ramage ; de plaintif Echo ; point de Prés, point de Bois, & point de Vallons ; il n'y a rien ici de votre langoureuſe Arcadie, ni de votre ennuyeux Lignon, & encore moins de votre ſorciere de Theſſalie : retournez-y, s'il vous plaît, & ne venez point affadir les grands projets que nous méditons.

SILVIA.

Tout cela eſt pourtant bien joli.

ERATO.

Oui, c'eſt ſur ces bords agréables,
Où la tendre innocence habite avec l'Amour,
Qu'on trouve cet heureux ſéjour,
Si digne d'inſpirer les vers les plus aimables.

M. ROMAGNESI.

Tous ces jolis vers ne ſont plus du goût du tems.

M. MARIO.

Vos Bergers n'ont pas aſſez d'eſprit.

ERATO.

De ce qu'on nomme eſprit, je ne fais point de cas ;
Je lui refuſe mon ſuffrage ;
Et je viens aujourd'hui vous porter un ouvrage
Où ſûrement vous n'en trouverez pas.

M. ROMAGNESI.

Une Paſtorale pour nous !

ARLEQUIN.

En voici bien d'un autre ! Je ne ſuis plus ſurpris ſi les Amateurs des Muſes ſont fous, elles extravaguent elles-mêmes.

MELPOMENE.

Arlequin en Berger aura beaucoup d'appas !

ERATO.

Il ſeroit mieux en Romain ; n'eſt-ce pas ?

SILVIA.

Pour moi, je vous avoue que j'ai une grande demangeaiſon de me voir en Bergere, entourée de petits moutons, ſur le penchant d'une Colline, au bord d'un Ruiſſeau, dans l'onde tranſparente... Quel plaiſir de pouvoir, comme *Sophilette* *....

ERATO.

Eh quoi, vous imaginez-vous
Que toujours une Paſtorale
Doit recevoir ſes charmes les plus doux
De l'ignorance ſans égale
D'une Agnès novice en amour ?
Non, non, je prétends en ce jour,
Prendre un autre moyen pour plaire ;
Par l'intrigue & par l'intérêt,
Me tirer, ſi je puis, d'affaire :
Et j'attends, de mes ſoins, un favorable effet.

MELPOMENE.

Vous pourriez concevoir un peu trop d'eſpérance :
Je dois, quoi qu'il en ſoit, avoir la préférence.

SILVIA *appercevant Thalie.*

Voici qui vous mettra d'accord.

* L'héroïne de la charmante Paſtorale intitulée LA MAIRE DE L'AMOUR, par feu M. AUTRAU.

SCENE VI.

MELPOMENE, THALIE, ERATO, SILVIA, ARLEQUIN, MM. ROMAGNESI & MARIO.

THALIE.

Que vois-je, ô ciel! Erato, Melpomene!

(*aux deux Muses.*)

Et quel ſujet, en ces lieux vous amene?
Sur ce Théatre où je donne la loi,
Où le Public ne ſe rend que pour moi,
Par votre orgueil, follement emportées,
De m'en chaſſer, vous ſeriez-vous flattées?

ARLEQUIN *à Thalie.*

Vous l'avez dit! de grace, ma chere Amie, aidez-moi à me défaire de ces deux extravagantes; dont l'une veut me mettre la Houlette à la main, & l'autre le Cothurne au pied. Soutenez bien vos droits.

THALIE.

Ah, quel projet! Quelles préventions!
Erato même a des prétentions!

ARLEQUIN *en riant.*

Cela fait rire de pitié, ah! ah! ah!

THALIE *à Melpomene.*

Vous, de Thalie, implacable Rivale,
Qu'on vit, toûjours d'une ardeur ſans égale,

Vous opposer à mes justes projets,
Qui ne cessez d'envier mes succès,
Pour me chasser de ce brillant Théâtre,
Pour mieux tromper Paris qui m'idolâtre,
Vous serez-vous, sous mon nom, annoncer ?

MELPOMENE.

A ces lâches détours, je pourrois m'abaisser !
Je voudrois, du Public, surprendre la justice ?
C'est à vous d'employer un pareil artifice;
Vous, qui craignez les yeux d'un Parterre éclairé,
Par qui jamais votre Art n'est au mien préféré.

THALIE.

Et cependant, pour briller dans le nôtre,
Vous-même avez abandonné le vôtre !

MELPOMENE.

Ai-je pû mériter ce reproche insultant ?
Moi, du Comique ! moi, qui le méprise tant ?

THALIE.

Qui les fit donc, ces tristes Comédies,
Où l'on ne court, qui ne sont applaudies,
Que pour les pleurs qu'elles sçavent tirer ?
Que, de mon nom, l'on ose décorer ?

MELPOMENE.

C'est vous, qui ne pouvant fournir votre carriere,
Ni remplacer jamais votre fameux Moliere,
Ni votre cher Regnard, ni l'aimable Dancour;
Avez, pour réussir, cherché ce nouveau tour;
Et voulant, comme moi, faire des Tragédies,
Avez fait naître enfin ces Piéces Amphibies.

THALIE.

Leur Sérieux pourtant ne déplaît point,
Et leur Comique est mauvais en tout point;

Il n'eſt donc pas l'ouvrage de Thalie !
M'en accuſer, c'eſt pure calomnie.

MELPOMENE.

Leur Tragique eſt mauvais autant que leur Plaiſant ;
Il n'eſt donc pas de moi ! rien n'eſt plus convainquant.

ARLEQUIN.

Bonne drogue, dont perſonne ne veut !

ERATO.

Ainſi, mes ſœurs, ſans vous entendre,
Vous vous plaignez amérement :
Pour charmer le Public, l'amuſer, le ſurprendre,
Vous vous pillez de même aſſûrément.

MELPOMENE.

Je ne m'occupe point de vouloir faire rire :
Cet objet eſt trop bas ; un plus beau feu m'inſpire !

THALIE.

Moi, pour daigner faire verſer des pleurs,
J'abhorre trop les cris & les douleurs !

ARLEQUIN.

Ho ! la plaiſante diſpute ! Cependant le tems paſſe & notre ſpectacle ne commence point .... (*à Melpomene.*) Madame la *Terrible* ; & vous (*à Erato.*) Madame la *Doucereuſe*, ayez la bonté de nous laiſſer la place vuide ; auſſi-bien nous n'avons plus beſoin de vous, puiſque voilà Thalie heureuſement de retour.

MELPOMENE.

A cette honte, moi, je ſerois réſervée !
Je pourrois lui céder ! Lorſqu'elle eſt arrivée,
Ne conſentiez-vous pas d'obéir à mes loix !
Eh bien, juſques au bout je défendrai mes droits !

M. MARIO *à Melpomene.*

Il y a de la justice à cela ; & l'on ne doit point vous faire une pareille malhonnêteté.

SILVIA *à Mario.*

Vous êtes pour Melpomene ; moi, je me déclare pour Erato ! je ne souffrirai pas qu'on lui fasse un tel affront.

ARLEQUIN *embrassant Thalie.*

Pour moi, je n'abandonnerai pas le parti de ma bonne Amie, & puisque je la tiens, je ferai tous mes efforts pour ne m'en pas séparer.

MELPOMENE *à Romagnesi.*

C'est à vous maintenant de donner la victoire ;
Et votre choix enfin, va faire notre gloire.

ERATO.

Je veux bien suivre cette loi.

THALIE.

Je m'y soûmets, si Monsieur est pour moi.

Mr ROMAGNESI.

Je voudrois vous accorder & vous retenir toutes trois.

MELPOMENE.

Que dites-vous ? comment ! .....

ERATO.

Encor c'est quelque chose.

THALIE.

A tout accord, d'avance je m'oppose ;
J'ai le bon droit ; je ne veux rien céder ;
Sur ce pied-là, Monsieur peut décider.

M. ROMAGNESI *à Thalie.*

Pourquoi s'obſtiner . . . . . (*aux trois Muſes.*) réuniſſez-vous pour former un ſpectacle qui ſera d'autant plus agréable qu'il ſera plus varié.

ARLEQUIN.

Allons, ma chere Thalie, ne faites plus la revêche ; vous ne riſquez rien à ce marché ; tous les avantages ſont pour vous, je vous promets de vous faire réuſſir, & de vous procurer la victoire : elles vont tomber, Dieu ſçait . . . . . .

MELPOMENE.

Il faut que nous ayons un égal avantage :
Je vais à cet effet abréger mon ouvrage,
Et veux que, ſans entre-acte, il ſoit repréſenté.

ERATO *à Melpomene.*

J'admire cet excès de générosité ;
Et conſens, comme vous, à réduire ma Piéce :
Plus on abrége, & plus on intéreſſe.

ARLEQUIN *à Thalie.*

On vous ſert ſur les deux toits, vous n'avez rien à repliquer.

THALIE.

A mon affront, moi, je pourrois ſouſcrire !
Non ; puiſqu'on veut partager mon Empire,
Il m'eſt plus doux d'en ſortir à jamais,
Que d'approuver ces odieux projets !
Sur les ingrats qui me font cette offenſe,
Je ne puis mieux ſignaler ma vengeance,
Qu'en leur laiſſant, pour unique ſecours ;
Deux fades Sœurs qui déplairont toûjours
Dès que, ſans moi, l'on les verra paroître !
A leurs dépens, ils pourront le connoître :

Ah ! quel plaiſir quand on les ſifflera !
C'eſt vainement qu'on me rappellera :
Pour eux alors pire qu'une Marâtre ;
J'irai briller ſur un autre Théâtre. *Elle ſort.*

ARLEQUIN *voulant l'arrêter.*

Eh ! mais, c'eſt prendre la chévre bien légérement ! attendez, elle ne m'écoute pas : elle fuit tout de bon ...... il faudroit peut-être ....

(*On entend une Simphonie vive & agréable.*)

Mais, qu'entens-je ?

SILVIA.

C'eſt la Muſe de la Muſique.

ARLEQUIN *en ſautant de joye.*

Avec la charmante Capriole : elle nous peut aiſément conſoler & dedommager même du départ de Thalie : Rejouiſſons-nous !

SCENE VII.

MELPOMENE, ERATO, EUTERPE, TERPSICORE, SILVIA, ARLEQUIN, MM. ROMAGNESI, ET MARIO.

Terpſicore entre en danſant au bruit de la Symphonie. Après qu'elle a danſé.

EUTERPE *en chantant, récit.*

Nous joignons à vos Jeux notre Art qui les décore ;
Sans Euterpe, & ſans Terpſicore,
Prétendez-vous plaire aujourd'hui ?
Non, non, pour réuſſir, prenez-nous pour appui.

Air.

Le Chant & la Danse ont des graces,
Dont tout le Public est séduit ?
Le plaisir vole sur leurs traces,
Et la Critique austére, à leur aspect s'enfuit.
Le Chant & la Danse ont des graces
Dont tout le Public est séduit :

MELPOMENE *à Euterpe.*

De plaire, sans vos soins, Melpomene se pique.
Quoi, n'est-ce pas assez qu'au Théatre lirique,
Par vous, mes Heros même expirent en chantant :

à Terpsicore.

Que par vous, mes Guerriers combattent en dansant ?

ERATO.

Je ne suis pas si difficile,
Et reçois un secours qui me peut être utile.
Sans leurs Hautbois & sans leurs Chants,
Je crois que mes Bergers seroient fort peu touchants.

ARLEQUIN *à Euterpe.*

Quelques Airs, c'est tout ce qu'on peut accepter de vous : mais Terpsicore sans proferer une parole peut remplacer Thalie, & imiter ses Jeux : & voilà le secours que nous osons attendre d'elle aujourd'hui.

Terpsicore danse en signe d'approbation, & ses Suivans forment un Divertissement.

FIN DU PROLOGUE.

MENZIKOF,

TRAGEDIE

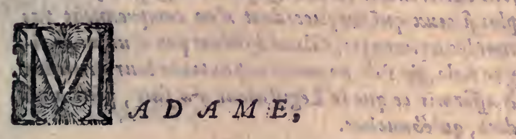
SECONDE PARTIE.

AVERTISSEMENT.

LOrsqu'on mit au Théatre ce spectacle DES MUSES, *la Tragédie de* MENZIKOF *fut jouée sous le titre de* PHANAZAR. *Il y eut pour cela des raisons qui ne subsistent plus ; & qui permettent, en redonnant à cette Piéce sa premiere forme, de lui rendre aujourd'hui les agrémens & la vérité qu'elle avoit perdus par le changement des noms de ses Héros, par la transposition de la Scéne, & par l'altération de l'Histoire, de la Chronologie & de la Géographie ; qui n'étoient pas aussi exactement observées dans Phanazar, qu'elles le sont dans Menzikof.*



A SA MAJESTÉ CZARIENNE, IMPERATRICE DE RUSSIE*.



ADAME,

Tandis que vos Armes triomphantes tiennent une partie de l'Europe en allarme, & font trembler l'Asie; tandis que du Nord au Midi tout retentit

* ANNE IWANOWNA, morte le 27 Octobre 1740. Elle étoit niéce du Czar PIERRE le Grand.

de votre gloire, permettez que du sein de la France, où les hautes vertus & les grands exploits furent toujours applaudis & honorés, un cœur ébloui de votre Grandeur, vienne au pied de votre Thrône faire éclater les plus justes transports d'admiration & de zele! souffrez, MADAME, que pour son hommage, il ose présenter à VOTRE MAJESTE', le portrait de ce fameux Monarque, que l'on voit revivre en elle!

Pouvoit-on espérer que ce Héros n'étant plus, son Thrône conserveroit l'éclat dont il l'avoit décoré? sembloit-il naturel qu'il ne perdît rien de sa splendeur?

En vain un Prince fait les plus beaux établissemens, donne les plus sages loix, entreprend les plus heureux changemens de Politique & de discipline, la vie de l'homme est si bornée qu'il ne sçauroit recueillir le fruit de ses généreux soins, & souvent ils sont entierement perdus & pour lui & pour ses Peuples, si ceux qui lui succédent n'en comprennent pas tous les avantages, s'ils ne brûlent pas d'un aussi digne zele, & s'ils ne mettent pas toute leur attention à affermir ce que le Législateur n'a fait, pour ainsi dire, qu'ébaucher.

Le Ciel s'intéressoit trop à la gloire de PIERRE LE GRAND, pour la laisser imparfaite: il avoit destiné VOTRE MAJESTE' pour y mettre le sceau, pour rendre ses travaux durables, & ses bienfaits immortels.

Animée par un exemple si glorieux, vous avez, MADAME, embrassé toutes ses vastes idées; vous les avez remplies.

Il

Il a raſſemblé les beaux Arts, & vous les faites fleurir; il a bâti des Villes, & vous les embelliſſez; il a conſtruit des Vaiſſeaux, & vous leur donnez l'eſſor; il a reculé les barriéres de ſes Etats, & vous les rendez impénétrables; il a appris à ſes Peuples l'art de vaincre & vous leur apprenez celui d'uſer dignement de la victoire; il leur a donné des loix, & vous les faites obſerver; il vous a laiſſé une Cour nombreuſe, & vous la rendez auſſi polie & auſſi magnifique qu'aucune qui ſoit en Europe; il s'eſt fait craindre de ſes ennemis, vous vous en faites aimer: en un mot, il a commencé le bonheur de ſon Empire, & vous l'achevez.

Puiſſent, MADAME, une proſpérité & une gloire ſi bien méritées s'accroître de jour en jour! Puiſſent vos Armes toujours victorieuſes terraſſer à jamais le ſuperbe ennemi du nom Chrétien! Ce ſont là les vœux ardens dont je ſuis animé; & c'eſt avec la vénération la plus parfaite & le plus profond reſpect que je ſuis,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur
DE MORAND.

ACTEURS.

PIERRE LE GRAND, Czar de Moſcovie, Empereur de Ruſſie.

Le Prince d'AMILKA, du ſang du Czar.

SOPHIE, Fille du Prince.

MENZIKOF, Favori du Czar.

SUITE du Czar.

GARDES.

La Scène eſt à Peterſbourg, dans le Palais du Czar.



MENZIKOF,

TRAGEDIE.

SCENE PREMIERE.

AMILKA, SOPHIE.



AMILKA.

NOUS triomphons, ma Fille, & mes vaſtes projets
Arrivent au moment du plus flatteur ſuccès.
C'eſt à toi de répondre au tranſport qui m'agite ;
De hâter les deſſeins qu'en ſecret je médite.
Il faut que ta fierté, que peut-être l'Amour
A mes reſſentimens s'immolent en ce jour ;
Et que tes yeux vainqueurs, pour finir leur ouvrage,
S'abaiſſent à ſouffrir un mépriſable hommage.
De toi ſeule, en un mot, dépendent nos deſtins ;
Mon repos, ma grandeur, ma vie eſt dans tes mains.

SOPHIE.

Aveuglément ſoumis aux volontés d'un pere ;
Mon cœur, pour accomplir ce que le vôtre eſpere,
N'a pas beſoin, Seigneur, d'être encore occupé
De ces grands intérêts dont vous l'avez frappé.
Examiner les loix qu'un juſte droit impoſe ;
Avant que d'obéir, en rechercher la cauſe,
De ſa ſoumiſſion, c'eſt perdre tout le fruit ;
On doit fermer les yeux quand le devoir conduit.
Qu'exigez-vous, Seigneur ? faites-le-moi connoître,
Pour être ſatisfaits vos vœux n'ont qu'à paroître ;
Et, ...

AMILKA.

Dans toi, Menzikof adore ſon Vainqueur :
Pour n'être pas inſtruit des ſecrets de ſon cœur,
Je prends trop d'intérêt dans tout ce qui s'y paſſe ;
De ſon amour naiſſant, j'ai reconnu l'audace ;
Ses regards étonnés, ſon trouble à ton aſpect,
Ses nouveaux ſoins pour moi, ſon zele, ſon reſpect ;
Surtout depuis un temps, cette ſombre triſteſſe,
Tout découvre à mes yeux le tourment qui le preſſe.
Et, ſi ce n'eſt l'Amour, qui peut l'inquiéter ?
Et, ſi ce n'eſt ton cœur, qu'a-t'il à ſouhaiter ?
Par un de ces grands coups dont la Fortune joue ;
Placé du plus vil rang, au ſommet de ſa roue ;
Le Favori du Czar, ſon conſeil, ſon appui,
De la Ruſſie enfin le premier après lui :
Dans ce brillant degré de gloire & de puiſſance ;
L'Amour ſeul peut encor flatter ſon eſpérance ;
Ou plutôt, ton hymen l'alliant à ſon Roi,
Il pourroit mettre enſemble, en obtenant ta foi,
Le comble à ſon amour, & le comble à ſa gloire.

SOPHIE.

Jusques ici, Seigneur, je n'ai pas lieu de croire
Que si haut, Menzikof ose pousser l'orgueil,
Ni le moindre soupir, ni le moindre coup d'œil...

AMILKA.

La crainte qui l'arrête, & lui ferme la bouche,
Montre encor mieux l'excès de l'amour qui le touche.
Lorsqu'ils ne brulent pas de véritables feux,
Les hommes tels que lui sont moins respectueux.
Leur bonheur les aveugle; &, pour se faire entendre,
Le devoir a besoin de l'amour le plus tendre.
Mais tous ces vains respects sont enfin superflus,
Il est tems que son cœur ne se contraigne plus.

SOPHIE.

Quoi! Seigneur, vous voulez.....

AMILKA.

Oui, je veux qu'il s'explique,
Tu sçauras les raisons de cette politique.
Il faut, pour m'obéir, qu'enhardissant son feu,
Tu l'engages, ma fille, à t'en faire l'aveu;
Que, loin de t'offenser d'un discours téméraire,
Tu le flattes encor de l'espoir de te plaire:
Il faut ne t'attacher qu'à le mieux asservir;
Plus tu vas l'enflâmer, plus tu vas me servir.

SCENE II.

SOPHIE *seule.*

IL peut donc éclater cet amour qui me dompte!
Il attaquoit ma gloire, il auroit fait ma honte!

O ſurpriſe agréable ! ô favorable loi !
Le devoir l'autoriſe, il eſt digne de moi.
Mais quels heureux ſuccès pourroient toucher mon pere ?
Des feux de cet Amant qu'eſt-ce donc qu'il eſpere ?
Eh, qu'importe à mon cœur de ſonder ſes projets ;
Qu'ils ſont beaux à mes yeux ! ils flattent mes ſouhaits.
Ah ! ſi pour les hâter, près du Héros que j'aime,
Il ne faut qu'adoucir une rigueur extrême,
Que ſçavoir à quel point l'Amour l'a pû bleſſer ;
Je te ſervirai mieux que tu ne peux penſer,
Mon pere. . . . Mais on vient ! Ciel ! Menzikof approche.
Quand mon ſecret penchant ne craint plus de reproche,
Que le peu de retour de mon ingrat vainqueur,
Amour, ne faſſe pas d'obſtacle à mon bonheur !

SCENE III.

SOPHIE, MENZIKOF.

MENZIKOF.

MAdame, pardonnez un abord téméraire ;
J'ai cru trouver ici le Prince votre pére ;
Mais puiſqu'un ſort trop doux vous préſente à mes yeux,
Ah ! ne m'enviez point un moment précieux.
Plein des nouveaux exploits que ſon bras ſe propoſe
A partir de ces lieux, l'Empereur ſe diſpoſe :

Il ne laissera pas un superbe Rival
Accabler son Ami du coup le plus fatal.
Le Prince d'Amilka doit marcher, & le suivre
Je conçois les douleurs où ce départ vous livre;
Et mon cœur, avec vous, prompt à les partager,
Prévoyant vos ennuis, ne peut que s'affliger.

SOPHIE.

Les intérêts du Czar, ceux de la Moscovie,
A de plus nobles soins, tout, Seigneur, vous convie.
Quels vastes champs d'honneur vont de nouveau s'ouvrir?
Songez à ces Lauriers dont il faut vous couvrir.
Tous les vœux des Héros ne tendent qu'à la Gloire.

MENZIKOF.

Ah! qu'on achéte cher une triste victoire,
Lorsque, pour l'obtenir, il se faut arracher
A tous les sentimens dignes de nous toucher;
Lorsqu'il faut s'éloigner d'un objet plein de charmes,
Sans être sûr qu'au moins il prend part à nos larmes;
Sans sçavoir si les jours que l'on court exposer,
Sont chers aux yeux qui seuls ont droit d'en disposer!
Au milieu des hazards, une fureur sauvage
Guidoit seule autrefois mon aveugle courage;
Une vertu farouche aigrissant mon couroux,
Sans combattre pour moi, je combattois pour tous.
Je ne concevois pas qu'au sein de la victoire,
Un Héros triomphant pût trouver d'autre gloire,
Que celle de se voir entouré d'ennemis,

Fuyant de toutes parts, immolés & ſoumis;
Jé ne concevois pas cette douceur parfaite
Que lui doit procurer l'eſpérance ſecrete
De ſe voir applaudi des yeux qui l'ont charmé,
Et de paroître encor plus digne d'être aimé.
Que mon bras animé d'une telle eſpérance,
De ſon Roi dignement ſerviroit la vengeance!
Il n'eſt aucun exploit qu'il craignît de tenter;
Il n'eſt aucun péril qui le pût arrêter!
Que dis-je! un ſeul regard de celle que j'adore
Entraîneroit ſi loin l'ardeur qui me dévore,
Que nos plus fiers Voiſins en prendroient de l'effroi,
L'Alexandre du Nord * trembleroit devant moi.
Mais ciel! à quel tranſport s'abandonne mon ame!
Non, non, tant de bonheur n'eſt pas fait pour ma flâme.
Je ſuis indigne, hélas! de vaincre la fierté
Du cœur, où malgré moi, mon amour s'eſt porté.
Dans les ſanglans combats, où le devoir m'appelle,
Je ne dois point chercher une gloire nouvelle;
J'y dois, par le trépas, punir mon triſte cœur
D'avoir oſé, trop haut, élever ſon ardeur.

SOPHIE.

La fortune, pour vous, ſi fertile en miracles,
A vos veux juſqu'ici, n'a pas mis tant d'obſtacles,
Des nouvelles douceurs où votre cœur prétend,
Son ſecours prodigué vous doit être garant.
Craignez de l'irriter par trop de défiance:
Un pareil déſeſpoir eſt pour elle une offenſe.

MENZIKOF.

Ah! de tant de bienfaits, elle a ſçû me combler,

* *Charles XII. Roy de Suéde, ainſi ſurnommé.*

Que ſes affreux revers ſont prêts à m'accabler !
Conſtante pour moi ſeul, pour moi ſeul ſans caprice,
Peut-elle, à mes déſirs, être toujours propice ?
Non, je ſens par ce feu, qui brûle ſans eſpoir,
Qu'elle ne m'élevoit que pour me faire choir.
Car enfin, rien ne peut remplir l'immenſe eſpace
Que laiſſe un ſort bizarre entre l'auguſte Race
De l'adorable objet qu'offenſe mon amour,
Et cet état obſcur où j'ai reçu le jour.

SOPHIE.

Des ſervices heureux, des Actions célébres,
D'une obſcure naiſſance, effacent les ténébres;
La ſolide vertu corrige ce défaut;
Pour le prix du mérite, il n'eſt rien de trop haut.

MENZIKOF.

Me flatter d'un ſuccès où je n'oſe prétendre,
C'eſt trop chercher, Madame, à ne me point entendre.
Un ſévére courroux, d'infléxibles mépris,
D'un trop ſuperbe amour, ſeroient bientôt le prix,
Si vous ne doutiez plus que l'aimable Sophie
Eſt ce divin objet à qui je ſacrifie.

SOPHIE.

Qu'entens-je ! juſte Ciel ! quoi, Seigneur ? . . .

MENZIKOF.

Eclatez,
Déployez contre moi toutes les cruautés !
Ce téméraire aveu, je le ſçais, eſt un crime,
Que ne peut excuſer tout l'amour qui m'anime :
Mais, puiſqu'il eſt commis, je ne m'en repens pas;
Il bleſſe votre rang, ſans bleſſer vos appas :
Et pourvû que, du rang, l'orgueil ſeul me puniſſe,

Je ne me plaindrai pas du plus affreux ſupplice.

SOPHIE.

Si la fierté du ſang pouvoit vous pardonner,
Eſt-il quelqu'autre loi qui pût vous condamner?

MENZIKOF.

Que dites-vous, Madame? ah! ſeroit-il poſſible?
Quoi! ſi de votre ſang cet orgueil infléxible
Contre mes triſtes feux, combattoit un peu moins,
Je pourrois me flatter que le tems, que mes ſoins,
S'ouvriroient quelque jour le chemin de votre ame?

(*Il ſe met aux genoux de Sophie.*)

Ah! dans le déſeſpoir où me réduit ma flâme,
Ne me refuſez pas le ſeul ſoulagement
Capable d'adoucir un ſi cruel tourment.
Trop heureux mille fois en vous donnant ma vie,
Si, du funeſte ſort dont elle eſt pourſuivie,
Je ne puis accuſer qu'un aveugle hazard,
Et ſi, dans mes malheurs, l'Amour n'a point de part.

SCENE IV.

AMILKA, SOPHIE, MENZIKOF.

AMILKA *à part au fond du Théatre.*

JE vois de ſon ardeur ce qu'il faut que j'eſpere!

à Sophie.

Ma fille, qu'ai-je vû? comment un téméraire,
Inſultant votre rang, & bravant mon courroux,
Oſe dans ſes tranſports.....

SOPHIE.

Quoi ! Seigneur, pouvez-vous . . . . .

AMILKA *à Sophie.*

Laiſſez-nous un moment !

SCENE V.

AMILKA, MENZIKOF.

AMILKA *pourſuivant.*

QUel fol orgueil te preſſe ?
As-tu, de ta naiſſance, oublié la baſſeſſe ?
Les emplois, dont le Czar a daigné t'honorer,
T'aveuglent-ils aſſez pour te faire aſpirer . . . . .

MENZIKOF.

Je ſçais ce que je fus, & j'ai toujours fait gloire,
Au milieu des honneurs, d'en garder la mémoire.
Mais dans ce ſouvenir, je ne vois point d'affront
Qui doive ici, Seigneur, faire rougir mon front.
Si, né dans les Grandeurs où la vertu me place,
J'étois indignement tombé dans la diſgrace
Où m'a mis en naiſſant un Aſtre rigoureux,
L'abaiſſement alors me deviendroit honteux ;
Et, pour humilier une folle arrogance,
On me pourroit alors reprocher ma naiſſance.
De nos faits ſeuls, la Gloire, ou la honte dépend,
Non, du ſang qu'un hazard dans nos veines répand :
Le lâche en eſt plus vil ſorti d'un ſang illuſtre ;
De ſon obſcurité, le Héros prend du luſtre.

Non que par-là, Seigneur, je prétende excuſer
Des tranſports indiſcrets qui m'ont fait trop oſer !
Je ſçais que pour prétendre à l'auguſte Sophie
Il faut qu'à la vertu, la naiſſance s'allie :
Les bienfaits de mon Maître, & mes heureux exploits,
Ne me font point blâmer de ſi ſéveres loix :
Mais ce Démon barbare à qui le plus fier céde ;
Qui, malgré nos efforts, nous dompte, & nous obſéde,
L'Amour fait quelquefois oublier le devoir,
Et laiſſe trop ſouvent la raiſon ſans pouvoir.
C'eſt dans ſes traits puiſſans, dans ſes yeux adorables...

AMILKA.

Si les fautes qu'il fait peuvent être excuſables,
L'excès ſeul de ſes feux peut les faire oublier.
Il faut donc, Menzikof, pour te juſtifier,
Que rien dans ton ardeur déſormais ne t'arrête;
Il faut, pour mériter une auguſte conquête,
S'il eſt quelque entrepriſe...

MENZIKOF.

Ah ! s'il peut s'en trouver ;
Au péril de mes jours je ſçaurai l'achever !
Parlez, Seigneur, parlez ; par quel fameux ſervice
Pourrai-je du hazard réparer l'injuſtice ?
Et m'élever aſſez....

AMILKA.

T'es-tu bien conſulté ?
Ton cœur ſe promet-il aſſez de fermeté.....

MENZIKOF.

Quoi ! jamais de la crainte a-t'il ſubi la honte ?
Péril, tourment, la mort, eſt-il rien qu'il n'affronte ?

AMILKA.

Affronter les périls, & mépriser la mort,
Est-ce donc-là toujours le plus pénible effort ?
Pour prévoir la rigueur des loix que je t'impose,
Juges-en par le prix qu'à tes soins je propose.
Ne t'imagine pas que prompt à te flatter,
D'un service commun j'aille me contenter.

MENZIKOF.

Et, par un foible effort, par un bienfait vulgaire;
Voudrois-je mériter un si noble salaire ?
S'il m'en coûtoit trop peu pour couronner mes feux,
J'en trouverois, Seigneur, l'objet moins digne d'eux.

AMILKA.

Fais-donc jusques au bout éclater leur constance,
Et viens par des effets prouver leur violence !
Sur d'injustes soupçons, sans égard pour son sang,
Le Czar, pour s'affermir dans le suprême rang,
Sur mon pere autrefois signala sa furie,
Et par crainte, en secret, lui fit ôter la vie.
J'ai juré, pour venger un affront si cruel,
D'aller, jusqu'en son cœur, porter le coup mortel,
De ravir au Tyran le jour & sa puissance;
J'ai des amis tout prêts à servir ma vengeance:
Tout ici t'obéit, & son lit t'est soumis:
Ouvre-m'en les chemins, ma fille est à ce prix.

MENZIKOF *à part.*

L'ai-je bien entendu ! Quelle fureur affreuse !
Quel ordre ! quel service ! espérance trompeuse !

AMILKA.

Tu trembles maintenant ! tu crains de t'engager !

MENZIKOF.

Je tremble, mais du crime, & non pas du danger.
Qui, moi! je tremperois dans ce complot perfide!
Moi! porter ſur mon Maître une main parricide!
Sur un Roi que j'admire, & qui régne en mon cœur,
Par ſes hautes vertus, plus que par ſa faveur!
Ah! ſi pour aſpirer à la main de ta Fille,
Pour mériter l'honneur d'entrer dans ta famille,
La vertu toute pure eſt un titre trop bas,
S'il faut être illuſtré par des aſſaſſinats,
Va chercher loin de moi, pour placer ton eſtime,
Des lâches, des ingrats accoutumés au crime.

AMILKA.

Je veux bien excuſer ces premiers mouvemens;
Qui, d'un cœur généreux, marquent les ſentimens.
Tu dois beaucoup au Czar, & la reconnoiſſance
T'a dû faire d'abord embraſſer ſa défenſe:
Mais lorſque tu verras l'Amour & la grandeur
Concourir à l'envi pour combler ton bonheur,
Ton intérêt bientôt plus puiſſant ſur ton âme,
Te fera mieux juger de l'ardeur qui m'enflâme:
Songe quel doux Hymen à tes vœux eſt offert;
Songe, ſi juſqu'au Trône un chemin m'eſt ouvert,
Que, lorſqu'au monument il me faudra deſcendre,
Pour ſucceſſeur alors je n'aurai que mon Gendre.

MENZIKOF.

Tu cherches vainement à tromper ma raiſon:
Mon cœur qu'a révolté ta noire trahiſon,
Démêle avec horreur ce lâche ſtratagême!

Prens de plus dignes ſoins, & rentre dans toi-
même!
Si ton avidité pour le ſuprême rang,
Si la ſoif de regner, non de venger ton ſang,
Des devoirs de Sujet effaçant la mémoire,
Laiſſe au moins dans ton cœur quelque place à la gloire,
Que l'admiration trop dûe à ce Héros,
Ses exploits inouis, ſes immortels travaux,
Que le bien, la grandeur, l'amour de ta Patrie,
Pour ce fameux Monarque appaiſent ta furie!
Eſt-il rien ſous tes yeux qui ne parle pour lui,
Et contre ton forfait ne s'éleve aujourd'hui?
Regarde ces Palais, cette ſuperbe Ville,
Le ſéjour des beaux Arts, & des Talens l'azile,
Qui fait déja, du Nord, trembler les plus grands Rois;
Qui peut-être, à l'Europe, un jour fera des loix;
Regarde cette Rive où l'Onde renfermée
Brave des Vents fougueux la rage envenimée;
Où nos Vaiſſeaux, jadis inconnus ſur les Mers,
Apportent des tréſors du bout de l'Univers;
Et ſonge que ces lieux, en moins d'un demi-luſtre,
Ont acquis par lui ſeul & leur force & leur luſtre,
Qu'ils n'étoient, de limon, qu'un tas marécageux,
Et de l'Ours affamé, que le repaire affreux:
Vois ces Peuples polis, généreux, équitables,
Et ſonge qu'ils étoient jadis preſqu'intraitables!
Si le Ciel, ſous tes loix, eût rangé ces Climats,
Uniquement touché du bien de tes Etats,
Tenterois-tu pour nous ce qu'acheva ſon zéle?
Les périls te prêtant une force nouvelle,
Irois tu de ton rang quittant la Majeſté,
Aux emplois les plus vils, abaiſſant ta fierté,
Chez cent Peuples divers, jaloux de leurs maximes,

Etudier leurs mœurs, ſonder leurs loix ſublimes;
Enlever leurs Vertus, leurs Arts & leurs Secrets,
Et les porter enſuite à tes heureux Sujets?
Toi, qui veux par le crime envahir la Couronne,
Pour apprendre à régner, deſcendrois-tu du
Trône?

AMILKA.

Tu connois mes deſſeins, rien ne les peut changer.
C'eſt à toi de choiſir; c'eſt à toi de ſonger
Si l'Hymen glorieux, dont ma bonté te flate,
N'eſt pas digne qu'au moins pour moi ton zéle
éclate.
Pour ſçavoir le parti que prendra ton amour,
Je te viendrai rejoindre avant la fin du jour,
Et hâter auſſitôt cette grande entrepriſe,
Ou t'enlever l'objet dont ton ame eſt épriſe.

SCENE VI.

AMILKA, SOPHIE, MENZIKOF.

AMILKA *pourſuivant.*

APprochez-vous, ma Fille, & venez admirer
Quel violent amour vous ſçavez inſpirer!
Lorſque pour cet Amant que j'ai cru le plus ten-
dre,
Je conſens juſqu'à lui de vous faire deſcendre,
Croyez-vous que l'ingrat trouve qu'à trop haut
prix
Un honneur ſi charmant à ſa flâme eſt promis:
Vous-même, de vos yeux, éprouvez la puiſſance;
Je le laiſſe à vos pieds rougir de ſon offenſe.

SCENE VII.

SOPHIE, MENZIKOF.

SOPHIE.

QU'entens-je ! Quoi ! mon pere a fait grace à vos feux ;
Et vous ne volez pas au-devant de ses vœux ?
Parlez ; est-ce donc là cet ardeur tant vantée ?
Vous voulez m'obtenir sans m'avoir méritée ?

MENZIKOF.

Madame, je vous perds ! cet hymen si flatteur
Dont on venoit m'offrir le charme séducteur,
N'étoit, le croiriez-vous, qu'une perfide feinte,
Qu'à ma fidélité, la plus horrible atteinte.
On vouloit, de ce cœur à vos pieds abbatu,
Corrompre le devoir, & souiller la vertu.

SOPHIE.

Que dites-vous ? ô Ciel ! je tremble... quoi, mon Pere !...

MENZIKOF.

Il vient de m'annoncer l'arrêt le plus sévére.
Madame, mon amour ne s'est pas démenti.
Ne le soupçonnez point de s'être rallenti !
Percé de mille traits, dévoré dans mon ame,
De tout ce que l'Amour peut allumer de flâme,
Moi, qui, dans les transports qu'inspire un si beau feu,
Croirois, de tout mon sang, payer encore trop peu

Un ſeul de vos ſoupirs, un mot, un regard tendre,
Aurois je lâchement craint de trop entreprendre
Pour aller juſqu'à vous, & pour vous poſſéder ?
Non, non, le crime ſeul pouvoit m'intimider.

SOPHIE.

Ah ! que vous m'allarmez ! quel trouble vous agite?
Quels ſont donc les projets que mon pere médite ?

MENZIKOF.

Vous en allez frémir : il exige de moi
Que je livre à ſes coups....

SOPHIE.

Achevez, qui ?

MENZIKOF.

Mon Roi.

SOPHIE.

Le Czar ?... Ciel ! je ſuccombe !

MENZIKOF.

Et, pour ce parricide,
Votre main eſt le prix que promet le perfide.

SOPHIE.

Moi, devenir le prix d'un infâme aſſaſſin !
Mon Pere, me livrer pour ce coup inhumain !
Si, d'un œil de bonté, j'ai reçu votre hommage,
Mon cœur n'a point, Seigneur, pris de part à ſa rage :
Pour vous faire trahir le plus ſacré devoir,
Je ne vous flatois point d'un ſéduiſant eſpoir.
Il eſt vrai que, lui-même ayant lû dans votre ame,
Il m'avoit ordonné d'enhardir votre flâme,
Mais ſans me confier ſon criminel objet :
S'il m'eût alors appris ce funeſte projet,

Nul égard, nul respect n'auroit pû me contraindre ;
Aussitôt, à ses yeux, sans balancer, sans craindre,
J'aurois fait éclater toute la juste horreur
Qu'excite dans mon ame une indigne fureur.
Cet ordre, que mon cœur trouvoit si favorable,
N'auroit été pour moi qu'un arrêt exécrable ;
Et loin de me montrer docile à ses désirs,
J'aurois, comme les miens, fait taire vos soupirs.

MENZIKOF.

Ah! Madame, est-il vrai qu'à mon ardeur sensible...

SOPHIE.

Envain je me croyois à l'amour invincible,
Sans cesse, avec plaisir, mon cœur considéroit
Ces exploits, ces vertus qu'en vous on admiroit ;
Que j'ai souvent, du Czar, envié la fortune !
Non par l'avidité d'une gloire importune,
Mais pour pouvoir jouir, à force de bienfaits,
Du plaisir de payer dignement vos hauts-faits.
Ce n'est pas qu'à ces coups qui sçavoient trop m'abattre,
L'orgueil, & le devoir cédassent sans combattre ;
Mais mon pere lui-même est venu réchauffer
L'ardeur dont leurs efforts tâchoient de triompher.
Dès qu'un aveu si doux une fois l'autorise,
Je vous puis, de mes sens, avouer la surprise.
Je ne prévoyois pas qu'en me favorisant
Il ne me préparât qu'un revers si cuisant ;
Qu'au milieu des transports, dont j'étois enchantée,
Notre esperance, hélas! fût sitôt avortée.
Heureuse cependant de voir, par vos refûs,
Que rien ne peut ternir l'éclat de vos vertus!

Heureuſe de vous voir, par un effort ſublime;
Juſtifier ſi bien vos feux, & mon eſtime!

MENZIKOF.

Quel affreux ſacrifice! & qu'il va m'en coûter!
Quels traits viennent ſur moi tout à coup éclater!
Je brûlois ſans eſpoir, je cachois mon martyre,
Je dévorois mes pleurs; on m'aime & je ſoûpire!
Ce bonheur imprévû, loin de finir mes maux,
Hélas! me laiſſe en proye à mille ennuis nouveaux!
Sans ſçavoir d'être aimé, perdre ce que l'on aime,
Sans doute cette perte eſt un ſupplice extrême;
Mais quel comble d'horreur, quand il faut s'arracher
A l'objet qu'on adore, & qu'on a ſçu toucher!

SOPHIE.

Armons-nous de conſtance: une telle victoire
Eſt digne de deux cœurs jaloux de leur mémoire:
Montrons qu'ils étoient faits pour s'unir en ce jour
Par la vertu, plûtôt que par un fol amour.
Mais gardez cependant que ce cœur magnanime
N'aille pouſſer trop loin ſon horreur pour le crime,
Conſervez-moi mon pere: en un profond oubli,
Que ſon cruel projet demeure enſeveli:
Sa haine par nos ſoins, pourroit être trompée:
De la même fureur feignant d'être occupée,
Je ſçaurai ſes complots, nous les détournerons,
Avec le tems enfin nous les diſſiperons.
Je répons que, du Czar, j'aſſurerai la vie;
Vous, craignez qu'à mon pere elle ne ſoit ravie;

Au comble des douleurs, n'allez pas me plonger !
Pour prix de mon amour, eſt-ce trop exiger ?
Un ſeul mot, j'en frémis, feroit périr mon pere !
Et, ſi vous expoſiez une tête ſi chere,
Mon cœur, d'horreur pour vous déſormais animé,
Vous haïroit autant qu'il vous auroit aimé.

SCENE VIII.

MENZIKOF *ſeul.*

JE céde à mes malheurs ! & mon ame étonnée,
De tant d'objets affreux, ſe trouve environnée
Que j'ignore où je dois arrêter mes regards :
Que d'écueils, ſous mes pas, s'ouvrent de toutes parts !
Non, non, quelques grandeurs qu'on me puiſſe promettre,
Quelque objet qu'à mes loix l'Amour puiſſe ſoumettre,
Plûtôt que de trahir mon Roi, mon Bienfaiteur,
Je me livre ſans crainte au plus cruel malheur.
Mais cacher ce complot ſous un ſecret perfide,
N'eſt-ce pas devenir toi-même parricide ?
C'eſt peu, pour ton devoir, que de n'y pas tremper,
Le taire à l'Empereur, lâche, c'eſt le frapper.
Sophie eſpere envain de détourner l'orage,
Pourrons-nous, du cruel, tromper toujours la rage !
Ah ! c'eſt livrer mon Maître aux coups d'un aſſaſſin
Que de s'en repoſer ſur un eſpoir ſi vain !

Mais nommer Amilka, c'eſt immoler ſa vie!
C'eſt porter le poignard dans le ſein de Sophie!....
Quel parti, juſte Ciel! prendrai-je déſormais?
Faut-il toûjours combattre, & ne vaincre jamais!
Que vois-je? c'eſt le Czar! Grands Dieux, quel eſt mon trouble!
A ſon auguſte aſpect, que ma honte redouble!

SCENE IX.

LE CZAR, MENZIKOF. *Suite du* CZAR.

LE CZAR.

PArtons, cher Menzikof! notre Ami va périr;
Si nos forces bientôt ne le vont ſecourir.
Charles partout triomphe, & tout le favoriſe,
A ſes armes déja la Pologne eſt ſoumiſe.
Il entre dans la Saxe, & l'Empire étonné
Du bruit de ſon approche eſt déja conſterné:
Mais bientôt ce Lion affamé de carnage,
Tournera contre nous ſon implacable rage.
Les Saxons abbatus, & les Danois ſoumis,
Il ne craint plus que moi de tous ſes ennemis.
Détournons ſes projets; qu'une attaque ſoudaine
Dans ſes propres Etats nous venge & le prévienne.
Tandis que, pour Auguſte, en Pologne avec toi,
Trente mille Soldats marcheront ſous ta loi;
Que vingt mille entreront dans la Lithuanie
Qu'Amilka répandra l'allarme en Livonie;
Cent mille combattans commandés par leur Roi,

Au ſein de la Suede, iront porter l'effroi.
Je ne ſçais, mais déjà je goûte autant de joye
Que ſi j'avois conquis une ſi belle proye;
Je me flate en ſecret, qu'à mes yeux, à ſon tour,
Ce Conquérant ſi fier nous fuira quelque jour:
Qu'un jour abandonné de l'aveugle Fortune,
Que ſa témérité trop long-tems importune,
Je le verrai ſoumis au gré de mes ſouhaits,
Aggrandir mes Etats pour obtenir la Paix.
Mais quel ennui profond t'afflige en ma préſence?
Tu ſembles m'écouter avec indifférence!
Blâmes-tu mes projets? crois-tu que mon orgueil,
Trop prompt à m'éblouir, me cache un triſte écueil?

MENZIKOF.

Moi, blâmer vos projets! moi qui ſans ceſſe admire
Les hauts-faits que toujours la Gloire vous inſpire?
Non, pourſuivez, Seigneur, vous êtes deſtiné
A flétrir les Lauriers d'un Roi trop fortuné.
Plus heureux ſi mon bras ſuivi de la Victoire,
Peut avoir quelque part à cette haute Gloire,
Si je puis quelque jour...

LE CZAR.

Tu te contrains envain,
A travers tes efforts, j'apperçois ton chagrin;
Je ſçais que la triſteſſe, où ton ame ſe plonge,
Dès long-tems en ſecret t'inquiette, & te ronge.
A mes yeux Menzikof, c'eſt trop la déguiſer:
Penſes-tu que ton Roi ne la puiſſe appaiſer?
Ton courage, aſpirant à des grandeurs nouvelles,
Porte-t'il à ton cœur ces atteintes mortelles?

Que peux-tu desirer ? tu n'as qu'à demander ;
Cher Ami, je suis prêt à te tout accorder.
Eh quoi ! tu ne dis rien ? tu détournes la vuë.

MENZIKOF *avec un trouble extrême.*

De ces rares bontés, Seigneur, mon ame émuë.....

LE CZAR.

Ton trouble encor s'accroît ? ah ! c'est trop m'allarmer !

MENZIKOF *se jette aux genoux du Czar, & le Czar fait signe à sa suite de se retirer.*

Ah ! Seigneur, ç'en est trop ! punissez un coupable,
Que la honte retient, que le remords accable.

LE CZAR.

Comment ?

MENZIKOF *toujours à genoux.*

Je suis, Seigneur, criminel envers vous !
Et je mérite trop votre juste courroux.

LE CZAR.

Tu m'aurois offensé ?

MENZIKOF *toujours à genoux.*

Contre vous on conspire ;
On veut vous arracher & la vie, & l'Empire ;
Je le sçais. .. & j'hésite à vous le révéler.

LE CZAR.

Quel intérêt si grand t'empêche de parler ?
Quel est l'ingrat Sujet ?......

MENZIKOF

MENZIKOF *toujours à genoux.*

Hélas ! je tremble encore.....

C'est.....

LE CZAR.

Qui ?

MENZIKOF *toujours à genoux.*

L'Auteur des jours de celle que j'adore.

LE CZAR *le relevant.*

Il suffit : je conçois quel trouble étoit le tien ;
Mais tu sçais mes bontés ; achéve, & ne crains rien.

MENZIKOF.

Amilka veut vous perdre ; & le traître a pû croire
Qu'immolant à l'Amour mon devoir & ma gloire,
Je pourrois, contre vous, seconder sa fureur,
Et conduire ses coups jusques à votre cœur ;
Oubliant, de nos rangs, la distance infinie,
Il osoit, à ce prix, me promettre Sophie.
Tandis que le cruel, par un si noir projet,
Prétendoit allier l'innocence au forfait :
La Fille, démentant les fureurs de son Pere ;
Protestoit qu'à ce prix, on ne pourroit lui plaire :
Mais l'amour paternel commandoit qu'a vos yeux,
Je célasse à jamais ce complot odieux.
Autant que, d'Amilka, je détestois la rage,
Autant Sophie en pleurs ébranlant mon courage ;
Me faisoit, du devoir, perdre le souvenir ?
Et voilà le forfait que vous devez punir.

LE CZAR.

Le crime est effacé : ton aveu le répare ;
Il me fait admirer une vertu si rare.
On n'est pas criminel pour être combattu :

Ces aſſauts qui dans l'ame, attaquent la vertu,
Relevent ſon triomphe, ils lui prêtent du luſtre;
Elle eſt ſûre ſans eux, mais ne peut être illuſtre.
Tes violens combats excitent ma pitié,
Et ton inſigne effort accroît mon amitié.
Cependant Amilka doit avoir des complices:
Mais ne nous flattons pas que l'horreur des ſupplices
Le contraigne jamais à me les découvrir,
Et je vois qu'a la feinte, il faudra recourir.
Dis-lui que dans ton cœur, ta flâme eſt la plus forte,
Que, ſur tout autre objet, enfin elle l'emporte;
Tâche! par cette adreſſe, à ſçavoir les ingrats
Qui peuvent appuyer ſes lâches attentats.
Voilà ce que de toi, ton Maître encore exige,
Et ſi, juſqu'à ce point, ton zéle ici m'oblige,
Je t'éleve ſi haut, je t'en donne ma foi,
Que bientôt je te rends preſque égal à ton Roi.

MENZIKOF.

Mon ame, à vous ſervir, ſans relâche animée,
Par ce nouvel eſpoir, n'eſt pas plus enflâmée.
Pour m'engager enfin à ſuivre ſes tranſports,
Le Prince doit bientôt tenter d'autres efforts;
J'obéïrai, Seigneur; mais, dans votre colére,
Daignez vous ſouvenir que le traître eſt le pére
De celle où tous mes vœux.....

LE CZAR.

Cache-moi ta frayeur;
En ai-je dit trop peu pour raſſurer ton cœur?

MENZIKOF.

Excuſez un Amant qui... mais je crois l'entendre!

LE CZAR.

Moi-même ici caché, je prétens tout apprendre.
De la peur des remords ne sois point combattu.
Songe, en servant ton Roi, que la feinte est vertu.

MENZIKOF, *tandis que le Czar va se cacher & qu'Amilka vient.*

Que vais-je faire? ô Ciel! .. Malheureuse Sophie!
Est-ce ainsi que tes pleurs... Si je te sacrifie
Au rigoureux devoir qui m'accable en ce jour?
Je sçaurai, par la mort, signaler mon amour.

SCENE X.

AMILKA, MENZIKOF, LE CZAR *caché*.

AMILKA.

EH bien ces feux ardens, dont tu dis que tu brûles,
Ont-ils enfin détruit tes frivoles scrupules?
Moins cruel à toi-même, à mes vœux plus soumis,
As-tu, pour mes desseins, conçu moins de mépris?

MENZIKOF.

O tyrannique Amour, ambition funeste,
Ah! vous méritez trop qu'un grand cœur vous déteste!

AMILKA.

Tu parois agité de divers mouvemens !
Sans crainte explique-moi tes secrets sentimens.

MENZIKOF.

Vous voyez le désordre où vos discours me plongent !
Quels horribles combats ! que de tourmens me rongent !

AMILKA.

Quoi ! ton amour encor n'a pû les étouffer ?
Qu'ils sont foibles, des feux si lents à triompher !

MENZIKOF.

S'ils étoient moins puissans, j'aurois moins d'amertume.
Rien ne peut égaler l'ardeur qui me consume :
J'idolâtre Sophie, &, pour la posseder,
Il n'est rien que mon cœur ne voulût accorder :
Mais quand il songe, hélas ! à ce qu'on lui commande,
Il ne peut, sans gémir d'une affreuse demande,
Et sans se soulever en secret contre vous.....

AMILKA *à part.*

Il est prêt à céder, portons les derniers coups.

Haut.

Sur ce funeste objet, sans relâche attachée,
Ton ame n'en peut-elle être enfin arrachée ?
Un jour, un seul instant d'un peu de fermeté
T'éleve au plus haut point de la felicité.
Que ton œil chancelant se fixe à ce doux terme,
Et que sur le moyen, par foiblesse, il se ferme ;
Si je daignois flatter d'un choix si glorieux

D'autres qui, ſur ma Fille, oſent porter les yeux,
Il en eſt, en naiſſance, en vertus, plus inſignes,
Qui balanceroient moins à s'en rendre plus dignes.

MENZIKOF.

Que dites-vous cruel!.... mais qui me répondroit
Que, vous ayant ſervi, l'hymen s'accompliroit?
Que, lorſqu'au ſang du Czar, ma main ſeroit trempée
Nôtre eſpérance alors ne ſeroit pas trompée?
Que, loin de conſentir à ceindre votre front,
Le Peuple furieux, à le vanger trop prompt,
Ne nous puniroit pas de lui ravir un Maître,
Que, pour ſon vrai bonheur, le Ciel avoit fait naître?
Que ſçais-je ſi les Grands, les Prêtres, les Soldats
Vous laiſſeroient alors regner ſur tant d'Etats?
Immolant tout enfin pour mon bien, pour le vôtre,
N'irois-je pas, Seigneur, m'expoſer pour quelqu'autre?

AMILKA.

Ces Peuples, ces Soldats, ces Prêtres & ces Grands.
Que tu crois ſi zélés, ils ſont tous mécontens.
Le Soldat trop gêné ſoupire, & ſe mutine
De ſe voir impoſer l'exacte diſcipline;
Dans les Villes, ſoumis à de ſévéres loix,
Le Peuple, dur au joug, regrette encor les Bois;
Le Grand, qui s'érigeoit en Monarque lui-même,
Gémit d'avoir perdu la puiſſance ſuprême:
Le Prêtre qui, du Czar, balançoit le pouvoir,

De Sujet, à regret, supporte le devoir.
Chacun n'aspire enfin qu'à vivre sous un régne
Qui, moins que celui-ci, l'abbaisse, le contraigne;
Et leurs respects forcés, leur haine pour leur Roi,
M'assurent qu'en secret, tous leurs vœux sont pour moi.
Mais, dans ce doux espoir, d'autres appuis me fondent.
De l'Armée, & des Grands, plusieurs Chefs me secondent,
Les nouveaux Gouverneurs de l'un & l'autre Fort,
Et celui de la Ville, avec celui du Port...
Ils sont tous prêts, te dis-je, & n'attendent que l'heure
Que nous voudrons choisir pour que le Tyran meure.
Les momens nous sont chers, il faut en profiter:
Adieu, pour le succès, je m'en vais tout hâter.
Aussi-tôt que la nuit, nous ramenant les ombres,
Entourera les Cieux des voiles les plus sombres,
Daigne, en secret, te rendre en mon appartement:
Nos Amis t'attendront avec empressement;
Et là, tous assemblés, nous verrons quelle voye,
Pour conduire nos coups, il faudra qu'on employe.
Mais pour mieux t'assurer du prix de tes secours,
Je te livre aussi-tôt l'objet de tes amours.

MENZIKOF, *tandis qu'Amilka s'en va, & que le Czar sort du lieu où il étoit caché.*

A ce funeste amour, tu crois prêter des forces;
Mais l'horreur que je sens dissipe ces amorces.

Quel destin est le vôtre, ô Rois infortunez!
Envain, aux plus beaux soins, vous vous abandonnez,
Des ingrats, pour vous perdre, à des lâches s'unissent;
Jamais, à vos vertus, tous les cœurs n'applaudissent.

SCENE XI.

LE CZAR, MENZIKOF

LE CZAR *paroissant sur le théâtre.*

HOlà, Gardes, qu'on vienne!

SCENE XII.

LE CZAR, MENZIKOF, GARDES.

LE CZAR *poursuivant après avoir fait signe à un Garde de s'approcher.*

ECoutez.

Il parle à l'oreille de ce Garde, & lui dit ensuite:

Hâtez vous,
Et servez dignement le plus juste courroux.

Il appelle un autre Garde.

Vous, suivez Amilka; que l'on cherche Sophie,

Qu'on les améne ici !

à Menzikof en s'avançant sur le Théatre.

Tu vois quelle furie
Arme contre mes jours de perfides sujets !

MENZIKOF.

Je n'en puis revenir ; quels infâmes projets!

LE CZAR.

Aurois-je dû m'attendre à ces complots atroces ?
Mon amour a tout fait pour des Peuples féroces ;
Pour faire leur bonheur, je cours mille hazards,
Je leur donne des Loix, des Villes & des Arts ;
De monstres indomptés, j'ai cru faire des Hommes.
Que dis-je ! en nos souhaits, aveugles que nous sommes,
Je n'ai, dans mes travaux, que trop bien réussi:
Ils sont hommes, hélas, j'en suis bien éclairci !
Oui, pour la perfidie & pour l'ingratitude,
N'ont-ils pas, des Humains, déja pris l'habitude?
Ces vices inconnus des Lions & des Ours,
Me montrent trop l'effet de mes tristes secours !

MENZIKOF.

On amene Amilka ... que j'en crains le reproche!
Que je suis interdit, hélas !



SCENE XIII.

LE CZAR, MENZIKOF, AMILKA, GARDES.

LE CZAR *à Amilka.*

Perfide, approche;
Ta main est-elle prête à me percer le sein ?
Si tu l'oses, eh bien, achéve ton dessein;
Frappe !

AMILKA *au Czar.*

Je t'entends;

à part.

Ciel !

montrant Menzikof.

Et j'apperçois le traître !

LE CZAR.

Il a fait son devoir, il a servi son Maître.

AMILKA.

Je me suis abusé : mais devois-je prévoir
Qu'il seroit un mortel qui pourroit, au devoir,
Immoler des grandeurs dont la soif le dévore,
Immoler un objet que tout son cœur adore ?
Puisqu'à ce nouveau trait, je fus seul destiné,
Prononce le supplice où tu m'as condamné !

SCENE XIV.

LE CZAR, AMILKA, SOPHIE, MENZIKOF, GARDES.

SOPHIE *se jettant aux genoux du Czar.*

AH! Seigneur! si le sang, si ma douleur amére,
Ne peuvent vous fléchir pour mon malheureux pére,
Que le même trépas nous unisse aujourd'hui!
Hélas! je suis cent fois plus coupable que lui:
C'est moi qui, faisant naître une odieuse flâme,
Enhardissois l'espoir qui séduisit son ame,

à Menzikof.

Tu t'applaudis, ingrat, après l'avoir trahi,
Insensible à mes pleurs!....

LE CZAR, *à Sophie.*

Il a mieux obéi;
Il vous a mieux servie, & cet effort insigne
Le rend, de vos bontez, desormais bien plus digne.

à Amilka.

Quoique plus criminel que les Sujets ingrats,
Que ta rage poussoit aux derniers attentats,
C'est pour eux cependant, pour tes lâches complices,

Que seront réservés les infâmes supplices.
Ma clémence est pour toi ; mais je veux qu'en ce jour,
Tu sçaches, comme moi, pardonner à ton tour.
Fais grace à Menzikof! que la main de ta Fille,
L'assurant de ton cœur, l'unisse à ta famille.
Un généreux Sujet, qui, pour sauver son Roi,
Sçait braver, de l'Amour, la plus puissante loi,
S'il n'est d'un sang royal, mérite trop d'en être,
Qu'on l'unisse du moins à celui de son Maître.
Apprens qu'un sang si beau,

Montrant Sophie.

que tant d'appas sont faits,
Pour le prix des vertus, & non pas des forfaits.

AMILKA *au Czar.*

Je vois ce qui me perd par ce que tu m'annonces!
Je n'ai point craint la mort ; l'Arrêt que tu prononces
Plus cruel mille fois, pouvoit seul me troubler.
Quels affronts plus honteux me pourroient accabler!
Moi, je vivrois par grace, & pour devoir la vie
Au même à qui ce bras voudroit l'avoir ravie?
Je vivrois sans honneur, pour unir à mon sang
L'ingrat qui m'a ravi l'espoir du plus haut rang?
Réserve ta clémence à des ames timides!
Elle feroit outrage à des cœurs intrépides,
Qui, dans un grand dessein, bravant les coups du sort
Au défaut du succès, se sont promis la mort.
Un lâche me trahit, il trompe ma vangeance,
Et, de sa perfidie, attend la récompense?

Point de pardon pour lui, point de pardon pour moi.
Je ſçaurai me vanger de ſon zéle pour toi ;
Tromper ſon eſpérance, & me punir moi-même,
D'avoir, de ſon amour, flatté l'orgueil extrême;
Je ſçaurai te montrer qu'un cœur tel que le mien,
D'un ennemi qu'il hait, n'accepte jamais rien ;
Qu'il ſe met, par un coup digne de ſon audace,
Au-deſſus de celui qui lui parle de Grace. *Il ſe tuë.*

SOPHIE *voulant retenir le coup qui eſt déja porté.*

Ah! mon pere!

MENZIKOF *s'empreſſant de même.*

Cruel!

AMILKA *à Sophie.*

Tu vois mes volontés,
Ma Fille, par ce ſang, mes ordres ſont dictés.

SOPHIE.

Sans qu'à ce ſigne affreux, vous les fiſſiez entendre,
Un ſeul mot, un regard me les eût fait comprendre,
Je m'y ſerois ſoumiſe avec la même ardeur
Que me peut inſpirer cette aveugle fureur.

AMILKA.

Il ſuffit : en mourant, que je goûte de joye
Du mortel déſeſpoir dont le traître eſt la proye.

SOPHIE.

Il expire !

MENZIKOF *à Sophie.*

Ah ! Madame.....

SOPHIE *à Menzikof.*

Ote-toi de mes yeux ;
Epargne-moi l'horreur d'un objet odieux.

SCENE DERNIERE.

LE CZAR, MENZIKOF, GARDES.

LE CZAR.

Ne crains rien d'un courroux qui ne pourra te nuire ;
A te donner la main je sçaurai la réduire.
Pour t'en rendre plus digne & remplir mon serment,
Je te fais Duc d'Ingrie, & veux, dès ce moment,
Qu'une puissante Armée, à toi seul, soit soumise,
Que, sans me consulter sur aucune entreprise,
Tu puisses, à tes vœux, y disposer de tout,
Punir, récompenser, & commander partout :
Mais aux loix de la gloire, à jamais sois fidéle,
Mérite mes bienfaits en redoublant de zéle !

MENZIKOF.

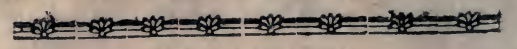
Ah! de tant de grandeurs, je suis bien moins flatté,
Que de sçavoir enfin vos jours en sûreté.

FIN.



AGATINE, PASTORALE.

TROISIEME PARTIE.



ACTEURS.

AGATINE, jeune Bergere promiſe à *Zeladis.*

ALFANIRE, jeune Veuve, Amante de *Melidor.*

FLORIZETTE, jeune Bergere, Amie d'*Agatine* & d'*Alfanire*, Amante de *Terzamon.*

TERZAMON, Berger, Amant de *Florizette.*

ZELADIS, Berger des bords de l'Alphée, promis à *Agatine*, ſous le nom de *Melidor*, Berger des bords du Ladon.

CARIN, ancien Domeſtique du Pere de *Zeladis.*

Troupe de Bergers & de Bergeres.

Un Berger.

Une Bergere.

La Scène eſt en Arcadie, ſur les bords de l'Erymanthe.



AGATINE,
PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

ALFANIRE, FLORIZETTE.

ALFANIRE.


ANDIS que nos Troupeaux revenus de la plaine,
Sont à couvert des feux ardents,
Que déja, du Soleil, l'étincelante haleine
Commence à souffler sur nos champs,
Aimable Florizette, en ce riant Boccage,
Où l'on trouve, à toute heure, un agréable ombrage,
Je veux m'entretenir un moment avec vous.

FLORIZETTE.

C'eſt m'offrir, Alfanire, un plaiſir des plus doux;
Vous connoiſſez combien je vous ſuis attachée,

Et par pure inclination,
Et par l'eſpoir qu'en vous prend cette paſſion,
Dont vous ſçavez que mon ame eſt touchée.

ALFANIRE.

Vous êtes donc conſtante? avec cet air badin,
Toujours vif, folâtre & malin,
Croiroit-on votre cœur capable
D'un amour ſincere & durable!

FLORIZETTE.

Celles de mon humeur n'aiment pas aiſément:
Il faut, pour les toucher, bien plus d'empreſſement,
Bien plus de ſoins, & de tendreſſes,
Qu'il n'en faut ordinairement
Pour ces fiéres beautés qui font tant les Tigreſſes;
Qu'un rien déſarme en un moment:
Quand on nous bleſſe auſſi, c'eſt plus profondément.

ALFANIRE.

Ah! que, de mon Neveu, le bonheur eſt extrême!
Ce Berger ſi charmant, & ſi digne qu'on l'aime,
Arrivé depuis peu des rives du Ladon,
N'a pû vous faire oublier Terzamon?

FLORIZETTE.

Je vous l'ai déja dit; je ne ſuis point volage:
Mais ſi mon cœur pouvoit changer,
Ce ne ſeroit jamais d'un amant étranger,
Qu'il voudroit accepter l'hommage.
J'ai, pour les lieux où j'ai reçû le jour,
Une amitié plus forte que l'amour.
La Fortune la plus brillante,
Ni les plus tendres feux qu'on m'offriroit ailleurs,

Ne pourroient à mes yeux promettre les douceurs
Des bords riants de l'Erymanthe.

ALFANIRE.

C'eſt là, de votre flâme, un pur rafinement.
C'eſt le ſéjour de votre Amant,
Qui rend ſeul à vos yeux cette rive charmante.
En quelques lieux, ma chere, où nous mene l'amour,
On trouve ſon pays, & le plus beau ſéjour.
Mais Agatine votre amie
N'a pas, je penſe, autant que vous
D'attachement pour ſa patrie?
Sur les bords de l'Alphée, elle prend un époux.

FLORIZETTE.

Elle ſuit en cela les volontés d'un pere;
Dorilas, dès l'enfance, ami de Gliſupere,
A ſouhaité qu'un doux hymen,
Au fils de ſon ami liant bientôt ſa fille,
Comme leurs cœurs, réunit leur famille,
Agatine, à ce choix, ſe rend ſans examen.

ALFANIRE.

Vous croyez qu'Agatine obéit ſans contrainte?

FLORIZETTE.

Son cœur qui, près de moi, s'ouvre aſſez librement,
Ne m'a pas fait la moindre plainte.

ALFANIRE.

D'un feu ſecret elle eſt atteinte,
Elle s'en cache aſſûrément.

FLORIZETTE.

Seroit-elle avec moi juſques-là reſervée?

ALFANIRE.

Je ne me trompe point, je l'ai bien obſervée,
Elle aime, j'en ſuis ſûre.

FLORIZETTE.

Et qui?

ALFANIRE.

C'eſt Melidor.

FLORIZETTE.

Cet Etranger!

ALFANIRE.

Mais je crains bien encor
Qu'elle ne ſoit trop tendrement aimée;
Ils s'entendent, vous dis-je, & mon ame allarmée.....

FLORIZETTE.

La petite ruſée! oh, je la punirai!
Je découvrirai tout, & je me vangerai.
Mais vous parlez d'un ton à me faire comprendre,
Qu'à leurs feux vous prenez un intérêt bien tendre?

ALFANIRE.

Hélas!

FLORIZETTE.

Ah! ah! vous ſoupirez!
J'entends, & vos ſecrets me ſont tous déclarez.
Vous aimez belle veuve?

ALFANIRE.

Et pourquoi m'en défendre!
Je n'ai pas prétendu vous cacher mon ardeur.

Melidor, il eſt vrai, triomphe de mon cœur,
Et mon amour au ſien oſe prétendre.
Je venois implorer vos ſoins en ma faveur.
Quoique veuve je ſuis encor dans le bel âge;
Et je puis mériter les ſoupirs d'un Berger.
Celui qui, ſous mes loix, ſe laiſſeroit ranger,
Y trouveroit d'ailleurs un fort gros avantage:
Les biens que mon époux m'a laiſſés en partage,
Ces riches & nombreux Troupeaux,
Ces Pâturages, ces Côteaux,
Dont, à mon gré, je pourrai faire uſage...

FLORIZETTE.

Sans vanter ici votre bien,
Vos appas ſeuls, on le voit bien,
Doivent, d'un cœur entier, vous attirer l'hom-
- mage.
Mais que puis-je pour vous? qu'exigez-vous de
moi,

ALFANIRE.

Servez mes feux, je vous donne ma foi
Que j'agirai ſi bien pour votre mariage,
Ma chere, que peut-être avant la fin du jour
Un doux hymen comblera votre amour.

FLORIZETTE.

Le prix eſt ſéduiſant!

ALFANIRE.

Il faut que d'Agatine,
Et que, de Melidor, vous obſerviez les feux;
Que vous les combattiez, que les brouillant tous
deux,
Elle s'engage enfin aux nœuds qu'on lui deſtine.
Peut-être alors l'ingrat ſe croira trop heureux
De mériter ma main au prix de tous ſes vœux.

FLORIZETTE.

Aux loix d'une amitié ſincere,
Ce cruel procédé ſeroit un peu contraire ;
Mais l'eſpoir dont vous me flattez,
D'Agatine ſurtout le perfide myſtere,
M'excuſent ſi je fais ce que vous ſouhaitez.
Je l'apperçois..... qu'elle eſt rêveuſe !
Eloignons-nous, laiſſons un peu de cours
Aux agitations de ſon ame amoureuſe ;
Je reviens me vanger & ſervir vos amours.

SCENE II.

AGATINE *ſeule.*

O Mbrage épais, aimable ſolitude,
A qui j'ai tant de fois confié mes douleurs :
Cachez dans votre ſein ma vive inquiétude,
Et ſoyez à jamais les témoins de mes pleurs.

A quels ennuis étois-je deſtinée ?
Un Paſteur de l'Alphée à mes yeux inconnu,
Doit, bien-tôt avec moi, s'unir par l'hymenée ;
Et pour un autre, helas ! mon cœur eſt prévenu.

J'ignore encor ſi l'amour me l'amene ;
Mais le ſoin que je prends à le fuir en tous lieux,
Semble l'inquieter, comme il accroît ma peine,
Et je le vois toujours s'offrir devant mes yeux.

N'importe, hélas ! faiſons-nous violence,
Pourquoi nourrir un feu qui brûle ſans eſpoir ?

Qu'il s'éteigne à jamais dans l'ombre & le silence,
Et ne paroissons pas gémir de mon devoir.

SCENE III.

AGATINE, FLORIZETTE.

FLORIZETTE.

La solitude a pour vous bien des charmes,
Et souvent, dans ces bois, vous aimez à rêver.
Mais que vois-je ? vos yeux ont répandu des larmes!
Que votre cœur ressent de secrettes allarmes !
Vous le nîriez envain, j'ai sçu vous observer.

AGATINE.

Vous vous trompez, nulle peine secrette
Ne m'a fait jusqu'ici rechercher la retraite.
Florizette, avec vous, voudrois-je déguiser?

FLORIZETTE.

Oui, vous dissimulez, & croyez m'abuser :
Mais je lis dans vos yeux ce qui vous inquiete.
Quand un pere trop inhumain
Va, sans nous consulter, promettre notre main,
Avouez-le, Agatine, on n'est pas satisfaite ?

AGATINE.

D'un pere aveuglément je suis la volonté,
Je ne murmure point de l'hymen projetté.

FLORIZETTE.

Vous n'en murmurez point ! sans nulle répugnance,
Vous allez achever cette triste alliance!

Eh, là, parlez en verité ?

AGATINE.

Pourquoi veux-tu que j'en ſoupire ?
De cet époux, de Zéladis,
N'as-tu pas toi-même oüi dire
Pluſieurs fois des biens infinis ?

FLORIZETTE.

Il eſt vrai; mais n'importe, on a droit de ſe plaindre,
Quand notre cœur eſt pris, & qu'on veut le contraindre.

AGATINE.

On ne me contraint point !

FLORIZETTE.

Quoi ! vous n'aimez donc pas ?
Et Melidor eſt pour vous ſans appas ?
Quoi ! ſans gémir d'un ordre ſi barbare,
Vous verrez qu'à jamais tous deux on vous ſépare !
Vous vous mocquez . . . eh bien ! vois-je dans votre cœur ?
Vous rougiſſez pourtant !

AGATINE.

Quitte cet air railleur,
A tes diſcours je ne puis rien comprendre.

FLORIZETTE.

Ainſi, vous voulez juſqu'au bout
Feindre de ne me point entendre !
Et vous oſez me nier tout ?

AGATINE.

Mais que faut-il que je t'avoue ?

FLORIZETTE.

Ce que je ſçais : que vous aimez,

Et

Et que de Melidor tous vos ſens ſont charmés.

AGATINE.

Mais toi-même crois-tu que de moi l'on ſe joue!
Ceſſe de me perſécuter,
Finis, te dis-je, ou je vais te quitter.

FLORIZETTE *d'un ton d'ironie.*

Il ſuffit; & je vois que je m'étois trompée!
Non, non, de cet amour, vous n'êtes point frappée?

AGATINE.

Non, Florizette aſſûrément.

FLORIZETTE.

Ah! je reſpire enfin, que mon ame eſt charmée!

AGATINE.

Pourquoi?

FLORIZETTE.

C'eſt qu'il eſt mon amant:
Je l'aime; & j'en ſuis fort aimée.

AGATINE *à part.*

Qu'entens je!

FLORIZETTE *à part.*

Qu'elle eſt allarmée!
(*haut.*)
J'avois beſoin d'un éclairciſſement;
Car enfin une crainte, à mon repos fatale;
Dans mon amie, hélas! m'offroit une rivale;
Et je puis déſormais ſoupirer librement.

AGATINE *à part.*

Juſte Ciel!
(*haut.*)
Terzamon, ce Berger ſi fidele;

Eſt donc ſacrifié pour cette ardeur nouvelle ?

FLORIZETTE.

Je l'aimois, il eſt vrai ; mais dépend-il de nous
D'être inſenſible à d'autres coups ?
Depuis que Mélidor vint orner cette rive,
Sous de nouvelles loix, mon ame fut captive ;
Mes premiers liens ſont rompus,
Tous mes efforts ont été ſuperflus.

AGATINE.

Que je plains Terzamon ! que ſon malheur m'accable !
(*à part & voulant s'en aller.*)
Autant que ſon deſtin, mon ſort eſt déplorable !
Hélas !

FLORIZETTE.

Vous me quittez !

AGATINE *avec trouble.*

Au Hameau l'on m'attend ;
Mais je reviens en un inſtant.

SCENE IV.

FLORIZETTE *ſeule.*

ELle n'y peut tenir ! ſon ame trop émue,
Va ſoupirer ailleurs en liberté.
Je crois que pour le coup la voilà réſolue
A terminer l'alliance conclue.
J'apperçois Terzamon, qu'il paroît agité !

SCENE V.

FLORIZETTE, TERZAMON.

TERZAMON *à part.*

Quel coup de foudre, ô Ciel ! & que viens-je d'entendre !
A cette trahiſon aurois-je dû m'attendre ?
Après ce changement qu'elle oſe déclarer,
Quels ſermens déſormais pourroient me raſſurer !

FLORIZETTE *d'un ton badin.*

Ne quitterez-vous point cet air melancolique ?
En vous préſentant à mes yeux,
Quoi, n'aurez-vous jamais un abord gracieux !

TERZAMON.

Hélas !

FLORIZETTE *repétant l'hélas du même ton.*

Hélas ! oh, la froide réplique !

TERZAMON.

Ah, Dieux !

FLORIZETTE *d'un ton gai.*

Encor ! . . eſt-ce que nos parens,
Pour notre hymen indifférens,
Refuſent de répondre à notre impatience !
Eh bien, que faire ! en nous aimant,
Il faudra s'armer de conſtance !
S'ils peuvent retarder notre contentement,
Ils ne peuvent du moins empêcher que notre ame

Ne brûle pour toujours de la plus vive flâme :
Leur droit ne s'étend point jusques sur notre cœur ;
Et quand on s'aime bien, on a trop de bonheur.

TERZAMON *à part.*

Peut-on jusqu'à ce point porter la perfidie !

FLORIZETTE.

Vous ne répondez point ? .. quels regards furieux ?

TERZAMON.

Parjure, sans rougir, votre bouche hardie....

FLORIZETTE *d'un ton railleur.*

Des injures ! ceci devient très-sérieux.

TERZAMON.

Nos parens de notre hymenée,
Bien loin de l'éloigner, avancent la journée :
Le seul obstacle est dans mon cœur.

FLORIZETTE *d'un ton railleur.*

Dans votre cœur ?

TERZAMON.

Ou plutot dans le votre.

FLORIZETTE *avec indifférence.*

Pour moi vous n'avez plus d'ardeur ;
J'entends, vous en aimez un autre ?

TERZAMON.

Eh, pourquoi ne le puis-je ? hélas !
Quand mon amour est pour vous sans appas ;
Lorsqu'à mes feux vous êtes infidelle !

FLORIZETTE *en riant.*

Moi !

TERZAMON.

Je ſçais trop combien vous êtes criminelle.

FLORIZETTE *d'un ton badin.*

Mais en quoi, s'il vous plaît !

TERZAMON.

L'oſerez-vous nier ?
Ou croyez-vous pouvoir vous en juſtifier ?

FLORIZETTE *avec impatience.*

De quoi ?

TERZAMON.

Caché ſous ce feuillage,
Je n'ai pas entendu (Ciel ! j'en frémis encor !)
Qu'un nouvel amour vous engage,
Que vos vœux déſormais ſont tous pour Melidor ?

FLORIZETTE *en riant.*

Quoi ! ce n'eſt que cela ?

TERZAMON.

Que faut-il davantage ?
J'ai tort d'être accablé d'un ſi ſanglant outrage !

FLORIZETTE *ſérieuſement.*

Ainſi vous croyez donc . . .

TERZAMON.

Comment puis-je en douter ;
Après que dans ces lieux votre bouche, volage. . .

FLORIZETTE *ſérieuſement.*

Puiſque par ce ſoupçon vous oſez m'inſulter,
Vous ne méritez pas que je vous déſabuſe.

elle veut s'en aller.

TERZAMON *l'arrêtant.*

Ah ! cruelle, arrêtez ! voyons par quelle excuse...

FLORIZETTE *d'un ton d'ironie le premier vers, & sérieusement le second.*

Si de vous enflammer j'avois eu le bonheur,
Mon excuse seroit au fond de votre cœur.

TERZAMON.

Comment puis-je.....

FLORIZETTE *gayement.*

Un Amant respectueux & tendre
Doit estimer assez l'objet de son ardeur,
Pour ne pas s'allarmer de ce qu'il croit entendre,
Ni de tout ce qu'il apperçoit,
En riant.
Parce que très-souvent l'apparence déçoit.
Adieu.

TERZAMON *la retenant.*

Si le soupçon est si peu légitime,
Si vous êtes jalouse encor de mon estime,
Daignez donc m'expliquer....

FLORIZETTE *brusquement.*

A présent je ne puis :
Alfanire m'attend.

SCENE VI.

TERZAMON *seul.*

MAlheureux que je suis !
Perfide, mon aspect suffit pour te confondre !

Et tu feins de railler, ne pouvant me répondre.
De quels affreux tourmens mon cœur est dévoré !
Je vois l'heureux Berger qu'elle m'a préféré !

SCENE VII.

TERZAMON, ZELADIS *sous le nom de* MELIDOR.

ZELADIS *sous le nom de* MELIDOR *à part.*

NE sçaurai-je jamais quelle est ma destinée !
Toujours à m'éviter la verrai-je obstinée ?
Hélas !

TERZAMON.

Pourquoi soupirez-vous ?
Votre destin, Berger, n'est-il pas assez doux ?
Si vous aimez, on vous chérit de même ;
Et, pour répondre mieux à votre ardeur extrême,
On immole à vos feux l'amant le plus soumis,
A qui même l'espoir avoit été permis.
Jouissez d'un bonheur si digne qu'on l'envie,
Et laissez plaindre ceux que l'on vous sacrifie.

SCENE VIII.

ZELADIS *seul, sous le nom de* MELIDOR.

QUel est cet étrange discours !

Je l'examine envain, je n'y puis rien comprendre;
Ma Bergere, dit-il, répond à mes amours!
Et comment a-t'il pû l'apprendre?
Que dis-je, hélas! il s'est trop fait entendre.
Terzamon est aimé! c'est un transport jaloux,
Qui, sans raison contr'elle, excite son courroux.
On approuvoit les feux dont son ame est éprise,
La plus douce espérance, hélas! lui fut permise;
Agatine l'aimoit..... elle n'a point changé;
D'une infidélité son cœur est incapable.
Oui, c'est moi qu'elle hait; je suis seul l'outragé;
Je vois bien qu'en tous lieux ma présence l'accable.
Dans quels ennuis mortels, Amour, m'as-tu plongé!

SCENE IX.

ZELADIS *sous le nom de* MELIDOR; CARIN.

MELIDOR *poursuivant.*

MAis n'est-ce pas Carin qui se montre à ma vûë?

CARIN *à part.*

C'est Zeladis, c'est lui! je n'ai pas la berluë!

à Melidor.

Je vous ratrape enfin, notre charmant coureur,
Du logis paternel, fantasque déserteur,
Qui sans rien dire à des amis fidéles.....

MELIDOR.

Et quel dessein t'amene dans ces lieux ?

CARIN.

Votre pere inquiet de vos cheres nouvelles,
Va bientôt paroître à vos yeux.
Pour annoncer son arrivée,
Il m'a fait devancer ses pas ;
Par tendresse pour vous, il fait cette corvée.
Mais, ma foi, nous risquions de ne vous trouver pas,
Et sans vous voir, j'allois plier bagage,
Si cherchant à me reposer,
Le sort, pour me favoriser,
Ne m'eût guidé vers cet ombrage.
J'avois beau dans ces lieux demander Zeladis,
Chacun me regardant avec un œil surpris,
Juroit de ne le pas connoître :
Un Berger de l'Alphée aimable, bienfait, beau ;
Disois-je, on repliquoit que dans tout le Hameau,
Depuis plus de deux mois on n'avoit vû paraître
Qu'un Etranger arrivé du Ladon,
De qui Melidor est le nom.

MELIDOR.

Ce nom ne faisoit-il pas naître
Dans ton esprit quelque soupçon ?
N'imaginois-tu pas que je pouvois bien être.....

CARIN.

Non, je n'imagine point, moi !
J'entends ce qu'on me dit ; je sçai ce que je voi ;
Je m'en tiens-là.

MELIDOR.

Fort bien !

CARIN.

Rien n'eſt plus ſage.

MELIDOR.

C'eſt le ſecret de ne pas ſe tromper.

CARIN.

Sans doute, à reflechir ſans ceſſe s'occuper,
C'eſt chercher des chagrins ; & j'ai cet avantage
D'être toujours joyeux d'eſprit & de viſage.
Ainſi ce Melidor, c'eſt donc vous, s'il vous plaît ?

MELIDOR.

Oui !

CARIN.

Pour changer de nom, quel eſt votre projet ?
Celui de Melidor vaut-il mieux que le vôtre ?
Moi, je préférerois Zeladis à tout autre.
Fi, cela n'eſt pas bien !

MELIDOR.

J'ai mes raiſons, Carin.
Mon pere même approuve mon deſſein.

CARIN.

Lui ?

MELIDOR.

S'il n'étoit au fait, viendroit-il en droiture
Me relancer juſqu'en ces lieux ?

CARIN *à part.*

Pour ſe mocquer de moi, s'entendroient-ils tous deux.

haut.

Expliquez-moi cette avanture,
Car d'honneur, je n'ý comprends rien ;
Doit-on ſe défier d'un Valet ancien ?

Si j'eusse été dans votre confidence,
Vos vœux, hardiment je l'avance,
Seroient déja plus satisfaits.
Je vois bien à cet air languissant, triste & sombre,
A ce lieu solitaire où vous rêvez à l'ombre,
Que vous êtes en proye à des chagrins secrets.
L'Amour sans doute en votre ame fait rage,
Ce drôle seul a droit de causer tels ennuis.

MELIDOR.

Tu n'imagines pas; & dans mon cœur tu lis?

CARIN.

Point; votre cœur est sur votre visage:
Si-tôt qu'on vous regarde, il faut l'appercevoir.
Mais contez-moi ce qu'on n'y sçauroit voir:
Le détail de vos maux, le nom de la Bergere
Qui cause votre désespoir?

MELIDOR.

A peine par l'ordre d'un pere
Je reviens du Ladon où je fus élevé,
Qu'il m'apprend qu'il m'a réservé,
Pour être uni bientôt à l'aimable Agatine,
Et m'en présente alors le plus charmant portrait,
Qu'en ses mains Dorilas remit pour cet effet;
Sa beauté me parut divine;
Mais, sans le cœur, peu flatté de la main,
Je forme aussi-tôt le dessein
De venir en ces lieux essayer de lui plaire:
Je pars de l'aveu de mon pere,
Et, sous un autre nom, déguisant mon destin,
Je viens voir si par ma présence,
Par mes soins, ma persévérance,
Je gagnerai ce cœur où s'attache le mien.

O sort fatal ! on me fuit, on m'abhorre ;
L'ingrate en aime un autre, (& qui se plaint encore ;)
Pour tant d'empressement, voilà ce que ce j'obtien !

CARIN.

Je prends part à votre disgrace ;
Mais pourquoi vous tourmentez-vous ?
Bien-tôt vous serez son époux ;
A vos Rivaux, vous donnerez la chasse.

MELIDOR.

Dussai-je de mon pere éprouver le courroux,
Je ne contraindrai point la Bergere que j'aime ;
Si l'amour sous mes loix ne la range lui-même,
Tu ne verras jamais d'hymenée entre nous.

Il prend & regarde le Portrait d'Agatine, que Carin regarde aussi.

Et toi, trop séduisante image,
O toi, qui commenças à troubler mon repos,
Si tant de dureté, tant de pleurs, tant de maux,
Devoient être les fruits de mon premier hommage,
Pourquoi t'offroit-on à mes yeux ?
Pourquoi m'attirois-tu dans ces funestes lieux ?

CARIN.

Fuyez-les ces cruels qui vous osent déplaire !

MELIDOR.

Je ne le puis ! . . . Ah ! cours au-devant de mon pere,
Va de ma part le conjurer
Que, quelques jours encore il daigne différer.

CARIN.

Inutile ſouhait du feu qui vous lutine !
Bon ; chez le pere d'Agatine,
Peut-être que déja le vôtre eſt arrivé,
Je vais lui dire enfin que je vous ai trouvé.

MELIDOR.

Arrête, cher Carin ! que ton zéle l'engage
A me venir du moins parler ſous ce feuillage,
Avant que de voir Dorilas ;
Tâche de l'amener, tu m'y retrouveras ?
Cours, ami ! je ne ſçais quelle vapeur ſoudaine
Appeſantit ici mes ſens !
Quel pouvoir au ſommeil m'entraîne,
Malgré les peines que je ſens ?

CARIN.

Certes l'amour ne vous tourmente guére ;
S'il vous permet de ſommeiller.
Ce Lutin, du repos, implacable adverſaire,
Ce fou qui ne dort point fait ſans ceſſe veiller.

MELIDOR.

Le frais qu'on goûte en ce Boccage,
Le murmure de ces Ruiſſeaux,
Ce verd Gazon, ce tendre ombrage,
Tout malgré moi, m'invite à jouir d'un repos
Dont l'ingrat ſi long-tems m'a fait perdre l'uſage.

Il ſe couche ſur un lit de gazon, ayant dans ſa main le Portrait d'Agatine, & à méſure qu'il veut s'endormir, Carin lui en parle pour l'en empêcher.

CARIN.

Moi, je veux vous ſervir : je vais adroitement
Faire venir votre Maîtreſſe ;

Mais chassez, croyez-moi, ce sommeil qui vous presse,
Pour la recevoir dignement.

MELIDOR.

Prétends-tu faire ici quelque coup de ta tête?
Je te défends.....

CARIN.

Suis-je donc une bête?

MELIDOR *avec impatience.*

Ah!

CARIN *à part.*

Rien ne rend de plus mauvaise humeur.
Que le désir de dormir à son aise!
Tant qu'il voudra, qu'il s'y complaise!
Puisqu'il refuse mon appui.
Tant pis pour son amour; ma foi, qu'il s'accommode!
Je sens que j'ai besoin de dormir plus que lui;
Cherchons à notre tour quelque place commode,
Où je puisse en prendre à loisir.
Ah! ah! déja je baaille de plaisir.
Pour chasser les chagrins, oh! l'heureuse méthode!

Il va se coucher à un autre coin du Théatre.



SCENE X.

ALFANIRE, FLORIZETTE, CARIN, & ZELADIS *sous le nom de* MELIDOR *endormis*.

FLORIZETTE *à Alfanire.*

VOilà ce que pour vous j'ai fait ;
Et je crois que mes soins auront un plein effet.

ALFANIRE.

Que ne dois-je pas à ton zéle !
Mais je ne prétends pas que mon jaloux neveu
Plus long-tems te croye infidele :
Mon frere, à votre hymen, a donné son aveu ;
Votre mere y consent ; une chaîne éternelle
Doit ainsi vous unir dans peu :
Il faut finir votre querelle.

FLORIZETTE.

Non, non, je veux en irritant son feu,
De ses soupçons & de sa défiance
Auparavant tirer vangeance.

ALFANIRE.

Eut-on jamais tant de raison,
Pour concevoir un semblable soupçon ?
Dans ses reproches, moi, je ne vois point d'offense.

FLORIZETTE *appercevant Melidor endormi.*

Que vois-je ! votre Amant, qui dort sur ce gazon !

Melidor!

ALFANIRE.

Oui, ma chere, c'eſt lui-même!
Voi comme il eſt charmant! quelle douceur extrême!

FLORIZETTE *appercevant le Portrait.*

J'apperçois un Portrait!

(Elle va doucement prendre le Portrait.)

Voici qui ſans détour,
Nous apprendra l'objet de ſon amour.

(Après l'avoir regardé, & le donnant à Alfanire.)

C'eſt Agatine!

ALFANIRE.

Eh bien, tu vois comme elle l'aime!

FLORIZETTE.

Il me vient une idée... il faut jouer un tour....
Pour les brouiller, quel heureux ſtratagême!
N'avez-vous pas votre Portrait?

ALFANIRE.

Oui, de la même main, l'un & l'autre fut fait;
Ils ſont pareils en tout; vois tu!

(Elle confronte ſon Portrait avec celui d'Agatine, & donne le ſien à Florizette.)

FLORIZETTE *prenant le Portrait d'Alfanire.*

C'eſt à merveille!

(Elle met le Portrait d'Alfanire où elle a pris celui d'Agatine.)

Profitons du moment; j'ai peur qu'il ne s'éveille.
Mais il faut qu'Agatine... Allons....

ALFANIRE.

Au lieu du mien ;
Il valoit mieux laiſſer le tien.

FLORIZETTE.

Vous me diſpenſerez de mettre la copie
En des mains où mon cœur n'a pas la moindre envie,
D'abandonner l'original :
Ce coup à mon Berger deviendroit trop fatal.

ALFANIRE.

Agatine verra que tu l'avois trompée ?

FLORIZETTE.

De quel frivole ſoin vous êtes occupée ?
(*Elle reprend des mains d'Alfanire le Portrait d'Agatine.*)
Donnez ... je ſçaurai bien l'abuſer juſqu'au bout.
Mais déja la voici ? l'avez-vous remarquée ?
Son déſeſpoir la ſuit par tout ;
Fuyons, ... qu'elle ſera piquée !

SCENE XI.

AGATINE, ZELADIS *ſous le nom de* MELIDOR, & CARIN *endormis.*

AGATINE.

JE ne puis réſiſter à tout ce que je ſens !
L'affront mortel de n'être pas aimée

Accroît encor l'ardeur dont je suis consumée ;
Moins j'ai d'espoir plus mes feux sont puissans !
Je cours de tous côtés sans sçavoir que résoudre !
Cruelle Amie, hélas ! pourquoi m'instruisiez-vous !
Confidence funeste ! ah ! que plutôt la foudre
N'a-t-elle contre moi fait éclatter ses coups !

(*appercevant Melidor endormi.*)

Que vois-je ! dans ces lieux, Melidor qui repose !
Trop insensible, hélas ! aux tourmens qu'il me cause,
Trop fortuné dans ses désirs,
Et sans s'inquietter si quelqu'autre soupire ;
Tranquile, il goûte les plaisirs
D'un repos que pour lui, perd ce cœur qu'il déchire !

(*appercevant le Portrait.*)

Mais qu'apperçois-je encor ! n'est ce pas un Portrait ?
Sans doute de ses feux, c'est-là l'heureux objet ;
Approchons de plus près !

(*elle fait un pas, puis recule.*)

S'il s'éveilloit ! je tremble !

(*elle approche encore, & recule de même.*)

Rassurons-nous . . . ses yeux se r'ouvrent, ce me semble !

(*elle approche & s'enfuit, lorsque le Berger parle.*)

Non, non . . .

MELIDOR *s'éveillant.*

Sans cesse m'éviter ?

AGATINE *s'enfuyant.*

Il ne dort plus, fuyons !

MELIDOR *se levant & prenant le Portrait d'Alfanire qu'il croit être celui d'Agatine.*

Cruelle, même en songe,
Voulez-vous me persécuter ?
(Voyant Agatine.)
Mais, du sommeil, ce n'est point un mensonge,
C'est elle-même, ô Dieux ! tâchons de l'arrêter !

Il atteint la Bergere, & la retient.

Attendez un moment, infléxible Bergere !
Ne pourrai-je jamais fléchir votre colere ?
Eh quoi, toujours me fuirez-vous ?
Ah ! daignez une fois m'entendre sans courroux ?

AGATINE.

Que dites-vous Berger ? celle qui vous sçait plaire
N'offre point à vos yeux sa présence si chere ;
Rassurez-vous ; reprenez vos esprits,
Par le sommeil, encore appesantis !
Florizette n'est pas présente à votre vuë ;
Votre flâme d'ailleurs n'en est point mal reçuë.

MELIDOR.

Ne quitterez-vous point ce ton désesperant ?
Pour tout autre, mon cœur est plus qu'indifférent.
Dussiez-vous me punir d'un aveu téméraire,
Je ne puis plus long-tems me taire.

(Il lui donne le Portrait qu'il tient à la main, & se jette à ses genoux.)

Voyez, belle Agatine, & connoissez les traits,
Qui d'abord, de mon cœur, ont sçu troubler la paix !
Voilà l'objet divin, qui, sur ces bords m'amene ;
Voilà l'arbitre de mon sort,

Qui peut seul augmenter, ou terminer ma peine;
Dont j'attends, en tremblant, ou la vie, ou la mort?

AGATINE *à part regardant le Portrait.*

C'est Alfanire, ô Ciel! quelle secrette rage!

(à Melidor avec colere.)

Ta haine, ou ton amour,

(jettant le Portrait)

Et l'objet qui t'engage:
Tout est pour moi d'un méme prix.
Tu crois envain me rendre outrage pour outrage:
En reçoit-on de ceux qu'on voit avec mépris?

SCENE XII.

ZELADIS *sous le nom de* MELIDOR, CARIN *endormi.*

MELIDOR.

OU suis-je! quel transport, quelle fureur l'anime?
En quoi l'offense donc un amour légitime?
Ah! si quelqu'autre Amant la touchoit un peu moins,
D'un œil moins dédaigneux, elle verroit mes soins!
Mais cet affreux mépris dont m'accable l'ingrate,
Méme envers son Portrait, avec dépit éclate!

(Il ramasse le Portrait, & le regarde.)

Ciel! quel étonnement me saisit à mon tour?

Ce n'eſt point la Beauté qui cauſa mon amour !
Ce n'eſt point le Portrait qu'en mes mains... quel prodige !
Ou, pour m'aſſaſſiner, quel étrange preſtige
A pû, de ſon image, ainſi changer les traits ?
Oui, j'ai trop mérité l'éclat de votre haine,
Agatine ! le crime eſt plus grand que la peine !
Je ſens trop quel affront j'ai fait à vos attraits.
Mais ſongez toutefois qu'il fut involontaire ;
Voyez mon déſeſpoir, mes yeux de pleurs noyés...
Allons, eſſayons tout, pour calmer ſa colere ;
Obtenons-en ma grace, ou mourons à ſes pieds !

SCENE XIII.

ZELADIS *ſous le nom de* MELIDR ;
CARIN.

CARIN *ſe levant à moitié endormi & ſe jettant ſur Melidor.*

Je ne puis achever mon ſomme !
Il y faut renoncer : quel homme !
Ah ! le maudit voiſin pour un pauvre dormeur !
Ne faut-il pas avoir la rage au cœur,
Pour pouſſer des ſoupirs, dont la voix importune
Ne peut en paix laiſſer rêver
Un malheureux dont le lever
A précédé le coucher de la Lune !

MELIDOR.

Quoi, te voilà ! tu n'es donc pas allé
Au devant des pas de mon pere ?

Qu'as-tu fait ?

CARIN.

J'ai dormi ; de plus, j'ai bien ronflé;
Car en dormant, cela m'est ordinaire.

MELIDOR.

Le traître! c'est donc-là tout ce que tu sçais faire ?

CARIN.

Ah ! le songe charmant que vous avez troublé !
Je rêvois.... (au plus beau vous m'avez éveillé,)
Que j'étois étendu sur les bords de l'Alphée,
Que dans ses claires eaux l'appetissante Eglé,
De nos Beautés le Coriphée,
Se baignoit, que déja.....

MELIDOR.

Finis ! ai-je le tems
D'écouter tant de rêveries ?
J'ai des soucis plus importans.

CARIN.

Vous ne dormez donc plus ! quelles noires furies
Ont pû hâter votre reveil ?

MELIDOR.

Que tu m'aurois servi d'empêcher un sommeil
Par qui le sort cruel avoit juré ma perte.

CARIN.

J'ai fait tous mes efforts pour vous tenir alerte;
De mes prudens avis, vous vous êtes mocqué.
Et voilà, j'en suis sûr, votre dessein manqué !
Agatine sera venue,
Et vous....

MELIDOR.

Oui, Carin, je l'ai vûe !
J'ai parlé.....

CARIN.

Juſqu'ici, cela ne va pas mal.

MELIDOR.

Mais par le coup le plus fatal,
Peut-être à la fléchir je ne dois plus prétendre.

CARIN.

Vous vous êtes laiſſé ſurprendre
Dans le ſommeil bien affermi?
Au dépit auſſi-tôt elle a livré ſon ame?
Rien ne pique plus une femme
Que de trouver un Amant endormi.

MELIDOR.

Non, elle a, de dépit, une plus juſte cauſe.
Au lieu de ſon Portrait que j'avois dans ma main,
Tiens, vois celui....

(*Il lui montre le Portrait d'Alfanire*)

CARIN *regardant le Portrait.*

Quelle métamorphoſe!

MELIDOR.

Qu'on vient de me laiſſer par un trait inhumain;
Et qu'à ſes yeux, j'ai préſenté moi-même
Comme le ſeul objet de ma tendreſſe extrême.

CARIN *examinant le Portrait d'Alfanire.*

Cela me paroît ſingulier!
Peut-être par ici loge quelque Sorcier.
Je tremble, allons, la peur déja me glace.
Ne m'abandonnez pas à cette infâme race;
Je crains leurs griffes & leurs dents!

MELIDOR.

En vains diſcours, c'eſt perdre trop de tems!
Courons!.. ce prompt courroux dont la rigueur m'accable
Peut me permettre encore un eſpoir favorable!

CARIN.

Mon cher Maître, attendez ! voici, je crois, l'objet
A qui ressemble le Portrait.

MELIDOR.

C'est elle qui tantôt par un cruel échange,
M'a sans doute enlevé le bien que j'ai perdu.
Amour ! entends mes vœux, fais qu'il me soit rendu !

SCENE XIV.

ZELADIS *sous le nom de* MELIDOR,
CARIN, ALFANIRE.

MELIDOR *poursuivant, & parlant à Alfanire.*

BErgere, apprenez-moi par quel destin étrange,
Votre image aujourd'hui se trouve dans mes
mains !

CARIN.

Dites ?

ALFANIRE *regardant le Portrait
que Melidor lui présente.*

Ce sont mes traits.

MELIDOR.

Eh bien, pour quels desseins,
Lorsque je céde au sommeil qui me presse,
Vient-on sans pitié m'arracher,
Et la seule douceur qu'un sort cruel me laisse,
Et le seul bien digne de me toucher.
Prétend-on me jouer, ou me mettre en allarme ?
Est-ce un pur hazard, est-ce un charme ?

CARIN.

CARIN.

C'eſt le dernier aſſûrément.

ALFANIRE.

Ma main n'a point de part à cet évenement.

CARIN *à Melidor montrant Alfanire.*

Je gagerois qu'elle commerce
Avec les plus fameux Sorciers,
Et que déja la traitreſſe s'exerce
A faire galoper des Eſprits familiers.

MELIDOR *à Carin.*

Paix !

ALFANIRE.

Lorſqu'un invincible obſtacle
S'oppoſe aux vœux que vous oſez former,
L'Amour ſans doute aura fait ce miracle.

CARIN.

L'Amour !

ALFANIRE.

Pour vous montrer qui vous devez aimer,
Au lieu d'une Beauté dont la main eſt promiſe,
Et qui, pour vous, d'aucun feu n'eſt épriſe,
Il vous préſente un cœur ſeul maître de ſa foi,
Qui joint à des attraits un fort gros héritage,
Qui vous peut aſſûrer en vivant ſous ſa loi,
Et de plus de tendreſſe, & de plus d'avantage.

MELIDOR.

Sur les aimables bords où j'ai reçu le jour,
Auſſi-tôt qu'un Berger a donné ſon amour,
Toujours au même objet ſon ame eſt aſſervie.
Comme on voit un tendre Ruiſſeau
Conſtant à careſſer une Rive cherie ;
Et comme on voit au même Ormeau

La Vigne obſtinément unie,
De même, dans notre Hameau,
Un Amour commencé dure autant que la vie
Les biens qu'on trouveroit ailleurs,
Les obſtacles, ni les faveurs,
Ne ſauroient jamais rendre un Amant infidele;
Si par un ſort plein de rigueurs,
L'on ne peut vivre pour ſa Belle,
Dans ce malheur au moins, on ſçait mourir pour elle.
Puiſqu'à ce ſort affreux, je ſemble deſtiné,
Cruelle, en me rendant une image adorée,
Dont, par votre rigueur, ma vûe eſt ſéparée,
Appaiſez les tourmens, où je ſuis condamné.

CARIN *prenant le Portrait des mains de Melidor & le préſentant à Alfanire qui ne le prend pas.*

Prenez votre Portrait, & rendez-nous le nôtre.
Nous ne vous aimons pas; allez, avec quelqu'autre,
Vous conſoler de ce malheur.

ALFANIRE *à Melidor.*

Pour me trouver ſenſible aux maux qui t'environnent,
As-tu pris part à ceux que tes froideurs me donnent?
Je n'ai point ce Portrait que cherche ton ardeur,
Je hais trop les tranſports où tes feux s'abandonnent,
Pour garder un objet qui perceroit mon cœur.
Mais après cet avëu, crains tout de ma fureur,
Comme des Aquilons, la rage revoltée
S'attache à renverſer un Chêne audacieux
Qui défioit leur couroux furieux,
Ainſi, d'un tendre feu, la flâme rebutée
Entreprend tout pour ſe vanger,

Et poursuit un ingrat qui l'osoit outrager.

CARIN *à Melidor.*

Megere s'en empare, elle est toute effarée.
Voyez comme déja sa vûe est égarée.
Fuyons vîte; il n'est point de sûreté pour nous.

MELIDOR.

Par ma présence encor vous êtes irritée;
Je vous laisse; aussi-bien n'obtenant rien de vous,
Mon ame; d'autres soins, doit être inquietée;
Il faut, de ma Bergere, appaiser le couroux:
Je cours pour la fléchir, tomber à ses genoux.
Mais gardez cet objet qui ne sçauroit me plaire,
Puisque j'ai, par lui seul, mérité sa colere.

CARIN *présentant le Portrait à Alfanire en tremblant, & le laissant tomber lorsqu'elle le veut prendre.*

Prenez, ou bien par terre on va vous le jetter.
On ne doit pas tant respecter
Un objet assez agréable
Pour plaire par ses seuls appas,
Qui cependant ne rougit pas,
Pour donner de l'amour, de recourir au Diable.

ALFANIRE *à part en s'en allant.*

Courons, de tout instruire Dorilas,
Il fera, de sa fille, examiner les pas,
Et hâtant les nœuds qu'il désire,
Melidor ne la verra plus,
Et ne pourra prouver la flâme qui l'inspire.

CARIN *pendant qu'elle s'en va.*

Ne vous pressez pas tant, vos soins sont superflus,
Et vous ne gagnerez que de nouveaux refus.

SCENE XV.

CARIN *seul.*

VOilà ce que c'est que les Femmes,
Lorsqu'à l'amour elles livrent leurs ames!
Il n'est point de moyens qu'elles n'osent tenter,
Pour perdre une Rivale, & pour la supplanter.

(*il apperçoit Florizette.*)

Que vois-je? ô l'aimable Bergere!
Elle est digne de tout charmer.
Que je serois heureux, si je pouvois lui plaire!
Celle-ci, pour se faire aimer,
N'a pas besoin de sortilége,
Les Graces & l'Amour lui servent de cortége.

SCENE XVI.

FLORIZETTE, CARIN.

(*Carin va au-devant de Florizette en lui faisant des révérences Comiques.*)

FLORIZETTE *à part.*

QUelle étrange figure! ô Ciel! que cherche-t'il?
Mais n'est-ce pas quelque Satire
Que l'espoir de la proie attire?
Comment éviter ce péril?

CARIN.

Plus on vous voit, & plus on vous admire.

FLORIZETTE *à part & voulant s'en aller.*

Tâchons de me ſauver.

CARIN *la retenant.*

Eh, pourquoi fuyez-vous ?
Eſt-ce pour moi que vous quittez la place ?
Reſtez quelques momens de grace ?

FLORIZETTE *à part.*

Pour ſortir d'embarras, avec lui, filons doux.
haut.
Je venois rejoindre une amie
Qui devoit m'attendre en ce lieu;
Puiſqu'elle en eſt déja partie,
Je marche ſur ſes pas. Adieu.
à part. *elle veut s'en aller.*
Je tremble....

CARIN *l'arrêtant.*

Attendez, je vous prie.
Celle qui ſort d'ici dans ce moment
Eſt votre amie ?

FLORISETTE.

Aſſurément.

CARIN.

Oh, la mauvaiſe compagnie!
Elle ne vous ſied nullement.

FLORIZETTE.

Parlez-en mieux : ſçachez que nous ſommes liées
Par le plus tendre attachement :
Nos ſecrets ſont communs ; un doux engagement....

CARIN.

Quoi, vous êtes aſſociées !
Vous vous en mêleriez auſſi ?

FLORIZETTE.

De quoi ?

CARIN.

De l'art diabolique,
Cette Bergere eſt de la clique.

FLORIZETTE.

Quels diſcours ſont-ce-là ?

CARIN.

J'en ſuis bien éclairci !
Le ſot pays que celui-ci !
Si jeune, on vous apprend cette noire rubrique ?

FLORIZETTE *à part.*

Il n'eſt pas fort à craindre, il a le chef timbré ;
Je vois que c'eſt un fou dans ces bois égaré.

CARIN.

Que marmotez-vous là ?

FLORIZETTE *à part.*

La plaiſante manie !
Rions un peu de ſa folie !

CARIN.

Répondez donc ? avec autant d'attraits,
Auſſi belle comme vous l'êtes,
Faut il pour faire des conquêtes,
Employer de ſi vilains traits ?

FLORIZETTE.

Oui, les Amans ſont ſi volages,
Si faux qu'on en reçoit les plus ſanglans outrages,
Si l'on ne les retient par un pouvoir divin.
Que de plaiſirs d'ailleurs procure un art ſi fin ?

Quand l'abſence vous livre à ſes ennuis terribles,
Vous avez des courriers agiles, inviſibles,
Qui portent vos écrits, calment votre tourment;
Ou bien, vers ce qu'on aime, on vole en un moment:
Il faut qu'à tous vos vœux, l'amour même ſe rende;
On peut ſe voir par tout ſans qu'on ſoit apperçu;
Se parler hautement ſans que l'on vous entende:
Enfin l'on n'eſt jamais déçu,
Car on lit juſqu'au fond de l'ame
Tous les détours d'une nouvelle flâme.
Peut-on trouver ailleurs un ſort ſi plein d'attraits?

CARIN.

Et vous ſçavez déja tous ces ſecrets?

FLORIZETTE.

Oui, ſans doute, & ſur vous, j'en veux faire l'épreuve.

CARIN.

Sur moi! non, s'il vous plait! Ah! ne m'approchez point?
Je vous tiens quitte de la preuve.

FLORIZETTE.

Mon cœur, par ſimpathie, au vôtre eſt déjà joint;
Je dois, pour mon repos, aſſûrer ma victoire.

CARIN.

Il faudra vous paſſer de cette haute gloire,
Car pour moi vous en ſçavez trop.

FLORIZETTE.

Par un plus doux eſpoir vous m'avez amorcée.
Votre ame, à mon abord, m'avoit paru bleſſée:

CARIN.

Il eſt vrai que l'amour y venoit au galop ;
Mais à préſent, je vous trouve ſi laid . . . .

FLORIZETTE *voulant approcher Carin comme pour l'embraſſer.*

A de ſi prompts dégoûts, je vas mettre remede.

CARIN *reculant.*

Miſéricorde hélas ! vous me feriez mourir !

FLORIZETTE.

Sans vous faire du mal, je veux vous attendrir.

CARIN *s'enfuyant.*

Je crois que le plus court, c'eſt de prendre la fuite.

FLORIZETTE.

Mon pauvre ami, vous aurez beau courir.
Vous n'échaperez point à ma tendre pourſuite ;
Et quand je le voudrai, du bout de l'Univers,
Vous reviendrez prendre mes fers.

CARIN.

N'importe, en attendant je vais toujours bien vîte;
Loin de ces lieux maudits, retourner à mon gîte.

(*Comme il s'en va, il s'arrête de frayeur.*)

N'entends-je pas déja mugir les Airs !
Qui vole autour de moi ! Ciel ! quel monſtre farouche !
Où fuir . . . raſſurons nous ; ce n'eſt rien qu'une mouche !
Marchons avec courage.

Il s'en va en tremblant.

FLORIZETTE *le regardant aller.*

Il eſt réjouiſſant !
Vit-on jamis un tel extravagant ?

SCENE XVII.

TERZAMON, FLORIZETTE.

TERZAMON.

PArdonnez les ſoupçons où j'ai pû me livrer ;
Bergere ! je connois toutes mes injuſtices.
Oui, j'en avois trop crû de frivoles indices :
Alfanire elle-même à ſçû me raſſurer.
Ah ! que le déſeſpoir dont mon cœur fut la proye ;
Accroît & mon eſtime, & mes feux, & ma joye !
Rien ne me troubleroit ſans un juſte remords.

FLORIZETTE.

C'éſt trop s'abandonner à de ſi doux tranſports.
Vous vous flattez, Berger ; Florizette eſt changée ;
Sous d'autres loix, elle s'eſt engagée.
Vous l'avez entendu : pouvez-vous l'excuſer ?

TERZAMON.

Je ſçai quelle raiſon vous faiſoit déguiſer.

FLORIZETTE.

Non, vous dis-je, Berger ; votre ame eſt abuſée.
Au plus juſte courroux, donnez un libre eſſor :
Non, je ne feignois point ; pour le beau Mélidor,
Du feu le plus ardent, je ſuis toute embraſée,
Et qui peut le voir ſans l'aimer ?

TERZAMON.

Envain vous croyez m'allarmer :
Sans rien craindre je vous écoute :
De vos vrais ſentimens, je ne ſuis plus en doute ;

Ne feignez plus : & pour mieux me charmer,
Sur moi, daignez jetter un regard favorable ;
Et que cette bouche adorable
Me jure de nouveau que vous n'aimez que moi.

FLORIZETTE.

Je mentirois, Mélidor a ma foi.

TERZAMON.

Non, de cette funeste idée,
Ma flâme, malgré vous, n'est point intimidée.

FLORIZETTE.

Pour vous la faire concevoir,
Eh bien, je vous défends de me jamais revoir.

TERZAMON.

Arrêtez ! c'est trop loin pousser la barbarie.
La douleur que j'ai ressentie,
D'un soupçon téméraire, à trop sçû me punir.
Cruelle, enfin perdez ce fatal souvenir !

FLORIZETTE.

Ainsi, vous convenez que, de la jalousie,
Les motifs que l'on croit extrêmement fondés,
Sont souvent les plus hazardés ?
Et vous me promettez que cette frénésie . . . .

TERZAMON.

Oui, je vous le promets : oui, je comprends trop bien
Que les jaloux soupçons empoisonnent la vie ;
Qu'ils outragent l'Idole à qui l'on sacrifie :
J'en verrois encor plus que je ne croirois rien.

FLORIZETTE.

Vous n'auriez rien à croire. Au gré de votre envie,
Je consens à ce prix que le plus doux lien

Unisse désormais votre sort & le mien.

TERZAMON.

Ah ! quel bonheur l'amour m'envoye !
Je m'en vais au Hameau rassembler mes Amis :
Qu'ils viennent, par leurs jeux, prendre part à ma joye ;
Et chanter l'heureux sort qui m'est enfin promis.

SCENE XVIII.

FLORIZETTE *seule.*

JE n'ai pû soutenir la feinte,
Ni résister plus longtemps à sa plainte.
Lorsque pour un Berger, l'amour nous vient parler,
Ah ! que malaisément, on peut dissimuler.

SCENE XIX.

AGATINE, FLORIZETTE.

AGATINE *à part.*

REndons-lui les ennuis dont elle m'a troublée.
à Florizette.
Je sçais vos maux ; & prends part aux douleurs
Dont vous devez être accablée.
L'amour n'est pas toujours entouré de douceurs !
Lorsque l'on a surtout négligé ses faveurs ;

Il se vange de cette injure.
Terzamon vous aimoit ; vous acceptiez ses soins ;
Ils vous touchoient ; vous en juriez du moins.
Vous ne l'avez payé que d'un affreux parjure ;
Vous recevez le même prix ;
Et l'inconstant qui vous rendoit perfide ;
Pour un autre, à son tour, de nouveaux feux épris,
Vous immole à l'objet vers qui l'amour le guide.

FLORIZETTE.

Eh, comment sçavez-vous qu'un lâche me trahit ?
L'avez-vous vû ? vous l'a-t-on dit ?

AGATINE.

Vôtre rivale est Alfanire :
Melidor l'aime ; & n'est pas moins aimé ;
Il en a le portrait ; il en est si charmé......
Je l'ai surpris moi-même en un tendre délire......
De quelle ardeur, pour elle, il étoit animé !

FLORIZETTE.

Vous croyez donc que j'en suis désolée ?
Les grands biens d'Alfanire ont ébloui l'ingrat ;
Cela seul me suffit pour être consolée ?
Leur flâme mutuelle a déja fait éclat ;
Et l'on dit que bientôt, par un doux hymenée ;
Elle doit être couronnée.

AGATINE *à part.*

Ah Dieux !

FLORIZETTE.

Convenez-en, sans doute plus qu'à moi,
Ce lien vous paroît terrible.
Faut-il pour un perfide, être si fort sensible ?
A Terzamon, j'ai redonné ma foi,

L'hymen doit, dès demain, nous ranger ſous ſa loi,
Envain, de votre amour, vous m'avez fait miſtere,
Je ſçais tout, Agatine ; &, pour ne vous rien taire,
Connoiſſez le traître à ce trait.
De ſes mains, Alfanire a reçu mon Portrait;
Qu'il obtint de moi-même en m'immolant le vôtre :
Voyez comme il a ſçû nous tromper l'une & l'autre.

AGATINE.

Il avoit mon Portrait ? cela ne ſe peut pas.

FLORIZETTE.

Cela ne ſe peut pas ? il faut donc vous confondre ;

(*Elle lui montre le Portrait qu'elle a pris à Mélidor*)

Eh bien, à ce témoin, qu'avez-vous à répondre ?
Tenez, d'autres ſans honte en feront plus de cas.

(*elle lui rend le Portrait.*)

SCENE XX.

AGATINE *ſeule examinant ſon Portrait.*

DAns mon étonnement, je demeure abſorbée!
C'eſt mon image... aux mains de Mélidor,
Comment peut-elle être tombée ?
Comment.... & c'eſt là même encor
Que mon pere avoit envoyée
A Gliſupere pour ſon fils !
Quel trouble... je ne ſçais où fixer mes eſprits !
Ah ! que, ſur moi, du ſort, la rage eſt déployée !
Mais le Traître paroît !... tâchons de m'éclaircir.

SCENE XXI.

AGATINE, ZELADIS *sous le nom de* MELIDOR.

MELIDOR *se jettant aux genoux d'Agatine qui le releve presqu'aussitôt.*

BErgere, à vos genoux, je vous demande grace;
Je meurs, si je ne puis enfin vous adoucir.
Je sçais quel est mon crime, & connois mon audace;
Mais si votre bonté ne me peut pardonner,
Daignez m'entendre avant que de me condamner.

AGATINE.

Penses-tu qu'à mon tour je doive être jouée?
Ta noire trahison, par ta bouche, à mes yeux,
Sera-t-elle désavouée?
Lâche Berger, qui ne viens en ces lieux
Que pour tromper des Amantes crédules,
Que pour faire éclater, sans remords, sans scrupules,
Et le parjure, & l'infidélité,
Inconnus sur des bords où la franchise habite!
Tu n'abuseras point de mon trop de bonté;
Laisse-moi, fuis; ton aspect seul m'irrite;

MELIDOR.

Dieux! à quelles horreurs mes jours sont attachés!
J'ignore les forfaits que vous me reprochez:
Voici tous ceux dont je me sens coupable.

Je trouve, vers l'Alphée, un Portrait adorable :
A peine, sur ses traits, portai-je mes regards,
Que l'Amour, dans mon cœur, entre de toutes parts ?
J'en vais chercher partout l'objet incomparable ;
J'arrive sur ces Bords : à mes regards charmés,
S'offre la parfaite Agatine ;
Et j'admire aussi-tôt cette Beauté divine,
Pour qui, de tant d'ardeur, mes sens sont enflâmés.
Mais l'ingrate me fuit, & se rit de ma peine !
Dans ce Portrait charmant, ses yeux pleins de douceur
Ne m'offroient pas du moins cette cruelle haine :
Un sort jaloux m'envie un si foible bonheur !
Appesanti par la douleur,
Tandis qu'ils contemploient cette chere peinture,
Le sommeil, sur mes yeux, a versé ses Pavots :
O désespoir ! mortelle injure !
Repos fatal, qui mets le comble à tous mes maux !
Dans la plus noire perfidie,
Par mon sommeil, une main enhardie
M'enleve mon unique bien,
Ravit votre Portrait, & me laisse le sien.

AGATINE (*à part.*)

Seroit-il vrai, grands Dieux !... (*haut.*) Florizette, Alfanire,
N'ont-elles pas ici partagé tes amours ?
Je sçais tous tes secrets ; quitte ces vains détours !

MELIDOR.

Mon cœur, pour vous seule, soupire ;
Il n'a jamais soupiré que pour vous.
J'en jure par ces yeux dont l'aveugle couroux...

AGATINE.

L'Image dont tu feins de déplorer la perte,
A Florizette, dis, tu ne l'as pas offerte?
Et son Portrait, le gage de sa foi,
Alsanire aujourd'hui ne le tient pas de toi!

MELIDOR.

Non..... que, des Dieux, la vengeance suprême
M'accable si.....

AGATINE.

Crains d'en être entendu!
Mon Portrait à l'instant vient de m'être rendu
Par celle à qui, dans ton ardeur extrême,
Tu l'avois immolé toi-même!

MELIDOR.

M'en croyez vous capable? ah Ciel! pour me noircir,
On a récours à l'imposture;
On me fait, à vos yeux, passer pour un parjure!
Mon sincere récit doit vous en éclaircir.

AGATINE.

Mais quand, selon tes vœux, le plus riche Hyménée;
Au destin d'Alsanire, unit ta destinée,
Qu'est-ce qu'en ce moment, tu demandes de moi;

MELIDOR.

A mes sermens, que vous ajoutiez foi!
Que vous daigniez m'écouter sans colere.
Non, non, si votre sort ne peut s'unir au mien;
On ne me verra point former d'autre lien;
Il me faut votre amour, ou la mort pour salaire.

AGATINE *à part les deux premiers Vers.*

D'une amie, ou de lui, qui cherche à m'abuser!
Je ne sçais; mais, plus qu'elle, il me paroît sincere
Haut.
Dequoi vous serviroit d'avoir pû m'appaiser?
Je ne puis rien pour vous; ignorez-vous qu'un pere
A déja réglé mon destin;
Que Zéladis bientôt doit recevoir ma main?

MELIDOR.

Je ne m'allarme point de cet ordre sévére:
Donnez-moi votre cœur; j'ai des moyens tout prêts,
Pour rendre cet accord à mes vœux moins contraire,
Pour appaiser mes vifs regrets,
Daignez me rendre au moins ce Portrait plein de charmes,
Et que j'ai tant de fois arrosé de mes larmes?

AGATINE.

Sans doute, à Zéladis, vous l'aviez enlevé;
Il lui doit être reservé.

MELIDOR.

Je vous promets de le lui rendre;
Au moment que l'hymen, avec vous, l'unira.

AGATINE.

Un tel objet ne servira
Qu'à nourrir un espoir dont il faut vous défendre.

MELIDOR.

N'importe, jusques-là, j'aurai quelque douceur.

AGATINE.

L'Image dont tu feins de déplorer la perte ;
A Florizette, dis, tu ne l'as pas offerte ?
Et son Portrait, le gage de sa foi,
Alsanire aujourd'hui ne le tient pas de toi !

MELIDOR.

Non. . . . . que, des Dieux, la vengeance suprême
M'accable si. . . . . .

AGATINE.

Crains d'en être entendu !
Mon Portrait à l'instant vient de m'être rendu
Par celle à qui, dans ton ardeur extrême,
Tu l'avois immolé toi-même !

MELIDOR.

M'en croyez vous capable ? ah Ciel ! pour me noircir,
On a recours à l'imposture ;
On me fait, à vos yeux, passer pour un parjure !
Mon sincere récit doit vous en éclaircir.

AGATINE.

Mais quand, selon tes voeux, le plus riche Hymenée ;
Au destin d'Alsanire, unit ta destinée,
Qu'est-ce qu'en ce moment, tu demandes de moi ;

MELIDOR.

A mes sermens, que vous ajoutiez foi !
Que vous daigniez m'écouter sans colere.
Non, non, si votre sort ne peut s'unir au mien ;
On ne me verra point former d'autre lien ;
Il me faut votre amour, ou la mort pour salaire.

AGATINE *à part les deux premiers Vers.*

D'une amie, ou de lui, qui cherche à m'abuser!
Je ne sçais; mais, plus qu'elle, il me paroît sincere
Haut.
Dequoi vous serviroit d'avoir pû m'appaiser?
Je ne puis rien pour vous; ignorez-vous qu'un pere
A déja réglé mon destin;
Que Zéladis bientôt doit recevoir ma main?

MELIDOR.

Je ne m'allarme point de cet ordre sévére:
Donnez-moi votre cœur; j'ai des moyens tout prêts,
Pour rendre cet accord à mes vœux moins contraire,
Pour appaiser mes vifs regrets,
Daignez me rendre au moins ce Portrait plein de charmes,
Et que j'ai tant de fois arrosé de mes larmes?

AGATINE.

Sans doute, à Zéladis, vous l'aviez enlevé;
Il lui doit être reservé.

MELIDOR.

Je vous promets de le lui rendre,
Au moment que l'hymen, avec vous, l'unira.

AGATINE.

Un tel objet ne servira
Qu'à nourrir un espoir dont il faut vous défendre.

MELIDOR.

N'importe, jusques-là, j'aurai quelque douceur.

Qu'aux tendres feux dont mon cœur fut épris;
Je déguisai mon nom & mon pays.
Bientôt cet amoureux mistere
Vous sera hautement confirmé par mon pere.

ALFANIRE *à part.*

Qu'entens-je?

AGATINE, *à Zeladis.*

Que de maux vous m'auriez épargnez,
Si vous m'eussiez plûtôt découvert cette feinte.
Heureuse cependant, quand sur moi vous regnez;
De pouvoir, à mes feux, m'abandonner sans crainte,
Et sans qu'à mon devoir, je porte aucune atteinte!

ZELADIS *à Agatine qui lui rend le Portrait.*

Fut-il jamais un plus charmant destin!
Je reçois votre cœur plutôt que votre main.

ALFANIRE *à part.*

Quel coup.... au fond des Bois, allons cacher ma honte!

ZELADIS *à Agatine.*

Vous voyez les motifs d'une fuite si prompte!



SCENE XXIII.

AGATINE, ALFANIRE, FLORIZETTE, ZELADIS.

ALFANIRE *à Florizette au fond du Théatre, & montrant Agatine & Zeladis.*

C'En eſt fait, ils vont être unis !
A ce cruel, je ne puis plus prétendre !
Et l'ingrat Melidor eſt l'heureux Zeladis.

FLORIZETTE.

Qu'ai-je fait !

SCENE XXIV.

AGATINE, FLORIZETTE, ZELADIS.

AGATINE *à Zeladis.*

OUi, je vois qu'on vouloit me ſurprendre.

FLORIZETTE.

Pardonnez-moi les maux que je vous ai cauſés !
Je ſervois Alfanire & ſes ſens abuſés.
Si vous-même envers moi n'euſſiez uſé de feinte,

Jamais notre amitié n'eût recû cette atteinte :
Mais quand, par vos détours, vous m'osiez outrager,
Tout m'a semblé permis afin de me vanger.

AGATINE *à Florizette.*

Va, je t'excuse aussi ; j'eus tort, je le confesse ;
Mais à moi-même alors je cachois ma foiblesse.

SCENE DERNIERE.

AGATINE, FLORIZETTE, ZELADIS, TERZAMON, TROUPE DE BERGERS & DE BERGERES.

FLORIZETTE.

Prenez part, Terzamon, au sort de ces Amans :
Dès demain, un double hymenée
Doit, comme nos soûpirs, terminer leurs tourmens.

TERZAMON.

Amis, empressez-vous, célébrez par vos chants,
Des plus heureux Epoux l'aimable destinée.



DIVERTISSEMENT.

ENTRE'E DE BERGERS & DE BERGERES.

(L'on danse.)

UNE BERGERE. *Air.*

DE l'Amour, de l'Hymen, chantons dans ces retraites,
Les plaisirs innocens, & les douceurs parfaites :
Toujours d'intelligence en cet heureux séjour,
Ils y régnent ensemble & s'aident tour-à tour.

Jamais l'Amour n'ose rien entreprendre
Sur les cœurs par l'Hymen unis ;
Et l'Hymen joint d'abord du lien le plus tendre
Ceux que l'Amour sous ses loix a soumis.

(L'on danse.)

UN BERGER. *Musette.*
Ce doux ombrage,
Ce vert boccage
Sont faits pour l'amour.

Charmés de l'air qu'on y respire,
Flore & Zéphire
Y tiennent leur Cour ;
Tout soûpire,
Tout se ranime en ce séjour
Par le feu qui les inspire

Ce doux ombrage,
Ce vert boccage
Sont faits pour l'Amour.

(*L'on danse.*)

LE BERGER. *Rossignol.*

Rossignol, dont les tendres chants
Font naître dans les cœurs mille transports touchants,
Hâtez-vous, accourez, volez sur ce feuillage ;
Venez joindre à nos voix votre amoureux ramage.

Chantez, célébrez avec nous
L'aimable vainqueur de nos ames ;
Chantez, par vos sons les plus doux,
Signalez votre ardeur, & ranimez nos flâmes.

Rossignol, dont les tendres chants
Font naître dans les cœurs mille transports touchants,
Hâtez-vous, accourez, volez sur ce feuillage ;
Venez joindre à nos voix votre amoureux ramage.

(*L'on danse.*)

FIN DE LA PASTORALE.

ORPHÉE,

BALLET PANTOMIME.

QUATRIEME PARTIE.

AVERTISSEMENT.

LA quatriéme Partie de ce Spectacle devoit être, selon ma premiere idée, une Comédie ; & c'est à ce dessein que j'avois fait celle de L'ESPRIT DE DIVORCE, *que certaines conjonctures ont fait paroître plûtôt & détacher de son tout. On a crû depuis qu'une Comédie rendroit ce Spectacle trop long, & qu'un Ballet Pantomime, en l'abrégeant, le diversifieroit encore plus : mais comme on n'est pas toujours en état d'exécuter des Ballets de cette sorte, aussi parfaitement que celui-ci l'a été, pour remettre les choses dans leur premier ordre, il n'y auroit que très peu à changer au Prologue.*

Thalie, *au lieu de son dernier couplet, n'auroit qu'à dire ces quatre vers-ci, & demeurer sur la Scéne.*

> Oui, je vois bien que, pour être égayés,
> Les Spectateurs, par elles, ennuyés
> Auront besoin du secours de Thalie :
> Je consens donc d'être de la Partie.

Sur quoi Arlequin *se réjouiroit, & sauteroit ensuite de joie à l'arrivée de la charmante* Capriole, *sans plus parler du remplacement de* Thalie *par la Muse de la Danse ; & lorsqu'*Erato *dans la Scéne derniere a accepté l'offre d'*Euterpe *& de* Terpsicore, Thalie *ajouteroit.*

> J'accepte aussi vos secours favorables ;
> Après nos jeux, vous êtes admirables.

Arlequin *répliqueroit.*

Vous voilà enfin d'accord ! le Ciel en soit loué! ne songeons donc qu'à ne plus faire languir nos Spectateurs.

Terpsicore *finiroit par le même Divertissement.*



ORPHÉE,

BALLET PANTOMIME.



E Théâtre repréſente l'entrée des Enfers : Orphée y arrive ſeul en déplorant la perte de ſa chere Eurydice ; & tâche par les tendres ſons de ſa Lyre, de s'ouvrir un chemin vers elle ; les Monſtres infernaux, Cerbere, les Parques, les Furies, attirés ſucceſſivement & déſarmés par la douceur de cette harmonie ſi nouvelle pour eux, cédent à ſon pouvoir ſéduiſant. L'Enfer s'ouvre ; Pluton y paroît ſur ſon Trône avec Proſerpine, & les autres Divinités de

l'Averne : le Dieu eſt ſurpris de l'audace du Mortel qui oſe pénétrer juſques dans ſon Empire ; il donne des marques de ſon courroux ; mais bientôt il éprouve la puiſſance de l'Art enchanteur d'Orphée, qui en ce moment déciſif, employe tout ſon ſçavoir, toute ſa délicateſſe, toute ſa douleur pour fléchir ce Juge ſévère : il ſe jette à ſes genoux, s'y proſterne, & lui déclare très-pathétiquement la cauſe de ſes regrets & de ſon entrepriſe : il s'adreſſe enſuite à la Déeſſe qu'il tâche d'intéreſſer en ſa faveur, Pluton attendri & ſollicité encore par Proſerpine, qui n'eſt pas moins touchée, accorde à Orphée ſa demande, ordonne qu'on lui rende Eurydice, & lui explique à quelle condition il pourra l'emmener. Orphée reſté ſeul ſe livre à ſa joye ; & ſa tendre Epouſe arrive auprès de lui ; dès qu'il l'entend, il lui fait ſigne de le ſuivre ; & à meſure qu'elle s'en appro-

che, il détourne la vuë. Tandis qu'ils ne ſongent qu'à fuir pour ſe rejoindre, ils entendent quelque bruit, ils s'en allarment, puis ſe raſſurent & veulent continuer leur marche; le bruit redouble, la peur fait reculer Eurydice; des Monſtres paroiſſent; le fidéle époux craint qu'ils ne lui ayent enlevé cet unique objet de ſon amour; il la cherche des yeux, & a la douleur de voir que les Parques la font rentrer dans le fatal ſéjour de la mort, parce qu'il vient de manquer à l'ordre de Pluton qui lui a défendu de la regarder: il veut la ſuivre: ces Furies s'oppoſent à ſes tranſports, l'entourent; & après l'avoir accablé par les démonſtrations de leur joye, elles le laiſſent dans le plus affreux déſeſpoir; il en marque toute la vivacité, il y ſuccombe, & ſe laiſſe tomber ſur un rocher. Le Théâtre a changé au moment que les Furies ſe ſont retirées; & repréſente une Campagne bordée de

rochers & embellie par des bois. Des Bacchantes qui reviennent de célébrer les Orgyes arrivent avec ardeur, s'abandonnant à tous leurs divers transports ; elles apperçoivent Orphée & veulent l'obliger à prendre part à leurs jeux ; il s'en défend, elles le saisissent ; il veut fuir, elles le poursuivent ; il s'obstine, elles le frappent de leurs Tyrses ; leur rage augmente toujours par ses prétendus mépris, tant que ne pouvant se dégager de leur cruelle persécution, le malheureux Orphée se précipite du haut d'un rocher où elles vouloient achever de l'assommer. On voit aussitôt un Vautour qui enleve sa Lyre, laquelle en Astre brillant conduite par le Vautour, s'éleve peu-à-peu & va prendre sa place parmi les Signes Célestes. Les Bacchantes recommencent leurs Danses avec un contentement & une fureur dignes d'elles ; par où finit cet ingénieux Ballet, que M. Riccoboni fils a inventé & dessiné, & dont M. Blaise, Basson de la Comédie Italienne, a fait la Musique.

F I N.

LA VANGEANCE TROMPÉE, COMEDIE.

Représentée pour la premiere fois à Arles en Provence le quinziéme Septembre 1743. par la Troupe du Sieur Molin, Comédien Ordinaire du Roy.



ACTEURS.

DORIMONT, Pere de Célie.
CÉLIE, Fille de Dorimont.
DUROCHER, Financier.
LEANDRE, Amant de Célie.
FLORINE, Suivante de Célie.
CRISPIN, Valet de Dorimont.
UN POETE.
LE NOTAIRE.
CHANTEURS ET DANSEURS.

La Sçene est à Paris dans le Jardin de la Maison de Dorimont.



LA VANGEANCE TROMPÉE.

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Jardin au fond duquel on voit une Palissade.

SCENE PREMIERE.

DU ROCHER, CRISPIN.

CRISPIN.



On, Monsieur ; vous avez beau dire, on n'est pas aussi inquiet & aussi rêveur que vous l'êtes un jour de Nôce, à moins que certaines fumées montant au cerveau, ne nous fassent sentir sur la tête .... Tenez, je sçais cela par expérience : j'ai comme vous, tâté une fois du maria-

ge : mais veuf, grace au Ciel, je n'ai pas la même envie de m'y r'engager comme vous allez faire. Or je me ressouviendrai toute ma vie que pendant les trois ou quatre jours qui le précéderent, j'avois un chagrin sombre qui me causoit des demangeaisons si cuisantes........ Triste & fatal présage qui ne se vérifia que trop. Car imaginez-vous que trois mois après...... Oh, cela est bien fâcheux, Monsieur, de se trouver Pere sans avoir eu le loisir de l'être.

DUROCHER.

Finis ! songe seulement à faire ce que je te vais préscrire.

CRISPIN.

Le Notaire est mandé pour ce soir : la fête, le festin sont prêts par votre ordre : que reste-t'il à faire ! vous vous êtes déterminé à ce mariage avec une rapidité..... Je n'avois pas douté, en vous voyant aller si grand train, que l'amour ne vous eût mis en croupe sur ses aîles,

DUROCHER.

L'amour ! pauvre sot !

CRISPIN.

Et quel autre motif ?

DUROCHER

Un motif bien plus digne d'un homme comme moi : la vangeance.

CRISPIN.

La vangeance ! voilà qui est neuf ! je n'avois jamais ouï dire qu'on choisît une femme plûtôt qu'une autre par vangeance. Votre résolution me fait trembler : je sçais que la vangeance n'attire

jamais rien de bon : & qu'elle retombe ordinairement sur ceux qui l'éxercent. Je n'oublierai jamais le triste sort de mon camarade Lépine, le meilleur Cocher de France! pour se vanger de quelques coups de canne quil avoit reçus de son Maître, il voulut au détour d'une ruë, briser son carosse, & lui casser la tête : mais il prit mal ses dimensions ; le Carosse & le Maître n'eurent point de mal ; le Vindicatif seul eût la tête en canelle.

DUROCHER.

Ah!

CRISPIN.

Et de de qui, s'il vous plaît, prétendez-vous vous vanger en vous mariant? Seroit-ce de celle que vous épousez ; parcequ'elle auroit mal répondu à vos empressemens? mais le beau moyen de vangeance que le mariage en pareil cas! vous en serez le premier puni! pour une fois que vous vous vangerez, elle se vangera mille ; & gare la démangeaison! est-ce de l'amant qu'on vous préfére? vous en serez bien mieux la dupe. Il aura toutes les douceurs de l'amour, sans avoir les peines du mariage: elles seront toutes pour vous. Une femme de mauvaise humeur, qui criera, grondera éternellement; qui harcélera, désespérera sans cesse vos domestiques ; qui vous méprisera, vous insultera, vous...... Que sçais-je! N'en concevez-vous pas plus que je n'en puis dire?

DUROCHER.

Tu m'ennuyes : écoute ; & tu vas voir un des traits des plus fins que jamais...... Il y a quelques jours que Dorimont mon ami, vint me consulter sur un parti qu'on lui proposoit pour sa fille ; &

si mon témoignage se trouvoit conforme aux bonnes relations qu'on lui avoit faites du Cavalier, il étoit résolu de conclure. Juge de ma surprise, & de mon embarras, lorsqu'il me nomma Léandre !

CRISPIN.

Ce Léandre, contre qui vous avez perdu ce grand procès ? ce petit fanfaron qui a dédaigné d'être votre Vassal ; qui a osé tenir tête à vos écus ; &, qui pis est, avoit raison encore ?

DUROCHER.

Lui-même : à qui il m'a fallu payer des dommages si considérables, & faire des réparations si cruelles, Dorimont avoit sçu que Léandre étoit de la même Province que moi, & que sa Terre étoit voisine d'une des miennes : mais il ignoroit que nous eussions eu ensemble de si grands démélés.

CRISPIN.

Apparemment : car il se seroit mieux adressé, pour en avoir des nouvelles non suspectes.

DUROCHER.

Que faire en cette occasion ? dire du mal de mon ennemi ? ce n'étoit pas le plus sûr. Je répondis donc que Léandre pouvoit convenir à Célie ; mais que je sçavois un parti plus digne d'elle, & bien plus riche.

CRISPIN.

Quelle force de raisonnement !

DUROCHER.

Je le priai de ne pas se presser, & de me donner deux jours pour lui rendre une réponse plus

précise. Je pris ce tems pour mieux m'informer des projets de Léandre ; & je sçûs qu'ayant vu, chez une de ses parentes, l'aimable Célie, il en étoit devenu éperdument amoureux, & qu'il faisoit tous ses efforts pour l'obtenir. Quelle fut ma joye, lorsqu'on m'assura qu'il en étoit véritablement épris, & que je me vis en main la plus belle occasion de me vanger des peines qu'il m'a causées ! j'aurai du moins le plaisir de lui enlever ce qu'il aime ! peut-on mieux déséspérer quelqu'un ? quel charme, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Cela vous paroît fort divertissant, & moi, je le trouve diablement hazardeux. C'est risquer plus que lui. Croyez-moi, Monsieur, ne vous frottez pas avec les femmes, elles en sçavent plus que nous.

DUROCHER.

M'importuneras - tu toujours ? je vins donc hier trouver Dorimont, & m'offrir pour son Gendre, lui demandant pour toute grâce de scéler notre union dès le lendemain. Ebloui de mes richesses, charmé des avantages que je promis à sa fille, il n'hésita pas : mais sitôt qu'il m'eut présenté à Celie comme celui à qu'il la destinoit, je remarquai dans ses yeux un chagrin dont la cause m'inquiéte & dont je voudrois bien être éclairci.

CRISPIN.

J'avois prévû la conclusion !

DUROCHER.

Si elle a de l'attachement pour quelqu'autre que Léandre, j'aime mieux y renoncer, & m'employer pour la faire unir avec celui qu'elle aime, trop

content, d'en voir Léandre privé pour toujours : mais si c'est lui qu'elle regrette, je veux m'en mettre en possession au plûtot ; & recourir aux moyens les plus courts, pour qu'il ne puisse jamais l'approcher, ni la voir.

CRISPIN.

C'est-à-dire qu'en ce cas-là vous vous déterminez à être malheureux pourvû que votre ennemi le soit ? mais vous le serez sûrement, & il ne le sera point ; c'est moi qui vous le prédis. Il sçaura bien se dédommager à vos dépens des chagrins que vous lui préparez.

DUROCHER.

J'y mettrai bon ordre. Il faut que tu tâches de faire jaser la Suivante de Célie. Les Femmes-de-Chambre sçavent toujours les intrigues de leurs Maîtresses.

CRISPIN.

Sans doute, elles en sont les confidentes, ou les espions.

DUROCHER.

Ne perds point de temps : viens me rapporter ce que tu auras appris ; j'entre dans l'appartement de Dorimont, où tu me retrouveras. Sois sûr que je reconnoîtrai dignement les peines que tu prendras pour me servir.

CRISPIN.

C'est là ce qui presse le moins : je connois votre générosité : mais Florine l'ignore, & quoiqu'une fille aime à parler, elle aime encore mieux prendre le contre-pied de ce qu'on souhaite. Ainsi, il n'y a que l'or qui puisse nous en répondre ;

ce brillant métail a ſeul le privilége de produire les effets les plus contraires : il fait en même temps les diſcrets & les babillards.

DUROCHER *lui donnant une bourſe.*

Je comprends. Tiens ; voilà ma bourſe ; tu feras les choſes en conſcience, ſuivant le plus ou le moins de difficulté ; & tu me rendras compte du reſte.

SCENE II.

CRISPIN *ſeul.*

TU me rendras compte du reſte ! oh, ce n'eſt pas là mon compte à moi !...... eſt-elle bien conditionnée ? (*il tâte la bourſe.*) Pas mal. * Faiſons donc les choſes en conſcience ! (*il ouvre la bourſe.*) En vérité, Mademoiſelle Florine, je n'ai jamais rien vû de ſi aimable que vous ! » *M. Criſpin eſt galant.* « Daignez, belle Florine, me donner quelque marque de votre ſatisfaction, en entrant en confidence avec moi : je ſuis homme d'ailleurs à bien payer vos bons offices. » *Je ne vous entends pas.* « il ne s'agit, ma chere, que de me parler avec ſincérité. Vous êtes ſans doute initiée dans tous les ſecrets de Celie ; vous avez l'air ſi obligeant, & ſi adroit..... » *Parlez mieux mon ami ; ſçachez que* » *ma Maîtreſſe n'eſt point dans le cas d'exiger...* « Point de courroux, ma Reine ! ſix louis pour Flo-

* Dans tout ce qui eſt guillemeté, Criſpin contrefait la voix d'une femme, comme ſi c'étoit Florine qui lui parlât.

rine.... » *maraud vous m'insultez....* « Dix loüis mon adorable.... » *où sont ils.* « Les voilà. (*il met dix louis dans sa poche.*) « *il faut avouer que* M. Crispin est » *un petit fripon bien séduisant....* « Au fait.... » *il est vrai que j'ai quelquefois porté des* » *lettres à Célie...* « Et de la part d. qui je vous en conjure.... » *Faquin me croyez-vous capable de* » *trahir une jeune personne qui.....* « Je ne dis pas cela mais six loüis pour le nom de l'écrivain..... » *L'ami, retirez-vous d'ici, craignez que quel-* » *ques bons soufflets.* « Diantre, quel dragon de fille! point d'emportement; allons en voulez vous encore dix? *Voyons! il n'y a pas moyen de se défendre contro un traître si aimable.* (*il met encore dix louis dans sa poche.*) » *Nous pourrons al-* » *ler ensemble tantôt faire un petit tour de prome-* » *nade; & je vous conterai tout.....* « C'est bien dit que l'on a de peine à arracher le secret d'une fille! Voyons ce qui reste! (*il compte le reste de l'argent.*) Il a ma foi bien fait les choses: vive les Financiers, cela vous prodigue l'or! diantre, encore vingt! c'est partager bien noblement. J'apperçois quelqu'un! c'est Florine, je pense! (*il compte & recompte les vingt louis.*)

SCENE III.

FLORINE, CRISPIN.

FLORINE.

VOus voilà dans une occupation bien agréable!

Peste que vous êtes riche! à quel métier avez-vous gagné tout cet or-là.

CRISPIN.

C'est une petite somme qui est destinée pour une aimable personne qui est auprés de Celie.

FLORINE.

Une personne auprès de Célie! c'est moi, donnez hardiment!

CRISPIN.

Attendez!

FLORINE.

N'est-ce pas Florine qu'on vous a dit?

CRISPIN.

Oui, je crois que c'est à peu près son nom.

FLORINE *voulant prendre la bourse.*

C'est moi, vous dis-je, donnez donc?

CRISPIN.

Vous êtes impatiente! quelle vivacité!

FLORINE.

Oh, je n'aime point à languir après le plaisir! l'attente m'en dégoute.

CRISPIN.

Et c'est l'attente qui en fait tout le prix.

FLORINE.

Je ne suis pas faite comme les autres: je ne connois rien de si maigre que l'espérance. C'est un squelette que le moindre coup de vent emporte. Je vois tous les jours des gens qui viennent vous promettre & quand il faut tenir, c'est le

diable ! n'êtes-vous pas Gascon, vous ?

CRISPIN.

Pas même Normand. Je suis homme de parole. Mais vous sçavez bien, charmante Florine, qu'en ce monde-ci, on ne donne rien pour rien.

FLORINE.

Voilà déja une phrase aussi Normande.....

CRISPIN.

Non, elle est de tout pays. Cette aimable Florine est une fille pleine de discrétion, n'est-ce pas ?

FLORINE.

Point d'invective ! je l'avois bien prévû : il bat déja la campagne.

CRISPIN.

Vous me faites tort : c'est que pour tâter de cet argent-ci, il faut être un peu babillarde.

FLORINE.

La belle difficulté : je suis fille, je crois ! Allons, voyons ; de quoi s'agit-il ?

CRISPIN.

Que pense Célie de son Mariage avec Monsieur Durocher mon Maître ?

FLORINE.

Est-ce que tu prétends, maraut, que ma discrétion se purge, avant que d'avoir pris Médecine ?

CRISPIN *lui donnant trois louis.*

J'entends ! *Recipé.*

FLORINE.

La doze eſt foible, elle fera peu d'effet.

CRISPIN.

Nous redoublerons.

FLORINE.

Il le faudra bien ſi vous voulez me guérir radicalement.

CRISPIN.

Au fait : que penſe Célie ?

FLORINE.

Pauvre nigaut, n'eſt-ce pas être dupe que de me payer pour répondre là-deſſus ? t'imagines-tu donc qu'elle puiſſe penſer autrement que fait une fille jeune & belle que l'on oblige à épouſer ſon Triſayéul.

CRISPIN.

On ſçait bien qu'une jeune Perſonne a peu de goût pour un homme d'un certain âge ; mais elle le prend tout comme un autre, ſurtout lorſque l'or parle pour lui, ſi elle n'a point d'inclination ; & c'eſt-là juſtement le ſecret que nous voudrions apprendre.

FLORINE.

Et juſtement celui que je ne ſçais pas, moi.

CRISPIN *lui donnant encore trois louis.*

Vous allez vous le rappeller avec ce rémémoratif.

FLORINE.

Il eſt vrai : car je me reſſouviens à préſent que j'ai entendu pluſieurs fois ſoupirer Célie dans cette Allée ; & ſurtout, depuis hier, elle eſt dans un

chagrin qui marque bieu qu'elle abhorre votre vieux grison.

CRISPIN.

Et qu'elle aime quelque blondin. Reste à m'apprendre quel est cet Adonis ?

FLORINE.

Je ne le connois pas.

CRISPIN *lui donnant quatre loüis.*

Voilà dequoi faire connoissance.

FLORINE.

Soin supperflu ! pour le coup la vertu de cette médecine universelle est *à quià;* car en vérité, mon pauvre Crispin, j'ignore quel est le galant de la Demoiselle.

CRISPIN.

Tu l'ignores ?

FLORINE.

Ma foi !

CRISPIN.

Tu ignores de même qu'un certain Léandre, qui l'a faite demander à son Pére......

FLORINE.

Je sçais bien que Leandre en est amoureux, qu'il a fait son possible pour être son époux : mais il y a aussi d'autres Cavaliers qui ont vû Célie, & qui l'ont recherchée en mariage. Et tu voudrois apparemment sçavoir qui elle aime, & non pas ceux dont elle est aimée.

CRISPIN.

Sans doute, c'est au Médor, à qui nous en voulons.

FLORINE.

Eh bien, c'eſt ce que mes ſoins, mes détours, mes eſpionneries n'ont encore pû venir à bout de découvrir.

CRISPIN.

Je vois ce que c'eſt : tu t'imagines que l'on te veut tromper ! mais ce que j'en fais n'eſt que pour le repos de Célie.

FLORINE.

Comment ?

CRISPIN.

Mon Maître ne veut ſçavoir l'état de ſon cœur que pour rompre un mariage, dont il n'eſt pas trop ſatisfait, & pour engager ſon Pere à la donner à celui qu'elle aime : ce n'eſt pas un homme à vouloir gêner ſes inclinations.

FLORINE *ironiquement.*

Quelle généroſité ! il n'a du Rocher que le nom, cela me touche, m'intéreſſe pour lui, & même pour M. ſon Ambaſſadeur ; * mais à moins que de mentir, je ne puis dire ce que je ne ſçais pas. Car vous voulez qu'on vous paye avec la même franchiſe. Au reſte, ſi tu voulois des menſonges ; ils ne me couteroient rien.

CRISPIN.

Qui en doute ? mais tréve de raillerie, puiſque tu ne veux pas parler, rends-moi mon argent ?

FLORINE.

Quel argent ?

---

* Elle fait une révérence à Criſpin.

CRISPIN.

Que je viens de te donner, & dont il faut que je rende compte, moi, en especes, ou en nouvelles.

FLORINE.

La potion a opéré, tu n'as rien à exiger.

CRISPIN.

Je ne l'ai donné que pour sçavoir ce que tu ne veux pas dire; tu es une fourbe; je ne prétends pas être ta dupe.

FLORINE.

Voyez cet insolent! tu es un fripon toi-même, de venir tenter de corrompre la fidélité & la discrétion d'une fille incorruptible.

CRISPIN *faisant mine d'arracher l'argent.*

Pas tant de raison; parle, ou rends-moi tout:

FLORINE *s'échapant.*

Je te jure que je suis de bonne foi: j'ai plus d'envie que toi d'être au fait de ce qui te rend si curieux. Il est si honteux pour moi de l'ignorer que....

CRISPIN.

Et encore plus ruineux: j'aurois vuidé la bourse.

FLORINE *d'un air mystérieux:*

Ecoute: je te promets de tout hazarder pour te satisfaire. C'est un jour critique aujourd'hui: j'examinerai tout; j'écouterai tout: reviens dans peu; j'aurai sans doute quelque chose à t'apprendre pour le coup, tu n'as pas à te plaindre.

CRISPIN.

Tu veux me leurrer, n'importe: je t'accorde ce

délai : mais ſois ſûre que je me ferai juſtice de ta trahiſon auſſi réguliérement que je récompenſerai tes bons offices. Adieu.

SCENE IV.

FLORINE *ſeule.*

VA, l'on te craint beaucoup ! crois-tu que l'intérêt ſoit capable de me rien inſpirer au préjudice de Célie ? la pauvre enfant me fait trop de pitié. Sans doute, je ſçais ſon ſecret ; mais avant que de le déclarer, il faut voir, ſi elle en pourra tirer quelque avantage. La voici ! Son chagrin eſt bien peint dans ſes yeux.

(Comme elle veut cacher l'argent que Criſpin lui a donné, elle le laiſſe tomber.)

SCENE V.

CELIE, FLORINE.

CELIE *à part.*

FUt-il jamais de ſort auſſi affreux que le mien ! *(appercevant Florine qui ramaſſe ſon argent.)* Que fais-tu là Florine ? ah, ah ! d'où as-tu tiré cet argent-là ?

FLORINE *embarraſſée.*

C'eſt, Mademoiſelle, ... que . . . . (*à part.*) Je ne ſçais que lui dire !

CELIE.

Il y a du myſtere là-deſſous ; je le vois bien à ton embarras, & je veux ſçavoir ....

FLORINE.

Eſt-ce-là la curioſité qu'on doit avoir un jour de nôce ?

CELIE.

Finis, ou je vais...

FLORINE.

Vous ne vous fâcherez point.

CELIE.

Non.

FLORINE.

Eh bien, cet argent eſt à moi ; & l'on me l'a donné pour vous épier.

CELIE.

M'épier, moi !

FLORINE.

Oui, pour ſçavoir de moi quel eſt votre .... Attendez, comment à-t-il dit ? c'eſt un ſi joli nom ? votre .... Médor ? juſtement.

CELIE.

Seroit-ce mon Pere qui voudroit ſçavoir ....

FLORINE.

Bon ! les Peres payent-ils pour ſçavoir les intrigues de leurs enfans ? Qu'eſt-ce que cela leur fait ? ils n'en ſuivent pas moins leurs projets ; ils paſſent outre, ſans égard aux inclinations, & ſans conſulter de pauvres malheureux qu'ils croyent pouvoir rendre impunément victimes de leurs idées, de leurs goûts, & de leurs caprices.

CELIE.

CELIE.

Il n'eſt que trop vrai, hélas! qui peut donc.....?

FLORINE.

Qui eſt le plus intéreſſé dans cette affaire? n'eſt-ce pas ce bon homme qui vous épouſe, ſans prendre votre avis?

CELIE.

C'eſt un jaloux! quel comble d'infortune! qu'as-tu répondu?

FLORINE.

Pouvez-vous en être allarmée? je ſuis trop touchée de votre malheur pour ne pas ſonger de vous rendre à Léandre: & la curioſité du vieillard vient de m'inſpirer une ruſe qui pourroit ſervir votre amour.

CELIE.

Et quel moyen de faire changer de penſée à un homme qui a montré tant d'empreſſement? quel moyen de rendre mon pere moins cruel? non, je n'ai point d'eſpoir: non, malheureux Léandre, rien ne peut nous réunir: il faut te perdre pour jamais!

FLORINE.

On pourra peut-être.... J'entends du bruit du côté de la petite porte du Jardin.... C'eſt Léandre lui-même.

CELIE.

Quel triſte moment!

SCENE VI.

CELIE, LEANDRE, FLORINE.

LEANDRE *à part au fond du Théâtre.*

LA voici ! mon accablement redouble.

CELIE.

J'ai bien voulu tout hazarder, Léandre, pour vous accorder l'entretien que vous m'avez fait demander avec tant d'instance; & dont vous m'avez pressé vous-même par une Lettre si touchante; mais quel fruit en espérez-vous ? c'en est fait : notre arrêt est prononcé; & nous le subirons aujourd'hui même.

LEANDRE.

Quoi, n'avez-vous rien pû gagner sur l'esprit de votre Pere ? vos prieres n'ont-elles pû le toucher ? quoi, vous promettre, & vous lier si rapidement ! Refuseroit-il quelques jours de délai ?

CELIE.

Rien n'a pû le fléchir ! Je viens encore de faire parler mes larmes : la réponse la plus dure & la plus impérieuse de me préparer à obéir est tout ce que j'en ai reçu.

FLORINE.

Pourquoi tant s'affliger ! la chose n'est peut-être pas aussi désespérée que vous croyez. On m'a assuré que le Financier étoit dégoûté de son mariage, & qu'il cherchoit à connoître l'inclination de Célie pour engager son Pere à la satisfaire.

CELIE.

Que nous contes-tu là ? ne vois-tu pas que c'est un ſtratagême dont on ſe ſervoit pour te ſéduire ?

FLORINE.

Pourquoi ne ſeroit-ce là qu'un artifice ? Du Rocher ne pourroit-il pas avoir fait des réfléxions ? n'eſt-il pas d'agè à cela ?

LEANDRE.

C'eſt trop ſe flatter, ma chère Florine !

FLORINE.

Pour moi, je voudrois m'éclaircir à mon tour de ſes ſentiments, & m'aſſurer s'il eſt vrai qu'il penſe ſi dignement.

LEANDRE.

Quel art employer pour cela ? quand même il pourroit être dans cette idée, il ne ſçauroit pas plûtôt mon amour, qu'il changeroit bien vîte de réſolution. La vangeance fut toujours ſa paſſion dominante. Il en a trop donné de preuves en ſa vie.

FLORINE.

Mais ſi je pouvois, ſans expoſer votre ſecret, voir ce qu'il a dans l'ame, l'éloigner de cet hymen, & vérifier ſi c'eſt la raiſon, ou la jalouſie qui le fait agir.

LEANDRE.

Tu ne le pourrois du moins ſans expoſer Célie à ſes ſoupçons.

FLORINE.

Il faut ſeulement que Madame nous ſeconde; & que ſçachant d'être écoutée de ſon amant ſur

ranné, elle ose dire très-passionnément à un jeune Cavalier qu'elle l'aime.

LEANDRE.

Quelle triste ressource !

FLORINE.

Le grand malheur ! elle croira vous parler en le disant à un autre.

CELIE.

Quoi, Florine, vous osez me proposer pareille chose !

FLORINE.

Allez, Madame, vous ne risquerez rien dans cet aveu : je vous en réponds. (*à Léandre.*) unissez-vous à moi, Léandre ; si Célie est fachée de vous perdre, elle vous en doit la preuve que je demande.

LEANDRE *à Célie.*

Vous l'entendez. Madame, ah ! ne me refusez pas le nouvel espoir qui semble s'offrir à mon cœur désolé !

CELIE.

Y pensez-vous, Léandre ? Comment puis-je....

FLORINE *à Leandre.*

On vous accordera tout : Tranquilisez-vous.... (*à Célie.*) Vous, Madame, ayez la bonté de rentrer dans votre appartement, pour ôter tout soupçon, & d'y demeurer jusqu'à ce qu'on vous prie de revenir.

CELIE

Je me rends trop aisément à vos désirs, Léan-

dre; mais, hélas, la contrainte qu'on me veut imposer me doit servir d'excuse.

LEANDRE.

Je garderai toute ma vie le souvenir de cette bonté.

SCENE VII.

LEANDRE, FLORINE.

LEANDRE.

EXplique-moi donc, ma chere Florine, ce que tu médites pour mon bonheur!

FLORINE.

Reposez-vous sur nous sans tant de curiosité; & donnez-moi seulement la réponse que Célie a faite ce matin à votre Lettre! elle est sans adresse, votre nom n'y est pas; elle sera merveilleuse pour mon projet.

LEANDRE.

Je n'espére guères de tout ceci, n'importe, essayons; il ne peut rien m'arriver de plus funeste que de perdre ce que j'adore.

FLORINE *prenant la lettre.*

Donnez & ne m'impatientez pas, ou.....

LEANDRE *lui donnant une bague.*

Je pars; mais du moins accepte d'avance cette foible marque de ma reconnoissance.

SCENE VIII.

FLORINE, CRISPIN.

FLORINE.

TU ne t'es pas fait attendre : tu ne ferois pas plus exact quand tu devrois recevoir de l'argent, & non pas en donner.

CRISPIN.

L'intérêt ne me guide jamais : ma foi, & mon devoir .....

FLORINE.

Voilà de grands mots ! voyons donc en quoi consiste ta foi ? Es-tu en état de la bien remplir ?

CRISPIN.

Te voilà bien hardie ! Ferois-tu comme on dit, contre mauvaise fortune, bon cœur !

FLORINE.

Laissons-là les mots, te dis-je ! il s'agit de grands effets. Je ne t'avois promis que des paroles ; & j'ai dans ma poche des preuves verbales à te fournir.

CRISPIN *en riant.*

Des preuves verbales dans ta poche ! Ah, ah, ah ....

FLORINE.

Sans doute ! crois-tu que je n'entends pas la force des termes ? n'ai-je pas été obligée de quitter ce Conseiller où j'avois demeuré deux ans, pour fuir la mauvaise humeur où il s'étoit mis contre

moi depuis qu'il m'accusoit de lui avoir égaré une convention verbale qu'il ne trouvoit plus dans le sac d'un Procès qu'il devoit raporter ?

CRISPIN.

Et tu ne sçus pas la lui faire trouver ?

FLORINE.

Comment t'y serois-tu pris, toi ? voyons ton bel esprit.

CRISPIN.

La chose en effet n'étoit pas fort aisée. Je t'expliquerai cela une autre fois ; je n'ai pas le tems à present ; mon Maître doit s'impatienter de n'avoir point de mes nouvelles ; conte-moi vîte ce que tu as à me dire !

FLORINE.

Je ne suis pas moins pressée que toi. Donne vîte ce que tu as à me donner !

CRISPIN *montrant la bourse.*

C'est tout prêt ; vois-tu ! je n'en ai rien ôté.

FLORINE *cherchant à prendre la bourse que Crispin retire toujours.*

Eh bien, Célie est folle d'un jeune Marquis qu'elle adore à la sourdine depuis longtems, & dont son Pére n'a jamais voulu *s'engendrer.* Elle doit le voir tout-à-l'heure, à cette même place. Tu n'auras qu'à amener ton Maître, & le faire cacher derriere cette Pallisade. (*Lui montrant la Palissade qui est au fond du Théatre.*) Là, vois-tu ?..... Il pourra éclaircir tous ses doutes. Cela est-il positif ?

CRISPIN.

Ne me trompes-tu pas au moins ?

FLORINE *prenant la bourse.*

Que de défiance pour quelques misérables pistoles ! Si l'on me soupçonnoit d'être d'intelligence avec vous autres, on m'en donneroit bien plus pour me faire taire.

CRISPIN.

Cela est vraisemblable !

FLORINE.

Ce n'est pas tout. Voici la piéce triomphante ! & qui démontre avec quel zèle. . . .

CRISPIN.

C'est donc là ta preuve verbale ?

FLORINE.

Peut-elle être plus convaînquante ? c'est une lettre, que j'ai portée au Marquis, pour l'avertir du rendez-vous. & que le jeune homme, par une discrétion qu'on n'attendoit pas d'un pareil étourdi, renvoye à sa Maîtresse. Je te la confierai, si tu es homme à sentir l'importance d'un si grand service, & à me dédommager de ce que je risque par cette trahison.

CRISPIN *arrachant la Lettre.*

Je t'en ai assez donné : finis !

FLORINE.

Tu es de mauvaise foi. M. Du Rocher sera plus équitable : nous nous en dirons deux mots ; adieu ! je vais annoncer à Mademoiselle que son Marquis vient. (*à part, en s'en allant.*) Pauvre

nigaut, qui croit m'avoir attrapée, tandis que je suis si bien récompensée pour la lui livrer!

CRISPIN *seul.*

Prévenons-la! courons chercher mon Maître!...
Mais je l'entends: il paroît en colere!

SCENE IX.

DUROCHER, CRISPIN.

DUROCHER.

VOilà comme tu fais toujours! tu t'amuses partout; & tu me plantes-là sans songer à mes ordres, d'où viens-tu; qu'as-tu fait?

CRISPIN.

Vous imaginez-vous, Monsieur, que les choses se fassent si lestement? il y a ordre & ordre! Quand on est obligé d'humaniser certains esprits revêches, de faire parler certaines langues qui se sont fait un principe de se taire, il y faut mettre le tems; & je n'en ai pas trop employé. Si je n'avois eu recours à la voye de fait, je serois moins avancé, & je n'aurois pas en main de quoi vous démontrer.....

DUROCHER.

Que veux-tu dire?

CRISPIN.

Que quarante louis sont bien peu de chose pour une soubrette! elle a plus fait de façons, plus pris de détours, plus tenu de mauvais propos. Elle en est venue jusqu'à la menace; je l'appaisois; elle me promettoit; puis elle ne sçavoit rien; enfin elle m'a quitté sans me rien apprendre.

DUROCHER.

Comment, Maraut, tu t'es laiſſé tromper au point.....

CRISPIN.

Patience! l'odeur de quelques louis que j'avois eu la prudence de ne me pas laiſſer eſcamoter, l'a ramenée vers moi : elle m'a fait entendre qu'elle avoit ſuivi les oiſeaux à la piſte, remarqué la remiſe, & enfin déterré la nichée & le nid. Voilà auſſitôt mon fond épuiſé. Il lui reſtoit cependant les plumes qu'elle leur avoit arrachées, afin que vous les puiſſiez mieux reconnoître ; mais la fine mouche ne les vouloit pas lâcher gratis : j'ai tant fait avec un peu d'audace, que je les lui ai arrachées à mon tour. Elle s'en eſt allée en grondant, en jurant de ſe plaindre à vous. Une vingtaine de louis dont vous m'allez encore charger pour elle l'appaiſeront & me rendront ſa confiance.

DUROCHER.

Quel diable de galimathias me fais-tu là de nid d'oiſeaux, de plumes ? Explique-toi, ſi tu ne veux me pouſſer à bout.

CRISPIN.

Cela pourtant, eſt bien clair. Les oiſeaux ſont Célie & un jeune Marquis dont elle eſt coëffée ; le nid eſt cette allée, où ils vont venir ſe faire leurs adieux ; & les plumes ſont cette lettre de Célie au fréluquet : de ſorte qu'il ne tient plus qu'à vous en vous embuſquant là-derriere, (*il lui montre la paliſſade.*) de les ſurprendre, d'écouter leur ramage, de les encager, ou de leur laiſſer prendre la volée.

DUROCHER.

Cela eſt-il bien poſſible ?

CRISPIN *lui préſentant la Lettre.*

Jugez-en plûtôt par vous-même. Liſez & puis voyez.

DUROCHER *prenant la lettre.*

Donne !

Il lit.

» Vous vous y prenez d'une façon trop touchante
» pour ne pas m'atendrir : La rigueur de votre
» ſort que vous me dépeignez ſi vivement aug-
» mente la rigueur du mien, & me fait craindre
» encore plus d'être témoin de votre peine. Je n'ai
» cependant pas aſſez de force pour refuſer de
» vous voir. Vous pouvez venir tantôt ; j'aurai
» ſoin que la petite porte du jardin ſoit ouverte ;
» & je tâcherai de me débaraſſer pour quelques
» momens de celui à qui l'on me lie aujourd'hui
» malgré moi. C'eſt trop vous en dire : mais j'en
» ſerai aſſez punie, puiſqu'un ordre cruel va nous
» ſéparer pour toujours. CELIE.

CRISPIN.

Cela eſt-il obſcur ?

DUROCHER.

Cette Lettre eſt donc pour un autre que Léandre ?

CRISPIN.

Et oui, vous dit-on ; vous pouvez vous en convaincre par vos yeux, & par vos oreilles.

DUROCHER.

Ah, quel plaiſir, mon cher Criſpin ! que je

triompherois si Léandre connoissoit qu'il soupire pour une ingrate qui en aime un autre !

CRISPIN.

Le triomphe seroit pour lui. Il auroit bien plus à rire de vous voir épouser une fille si capable de punir un téméraire qui l'ose prendre par force !

DUROCHER.

Quel est ce Marquis ?

CRISPIN.

Vous le connoîtrez peut-être : il va venir, à quoi vous déterminez-vous ?

DUROCHER.

A la preuve. Voyons jusques où peut aller la coquetterie.

CRISPIN.

A cet âge-là sçavoir donner des rendez-vous dans un bosquet, quelques heures avant la nôce ! jugez de ce qu'elle feroit après ! mais qui vient nous interrompre ? que nous veut cette figure hétéroclite ?

SCENE X.

DUROCHER, CRISPIN, UN POETE.

Le Poëte entre en rêvant, & va heurter Crispin.

CRISPIN.

Est-ce que vous n'y voyez pas ?

LE POETE.

Ah Messieurs, excusez-moi, je vous prie! absorbé dans mes réflexions, je ne m'appercevois pas.......

CRISPIN.

Où allez-vous? que cherchez-vous ici?

LE POETE.

Ce jardin m'a paru agréable; j'en ai trouvé la porte ouverte, & j'y venois ruminer à mon aise un projet important.

DUROCHER.

Pour le bien de l'Etat?

LE POETE.

Non, Monsieur, seulement pour la gloire d'un de ses plus dignes membres.

CRISPIN *à part.*

Voici un fat!

DUROCHER.

Mais encore sans indiscrétion, pourroit-on sçavoir....

LE POETE.

Volontiers; car dans l'embarras où je suis, j'ai besoin d'un conseil éclairé.

CRISPIN.

Vous ne pouviez mieux vous adresser. Je suis le premier homme du monde pour le conseil.

LE POETE.

Il ne s'agit pas de badiner; la chose est très-sérieuse.

DUROCHER.

De quoi eſt-il donc queſtion ?

LE POETE.

Ah, Monſieur ! j'ai été offenſé, inſulté, outragé, vilipendé !

CRISPIN *à part.*

Le grand malheur !

LE POETE.

Et dans mon déſeſpoir, je ne ſçais quel parti prendre : je voudrois me vanger.

DUROCHER.

Il n'y a pas à heſiter ; ſans doute, il faut vous vanger. Rien n'eſt plus conſolant que la vangeance !

CRISPIN.

Ne vous y fiez pas : les mieux vangés ne ſont pas toujours les plus ſatisfaits.

LE POETE.

Accoûtumé à commercer avec les Poëtes. Je n'ignore pas qu'ils font de la vangeance un plaiſir.

Qu'un homme tel que moi partage avec les Dieux. *

DUROCHER.

Ah, que cela eſt beau ! que cela eſt bien dit ! que vous m'intéreſſez en votre faveur ! que ne puis-je vous ſervir dans votre vangeance. Ma bourſe eſt à votre ſervice.

---

* Vers de MANLIUS CAPITOLINUS.

LE POETE.

Je vous ſuis obligé, mais tout l'or du monde, ne ſçauroit me vanger.

CRISPIN.

Comment, avec de l'or vous ne trouveriez pas moyen de faire roſſer votre ennemi ?

LE POETE.

Mon ennemi eſt trop terrible : il n'y a pas aſſez de bras dans l'univers pour l'étriller. Il a plus de têtes que l'Hydre ; plus d'yeux qu'Argus, plus de bras que Briarée ; plus de voix qu'Echo, ô déſeſpoir ! cet ennemi cruel vous fait mille outrages, ſans qu'on puiſſe lui en rendre aucun.

DUROCHER.

Vous me faites frémir.

CRISPIN.

Quel eſt donc ce Géant invincible ?

LE POETE.

Ne le connoiſſez-vous pas à ce Portrait ? c'eſt le Public.

CRISPIN.

Le Public ?

DUROCHER.

Le Public ! comment avez-vous encouru ſon indignation ? vous me paroiſſez trop galant homme pour avoir fait des actions aſſez baſſes....

LE POETE.

Et c'eſt par une bonne action que je me ſuis attiré ſon courroux.

DUROCHER.

Je ne vous entends pas.

CRISPIN *à part.*

Si bien moi ; voici un Poëte sifflé sur ma parole !

LE POETE.

Je n'avois eu dessein que de l'instruire, de lui plaire, de le toucher, de l'amuser ? & le traître, sans égards, sans reconnoissance, sans ame, sans presque m'écouter, a méprisé mes leçons, s'est déplu dans mes moralités, a été insensible à mes beaux sentiments, il s'est ennuyé ; & a passé sa mauvaise humeur contre moi, & contre ceux qui secondoient mes généreux efforts.

CRISPIN *à part.*

Justement, nous y voilà :

LE POETE.

Voir siffler, voir huer une Piéce qui rassembloit elle seule la sublimité de *Corneille*, l'intérêt de *Racine*, la force de *Crébillon*, l'invention de *Lagrange.*

DUROCHER.

Il lui manquoit apparemment le brillant de l'expression.

LE POETE.

Rien ne lui auroit manqué dans un siècle, où les beautés solides & réelles l'auroient emporté sur toute autre ; mais dans celui-ci, on n'en a ni connu, ni senti le mérite.

CRISPIN.

Que cela est triste ! les ignorans !

LE POETE.

Ce n'eſt pas tout : j'ai voulu prendre ma revanche dans un autre genre ; & j'ai eſſuyé de nouveaux affronts, caractères auſſi frappés que ceux de *Moliere*, Comique auſſi naturel que celui de *Regnard*. Légéreté de *Dancourt ;* Elégance de *Deſtouches*.

DUROCHER.

Il vous aura manqué cette fois-ci l'intérêt de *Lachauſſée*.

LE POETE.

J'avois fait une Piéce pour faire rire, & non pas pour faire pleurer. Gémiſſons, Meſſieurs, gémiſſons ſur la décadence du goût ! c'en eſt fait, le régne de Melpomene & de Thalie eſt paſſé !

CRISPIN. *Il pleure.*

Hi, hi, hi, hi...... Cela eſt trop Tragique pour n'en pas rire ! ah, ah, ah, (*Il rit.*)

DUROCHER.

Pour moi, je ne ſçais comme vous l'entendez : mais il me ſemble qu'il n'eſt rien de plus aiſé à un Poëte que de ſe vanger du Public.

LE POETE.

Ah, que vous me charmez ! Eh, comment s'y prendre ?

DUROCHER.

La plume à la main, que ne peut-on pas faire ! une bonne ſatyre de ſes travers ; une Comédie, ſi voulez, où vous le draperez à merveille ſur ſon mauvais goût ſur ſes caprices, où vous jouerez ſes ridicules & ſes extravagances.

CRISPIN.

Et ses *Pantinades*.... Tenez, il sera le premier à vous applaudir, & à rire si le portrait est bien frapé.

LE POETE.

Mais alors ce ne seroit plus une vangeance : si je le fais rire, je l'amuserai, & ne le piquerai pas. Le mortifier, l'humilier, rendre méprisables ses décisions : voilà, morbleu, ce que je voudrois. Non je vois bien que ma seule ressource est de l'abandonner à son mauvais goût ; de le livrer à ces Ecrivains fades, ou guindés qu'il applaudit : puisqu'il ne sent pas le prix d'un Auteur tel que moi, la meilleure vangeance est de l'en priver. Puisset-on ne lui donner jamais, pour Tragédies, que les extravagances d'un cerveau brûlé ; qu'un amas boursouflé de maximes morales cent & cent fois rebattues ; que des vers pleins de son, & vuides de choses ; ne lui offrir que du sang, des meurtres, du carnage, des poignards, des gibets & des bourreaux ! Pour Comedies que des Dialogues metaphysiques sans action, que des portraits continuels farcis de pointes & d'Epigrammes ; que des Romans Bourgeois, tragiquement mis en scènes mal cousuës & en vers plats !

Qu'ils confondent tout style, & ne distinguent plus
Les Auteurs immortels *de Pantalon-Phœbus !*

CRISPIN.

Il devient furieux !

LE POETE.

Pour moi, je vais sous un Ciel étranger mener

en triomphe Melpoméne & Thalie ; & leur faire rendre les honneurs qu'elles méritent, & qu'on commence à leur décerner dans ces climats ſçavants, où l'on eſt toujours plus empreſſé à s'enrichir des dépouilles de la France ! *Il ſort.*

DUROCHER.

Ce pauvre Diable, je le plains ! il a de l'eſprit. J'aurois voulu le vanger de tout mon cœur !

CRISPIN.

Il eſt vrai que le Public eſt quelquefois bien injuſte : ſoit dit ſans lui déplaire. Mais chut ! pour le coup, je crois appercevoir le Marquis qui vient de ce côté-là ! Et voilà juſtement Célie qui arrive de l'autre côté. Retirons-nous: s'ils nous voyoient, ils s'enfuiroient. Vîte à notre niche !

(Criſpin & ſon Maître ſe cachent derriére la Paliſſade.)

SCENE XI.

CELIE, FLORINE *en Marquis*, DUROCHER & CRISPIN *cachés*.

CELIE *à part.*

QUelle démarche hazardeuſe ! Peres cruels, à quoi nous expoſez-vous ? que vois-je ? ô Ciel ! c'eſt Florine, je crois ?

FLORINE *bas à Célie.*

Eh bien, craindrez-vous de répondre à mon

ardeur? votre honneur n'est-il pas en grand péril avec un Marquis tel que moi?

CELIE *bas à Florine.*

J'admire ce que ton zéle pour mon bonheur te fait entreprendre!

FLORINE *bas à Célie.*

Que ne ferois-je pas pour vous, ma chere Maîtresse! nos gens sont-ils en sentinelle?

CELIE *bas à Florine.*

Oui, ils viennent de se glisser là-derriere....

FLORINE *bas à Célie.*

Je vais les régaler (*haut & gayement, c'est à dire d'un ton de petit Maître.*) Quelle terrible nouvelle, mon adorable Célie, ai-je donc apprise à mon retour de la campagne! quoi, c'en est donc fait! il n'y a plus d'espoir pour moi! vous en épousez un autre aujourd'hui!

CELIE.

Vous m'en voyez dans un désespoir extrême: je vais devenir la victime d'un Pere inhumain & d'un barbare devoir.

FLORINE.

Ah, si vous m'aimiez toujours, vous trouveriez bien le moyen de vous délivrer d'une si odieuse tyrannie! une fille manque-t-elle jamais de ressource pour se soustraire aux caprices de ses Parents? que dis-je! sans doute cet Epoux-là vous plaît! Léandre l'emporte sur moi: Léandre, l'heureux Léandre.....

CELIE.

Que parlez-vous de Léandre! que signifient

ces reproches & ce nom répété tant de fois ?

FLORINE.

Faites-bien l'étonnée ! vous voudriez que je vous épargnasse la confusion qui éclate malgré vous sur votre front, au nom de celui à qui vous me sacrifiez.

CELIE.

Qui vous dit encore un coup que Léandre doit être mon Epoux ?

FLORINE.

Lorsque je suis parti pour la Campagne, ne m'avez-vous pas dit qu'on vouloit vous faire épouser Léandre, & n'avez-vous pas à mes yeux paru inconsolable de cet hymen ?

CELIE.

Eh bien ?

FLORINE.

Eh bien, j'apprends en arrivant que votre nôce se fait aujourd'hui ; puis-je douter que ce fortuné Léandre n'ait, en mon absence, trouvé le moyen de me supplanter ? Moi, être supplanté ! Et par qui encore, quel affront ! Je ne m'en consolerai jamais !

CELIE.

Que vous êtes injuste ! Me croyez-vous capable de changer ? Non, j'aurai toujours les mêmes sentiments. La mort seule pourra les éteindre : mais les choses ont pris une autre face. Il est vrai qu'il a été question de Léandre : mais depuis hier, mon mariage est arrêté avec un vieux homme, que je déteste, & que mon Pere me force d'épouser aujourd'hui.

FLORINE.

Qu'entends-je ! quel eſt ce Vieillard !

CELIE.

Un Financier, Durocher.

FLORINE *riant.*

Je le connois ! ah, ah, ah !

CELIE.

Pourquoi cet éclat de rire ?

FLORINE.

Vous ne voulez pas que je rie, ma chere, de l'audace de ce pauvre diable, qui dans ſon treiziéme luſtre, prend une femme de votre âge ! ſi j'avois ſçu la vérité du fait, vous ne m'auriez pas vu ſi affligé. Réjouiſſons-nous, ma chere, nous ne ſommes pas à plaindre !

CELIE.

Quoi, vous oſez rire de ce qui met le comble à mon malheur.

FLORINE.

Il n'y a, vous dis-je, que demi-mal. Le téméraire ſera bientôt puni ; vous ſerez veuve inceſſament ; & devenue Maitreſſe de vous-même, vous me choiſirez pour vous dédommager de quelques mauvais jours que vous allez paſſer avec lui. Vous fait-il de gros avantages ?

CELIE.

Et que m'importe ? Mon Pere m'a conté je ne ſçai quoi là-deſſus ; il vouloit faire valoir à mes yeux, certaine donation..... Je ne l'ai pas ſeulement écouté ; outrée de me voir livrer à un mari de cette eſpéce....

FLORINE.

Consolez-vous, ma chere Célie; il n'y aura pas longtems à souffrir! je frémissois de songer que vous alliez passer entre les bras d'un jeune époux, tel que Léandre qui auroit pu se faire aimer & durer autant que vous! mais sitôt que ce n'est qu'un Vieillard, je me tranquilise, vous ne m'en trouverez que plus aimable. Pour n'avoir rien à vous reprocher, & pour me mettre en état de vous mériter, lorsque vous serez rentrée dans votre liberté, je m'en vais de mon côté épouser la Comtesse d'Argent-sec qui, à soixante & dix ans, est folle de moi & m'offre tout son bien, plus de trente mille livres de rente, si je veux bien l'honorer du titre de ma femme. L'espoir d'être à vous m'avoit empêché de la rendre heureuse; j'immolois tout à mon amour, mais je cours l'expédier, tandis que vous accheverez votre bonhomme.

CELIE.

Serez-vous toujours fou, Marquis? ces railleries ne me conviennent point. Ce n'est pas me prouver votre amour que d'être si peu sensible au coup qui nous sépare!

FLORINE.

Ce ne sera encore une fois que pour peu de tems; & pour nous donner celui d'arranger notre fortune. Cependant, morbleu, une triste réfléxion vient m'inquiéter. Ce Vieillard sans doute sera bizarre, défiant & jaloux, comme ils le sont tous, & vous tiendra peut-être dans une contrainte si grande que nous ne pourrons que très-difficilement nous voir. Léandre n'auroit pas été si ri-

dicule ; il ſçait vivre ; nous nous connoiſſons, & j'aurois pû, tous les jours & à toute heure, jouir de votre aimable entretien. Ce ſera à vous au reſte de ſuppléer à cette gêne, & d'imaginer le ſecret de tromper les yeux importuns du jaloux. S'il falloit être privé de votre vuë, c'eſt pour le coup que vous me verriez déſeſpéré !

CELIE.

Oui, je n'oublirai rien pour ſecouer un tel joug : & je vous promets que je m'y prendrai de façon que mon époux lui-même approuvera vos viſites & nos entretiens.

FLORINE.

Vous comblez, mon eſpoir, mon adorable ! cette promeſſe me fait ſupporter avec moins de peine l'inſtant fatal où je dois vous quitter ; ſouffrez que cet embraſſement . . . .

CELIE *bas à Florine.*

C'en eſt trop.

FLORINE *bas à Célie.*

Non, non, c'eſt ſon coup de grace. (*haut.*) Refuſe-t-on une ſi légere faveur à un Amant à qui l'on eſt obligé de renoncer pour un Epoux qui veut l'être malgré nous ? Vous vous défendez en vain. . . . .

(*Elle embraſſe Célie qui veut s'y oppoſer.*)

DUROCHER *derriere la Paliſſade où il eſt caché.*

Pourſuivez, Monſieur le Marquis ; vous voilà en beau chemin !

CELIE

CELIE *en s'enfuyant.*

Fuyons ; je ſuis trahie !

FLORINE *en s'en allant.*

Il n'a pû réſiſter à ce dernier trait, j'en conçois un favorable augure !

SCENE XII.

DUROCHER, CRISPIN.

CRISPIN *ſortant avec Durocher de l'endroit où ils étoient cachés.*

LEs voilà ma foi dénichés ! courez après pour leur demander votre reſte.

DUROCHER.

Je ſuis, je te l'avoue, interdit de tant d'effronterie !

CRISPIN.

Moi, j'en ſuis tout ſtupéfait ! Fiez-vous après cela, à ces Agnès de Couvent ! Mitoner un Succeſſeur à l'époux qu'elle prend ! s'arranger pour des entrevues ſecrettes en attendant ſa mort ! on ne peut rien ajoûter à celà. Sans doute, Monſieur, vous ne ſerez pas aſſez cruel pour renverſer des projets ſi bien concertés ? vous ne tromperez pas leur attente ; vous faciliterez les occaſions de l'accompliſſement ?

DUROCHER.

Va, je leur prépare un tour auquel il ne s'at-

tendent pas. Ils viennent de m'inſpirer l'idée de la vangeance que j'en dois tirer.

CRISPIN.

Je vous dirai pourtant entre nous que, malgré toutes les apparences, je ne ſerois, à votre place, guere jaloux d'un pareil Damoiſeau. Je ne l'ai vû que de profil; mais il me ſemble qu'il a un air fade qui me tranquiliſeroit : il n'a pas ſeulement de barbe.

DUROCHER.

Cours de ma part prier Dorimont de ſe rendre ici. Tu iras enſuite, comme par ſon ordre, faire venir Léandre.

CRISPIN.

Léandre!

DUROCHER.

Oui, Léandre.

CRISPIN.

Quelle eſt donc cette détermination ſubite? à quelle intention, Léandre.....

DUROCHER.

Tu me crois bien affligé, mon pauvre garçon? & je ſuis dans une joye exceſſive! Non, jamais le ſort ne me pouvoit rien offrir de plus favorable, pour rendre à Léandre les chagrins qu'il m'a cauſés & pour punir ce couple inſolent qui me brave avec tant d'audace!

CRISPIN.

Je ne vous entends pas.

DUROCHER.

Je n'épousois Célie que pour désespérer Léandre ?

CRISPIN.

Le projet étoit en effet bien traître !

DUROCHER.

Eh bien, pour mieux les désespérer l'un & l'autre, je vais les unir tous deux.

CRISPIN.

Belle façon de punir un amoureux que de l'unir à ce qu'il aime !

DUROCHER *trés-gayement toute cette tirade.*

C'est justement parceque Léandre adore Célie, que je vais mettre le comble à son malheur, en le liant avec la plus hardie,& la plus franche coquette du monde; qui le hait, qui en aime un autre; & qui le trompera. Je ne manquerai pas sitôt qu'il seront mariés de publier partout l'avanture du Marquis, de faire courir cette Lettre de Célie; & je m'y prendrai si bien que je veux que Léandre les surprenne ensemble. Etre trahi d'une femme qu'on idolâtre; se voir la fable du Public ! peut-on rien ajoûter à un pareil supplice? quelle joie, mon cher Crispin, lorsqu'on lui rira au nez, qu'on le montrera au doigt; lorsqu'on le chansonnera ! je n'imagine rien de si charmant, ni de si divertissant !

CRISPIN.

Voilà des raffinemens de plaisir que je ne concevois pas ! je serois bien charmé d'allonger un

coup de pied ſur quelqu'un qui m'auroit appoſtrophé d'un coup de poing; mais cela ſur le champ : deux heures après, je n'y penſerois plus. J'ai l'ame bonne, moi!

DUROCHER.

Ce ſont là de ces douceurs exquiſes qui ne ſont bien ſenties que par les grandes ames. Elles déſignent ſurtout l'homme riche.

CRISPIN.

Il eſt vrai ; plus on eſt riche, plus on a le cœur dur & vindicatif. Mais voici Monſieur Dorimont! il vous cherche : il n'eſt pas beſoin de l'avertir.

DUROCHER.

Hâte-toi d'aller chez Léandre!

SCENE XIII.

DUROCHER, DORIMONT.

DUROCHER.

VOus allez être ſurpris, mon cher ami, de ce que je vais vous déclarer; mais....

DORIMONT.

Qu'y a-t'il de nouveau ? Vous ſçavez bien qu'il n'y a rien que je ne ſois prêt à exécuter pour vous ſervir ; c'eſt un véritable ami que je regarde en vous plutôt qu'un Gendre.

DUROCHER.

Auſſi eſt-ce pour conſerver ce premier titre, que je renonce au ſecond.

DORIMONT.

Comment ! expliquez-vous !

DUROCHER.

Je ne parle pas hébreu , je crois ! je vous dis que je vous rends votre parole au ſujet du mariage propoſé ; & que je reprends la mienne.

DORIMONT.

Je ne conçois pas d'où vient que.....

DUROCHER.

Diſpenſez-moi de vous en dire davantage : & rendez, ſi vous m'en croyez (je vous en ſupplie même) rendez Célie à Léandre qui vous la demandoit ; & qui en eſt épris. Ils ſe conviennent parfaitement.

DORIMONT.

Je ne me contente pas de pareilles raiſons. Je veux ſçavoir.....

DUROCHER.

Jamais changement ne fut mieux fondé.

DORIMONT.

Je vous entends ! vous vous allarmez de ce que Célie ne montre point d'empreſſement pour vous ? mais il faut ſe rendre juſtice en ce monde : il n'eſt pas naturel qu'une jeune fille ſe coëffe, du premier abord, d'un homme de notre âge. Pourvû qu'elle diſe ouï, c'eſt tout ce qu'on peut exiger. Je vous réponds qu'elle obéira, qu'elle vous aimera même, lorſqu'elle ſera à vous. Le devoir ne manquera pas de faire naître l'amour dans le cœur d'une fille auſſi bien élevée qu'elle, & qui

ne ſçait pas encore ce que c'eſt que d'aimer.

DUROCHER *à part.*

Le bon homme!..... Elle ne ſçait pas encore ce que c'eſt que d'aimer.(*haut.*) Oh bien, puiſqu'il faut vous parler clair, Léandre aime votre fille; & j'ai tout lieu de croire qu'elle ne l'aime pas moins: Je ne veux point être l'obſtacle à leur bonheur: ſi j'avois ſçû plûtôt leur inclination, je n'aurois pas penſé à ce mariage. En un mot, j'ai des raiſons pour ne pas déſobliger Léandre. Vous n'avez rien de mieux à faire que de les unir tous deux. Je l'ai mandé de votre part, il va venir; arrangez-vous enſemble pour conclure dès ce moment; tandis que je cours chez le Notaire faire ſubſtituer ſon nom au mien ſur le contrat. Je me charge de prêter à cette affaire une tournure, qui ne laiſſera aucun ſoupçon à Léandre, & qui ne vous fera aucun tort dans ſon eſprit. Suivez mes conſeils; tout ira bien: je reviendrai bientôt, & nous accomoderons tout cela....

(*Il ſort en riant.*)

DORIMONT *ſeul.*

Il faut ſans doute que Célie lui ait donné un ſujet bien grave....... Je l'apperçois!...... elle ſe promene ſeule, & paroît rêveuſe. Eclairciſſons ce myſtère.



SCENE XIV.

DORIMONT, CELIE.

DORIMONT.

APprochez-vous, Célie!

CELIE.

Que vous plait-il, mon Pere? . . . . (*à part.*) Il est en colere; que va-t-il m'annoncer?

DORIMONT.

Vrayement, Mademoiselle; j'apprends de belles nouvelles! vous avez si vivement offensé M. Du Rocher, qu'il refuse de tenir la parole qu'il m'avoit donnée d'être mon gendre.

CELIE.

Quoi, mon pére, il recule?.... (*à part.*) le stratagême a réussi.

DORIMONT.

Et vous n'en mourez pas de honte! Songez-vous quel affront une telle avanture fera rejaillir sur vous?

CELIE.

Pourquoi, mon pere? une fantaisie nous l'avoit amené, une fantaisie nous en débarrasse. Il n'y a pas de mal à cela.

DORIMONT.

Il n'y a pas de mal à cela! jour-de-Dieu, coquine, je ne sçais qui me tient. . . . Tu comptes donc pour rien la perte d'un parti si avantageux, d'un homme si riche, d'un homme qui vous faisoit une

donation si considérable ? ce n'est donc rien que tout cela, scélérate ?

CELIE.

Eh, mon pere, les richesses sont-elles le seul bonheur de la vie ?

DORIMONT.

Voilà de ces pitoyables raisonnemens que vous avez puisés dans ces maudits Livres qui font toute votre occupation ! Ah, ah ! vous vous entendiez avec ce Léandre qui vous avoit recherchée ! Ces fréquentes visites chez sa parente ont sans doute abouti à cette inclination que Du Rocher a découverte ! Rendez grace à la réfléxion, qui me fait voir qu'après une rupture si outrageante, mon honneur se trouvant engagé dans cette affaire, je serai trop heureux que quelqu'un veuille encore de vous ; sans cela, un Couvent me feroit raison de votre belle conduite ; sans cela Du Rocher me presseroit en vain de vous unir avec Léandre, je n'aurois pas la sotte complaisance....

CELIE.

M. Du Rocher vous demande lui-même... cela ne se peut pas.... (*à part.*) je m'y perds.

SCENE XV.

DORIMONT, CELIE, LEANDRE, CRISPIN.

CRISPIN *à Dorimont.*

Monsieur, voici Leandre que je vous amene, suivant l'ordre que j'en ai reçu.

CELIE *à part.*

Léandre ! Du Rocher auroit-il réellement intention.... Dissimulons de peur de surprise !

LEANDRE *à Dorimont.*

Serois-je assez heureux, Monsieur, pour que vous daignassiez enfin vous rendre aux désirs empressés que j'ai pris la liberté de vous faire témoigner?.. consentiriez-vous que l'adorable Célie.... que dis-je ! vous m'avez condamné : vous avez disposé de Mademoiselle en faveur d'un autre ! Quel motif vous engage donc à m'appeller vers vous ? A quoi dois-je attribuer l'honneur.....

DORIMONT.

Mon ami, M. Du Rocher, exige de moi..... il va revenir ; il vous développera mieux la chose, car pour moi, je n'y entends rien.

CELIE.

Ni moi non plus.

CRISPIN.

Il paroît, il ne vous fait pas languir.

SCENE XVI.

DORIMONT, DU ROCHER, LEANDRE, CELIE, UN NOTAIRE, CRISPIN.

DU ROCHER *à Léandre.*

J'Ai, Monsieur, bien des excuses à vous faire ; j'ai pensé vous nuire sans le vouloir. J'allois épouser Célie, ignorant les vuës que vous aviez sur

elle ; mais je n'en ai pas plutôt été informé que j'ai retiré ma parole, & que j'ai conjuré Monſieur ſon pere de vous rendre l'eſpoir qu'il vouloit bien me permettre. J'ai mis tous mes ſoins à hâter votre bonheur : il ne vous reſte qu'à ſigner le Contrat ; tout y eſt dans l'ordre ; je ſacrifie tout ſans peine pour vous convaincre que c'eſt de bon cœur que je me ſuis raccommodé avec vous, & que je ſerois au déſeſpoir de vous donner le moindre ſujet de plainte.

LEANDRE *à Du Rocher.*

Je ſuis ſenſible, autant que je le dois, Monſieur, à un procédé ſi généreux. J'en garderai toute ma vie la plus parfaite reconnoiſſance.

DU ROCHER *à Léandre.*

C'en eſt trop ! ſignez ſeulement le Contrat qui eſt dreſſé ſuivant vos premieres conventions. Approchez, Monſieur le Tabellion.

CELIE *montrant Du Rocher.*

Mais de quel droit Monſieur diſpoſe-t'il de ma main ? puiſqu'il a la complaiſance de ne plus exiger que je la lui donne, ne peut-il me laiſſer en liberté ?

DU ROCHER *bas à Criſpin.*

Tu vois comme elle enrage.

CRISPIN *bas à Du Rocher.*

Cela eſt clair.

DU ROCHER *à Célie.*

La raiſon qui me fait voir qu'un barbon tel que moi ne vous convient pas, me montre en même tems qu'un jeune cavalier, tel que Léandre, ſera mieux votre fait.

LEANDRE *à Célie.*

Quoi, charmante Célie, vous opposeriez-vous, seule à mon bonheur !

DORIMONT *à Célie.*

Qu'est-ce que cela signifie ? ce n'est pas M. Du Rocher, c'est moi qui vous ordonne de signer.

CELIE *à Dorimont.*

Vous le voulez : il faut donc se contraindre pour vous obéir, & pour satisfaire ces Messieurs.

DUROCHER *présentant la plume à Léandre.*

Signez, vous dis-je.

LEANDRE *à Du Rocher, en signant*

Que ne vous dois-je pas ?

DUROCHER *à Crispin, en riant du tems que Léandre signe.*

Je le tiens, il ne m'échappera pas.

CRISPIN *bas à Du Rocher.*

Nous allons bien rire.... (*à Célie.*) Avois-je tort de répondre que mon Maître ne vouloit connoître votre amoureux que pour votre bien ?

DUROCHER *à Célie.*

A vous, Mademoiselle.

CELIE *à Du Rocher en signant.*

Des manieres si nobles vous assurent à jamais de mon estime.

DUROCHER *à Dorimont.*

C'est votre tour.

DORIMONT *à Du Rocher.*

Ce n'est au moins que pour vous complaire.

DU ROCHER *à Dorimont.*

Vous ne pouvez m'obliger plus ſenſiblement: j'y veux ſigner auſſi. . . .

bas à Criſpin après avoir ſigné.

C'en eſt fait, je triomphe!

CELIE.

C'eſt tout de bon; je n'ai plus rien à craindre.

LEANDRE.

Qui m'auroit dit que cette journée, que je regardois comme la plus funeſte de ma vie, ſe termineroit ſi heureuſement.

CELIE *montrant Du Rocher.*

Que ne doit-on pas attendre d'un ſi galant homme! qu'il m'eſt doux de me voir enfin à Léandre!

DU ROCHER *à Criſpin.*

La ruſée, comme elle le flatte, tandis qu'elle eſt déſeſpérée! quel plaiſir de le déſabuſer!

CRISPIN *bas à Du Rocher.*

Que cela ſera drôle: je vous en félicite d'avance.

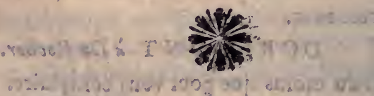
On entend de la Simphonie.

DU ROCHER.

Il eſt juſte que la fête que j'avois ordonnée pour ma noce ſerve pour la vôtre.

CRISPIN.

Mon cher Maître ne fait rien à demi.



SCENE DERNIERE.

CHANTEURS, DANSEURS, FLORINE *en Marquis, masquée.* LES ACTEURS *précédents.*

FLORINE *donne la main à un autre Masque avec qui elle danse.*

DU ROCHER *après que Florine a dansé.*

VOilà deux Masques de bon air.

FLORINE *se démasquant à Du Rocher.*

Je ne dois pas laisser dans votre esprit, Monsieur, une impression peu avantageuse à ma Maîtresse. Dans le Marquis qui vous a tantôt si fort allarmé, reconnoissez Florine.

DU ROCHER.

Qu'entends-je, Crispin !

CRISPIN.

Oui, Monsieur, c'est elle-même ! je la reconnois à la barbe.

FLORINE *à Du Rocher.*

Je n'avois dessein que de vous dégouter de Célie ; vous avez été plus loin ; & croyant apparemment la mortifier en l'unissant à Léandre qu'elle disoit haïr, vous avez pressé un bonheur, dont vous étiez le seul obstacle.

DU ROCHER.

O Ciel, j'étois joué !

CRISPIN *à Du Rocher.*

Non, Monsieur, vous vous êtes vangé.

FLORINE *à Du Rocher montrant Léandre.*

Vous pouvez rendre à Monsieur la Lettre que je vous ai fait remettre par ce fourbe de Crispin, car elle étoit écrite à Léandre.

CRISPIN *à Florine.*

Ah, chienne, tu nous a trahis!

FLORINE.

Sans doute, & je m'en fais gloire, puisque j'ai mené la Barque à bon port.

DU ROCHER.

Je suis au désespoir! je perds la vangeance que j'avois en main; & c'est moi qui vais être la fable du Public. *Il sort.*

CRISPIN *le suivant.*

Vous n'êtes pas heureux à plaider contre Léandre; il a trop d'ascendant sur vous. Pour moi, je trouve que vous en êtes quitte à bon compte.

Il sort.

DORIMONT.

J'écoute; je regarde; je demeure étonné, sans rien comprendre à tout ce tripotage!

FLORINE.

On vous éclaircira à loisir.

CELIE *embrassant Florine.*

Que ne te dois-je pas, ma chere Florine!

LEANDRE.

Ne songeons qu'à nous réjouir, en attendant le doux instant qui doit mettre le sceau à notre bonheur!

Le Divertiſſement recommence ; après pluſieurs Danſes , on chante le Vaudeville.

VAUDEVILLE.

A-T-on reçu la moindre offenſe,
L'on met toute ſon eſpérance
A ſe vanger du coup qui vient de nous troubler :
Mais d'une nouvelle ſouffrance,
C'eſt le plus ſouvent s'accabler :
On ſe trompe dans la vangeance.

Offenſé d'une raillerie ,
Auſſitôt un Brave en furie
Croit de ſon Ennemi , devoir percer le flanc ;
Malgré l'adreſſe & la vaillance ,
Il tombe baigné dans ſon ſang :
Il s'eſt trompé dans la vangeance.

Abandonné d'une infidelle ,
Un Amant partout , de ſa Belle ,
Dévoile la conduite , & déchire l'honneur :
Mais du beau ſéxe qu'il offenſe ,
Et du ſage il devient l'horreur ;
Il s'eſt trompé dans la vangeance.

Piqué contre un juſte Critique ,
Un Poëte vain & cauſtique ,

Lâche un Ecrit rempli de fiel & de courroux :
Un soir dans l'ombre & le silence,
Il se sent accabler de coups :
Il s'est trompé dans la vangeance.

Lycas, dans sa jalouse flamme,
Avec Medor surprend sa femme ;
Et fait, pour la punir, grand éclat & grand bruit :
Le Public, par son imprudence,
Apprend son affront, & s'en rit :
Il s'est trompé dans sa vangeance.

CRISPIN, *au Parterre.*

Une Piéce vous déplaît-elle ;
Par la Leçon la plus cruelle,
Vous croyez & punir, & redresser l'Auteur :
Mais un peu de votre indulgence
Ranimeroit mieux son ardeur :
Vous vous trompez dans la vangeance.

F I N.

MÉGARE,

TRAGEDIE.

Repréſentée par les Comédiens ordinaires du Roi, le 19 Octobre 1748.



PRÉFACE.



LE ſujet de cette Piéce eſt tiré d'Euripide & de Sénéque, qui en ont fait chacun une Tragédie ſous le nom d'HERCULE FURIEUX. Mais le goût de notre Théâtre, ſi différent de celui des Anciens, leur extrême ſimplicité, qui nous paroît ennuyeuſe, la régularité dont nous nous piquons ne m'ont pas permis de ſuivre ces modéles ; il a fallu totalement refondre le ſujet, pour le rendre ſupportable. Une légére idée des deux Piéces anciennes va mettre le Lecteur en état de voir ce que j'ai emprunté d'elles, & ce que j'en ai abandonné. Le R. P. BRUMOI, dans ſon Théâtre des Grecs, en a donné l'extrait aſſez au long. On pourra le conſulter, ſi l'on veut, de plus grands éclairciſſemens. Voici comment il annonce le ſujet d'Euripide. Sujet c Tragédie MEGAR

Sujet des Anciens. Théâtre des Grecs, par le Pere BRUMOI.

» Hercule, fils de Jupiter & d'Alcmene, avoit épousé en premieres » nôces Mégare, fille de Créon Roi » de Thébes. Ce mariage étoit un ap- » pui considérable pour Amphitrion, » qui passoit pour le pere d'Hercule, » & qui étoit Général des armées Thé- » baines : d'un autre côté, la renommée » du grand Alcide avoit rendu cette » alliance honorable pour Mégare mê- » me : mais après plusieurs exploits, » Alcide voulut descendre aux Enfers;* » & comme il ne reparoissoit plus, on » le crut mort. Cependant il s'éleva » une sédition dans Thébes ; les Con- » jurés avoient à leur tête un certain » Lycus issu d'un Prince du même nom, » qui avoit régné à Thébes, & qui y » avoit été tué. Lycus né en Eubée, » osa aspirer au Sceptre Thébain, tout » étranger qu'il étoit : en effet secondé » par les Conjurés, il tua Créon & » s'empara du trône. Il devint plûtôt » tyran que Roi ; & le premier essai » de tyrannie qu'il fit, ce fut de pro-

* Junon & Euristée le lui avoient ordonné pour aller en tirer le Chien Cerbere.

» noncer l'arrêt de mort contre Am-
» phitrion, Mégare, ses enfans, &
» toute la race d'Hercule; dans la crain-
» te qu'un jour quelqu'un d'eux ne van-
» geât la mort de Créon sur l'Usurpa-
» teur. Le retour imprévû d'Hercule
» change toute la Scene, & donne lieu
» à cette Tragédie, dont voici les Per-
» sonnages : Amphitrion, Mégare, Ly-
» cus, Iris, une Furie, un Envoyé,
» Hercule, Thésée, un Chœur de vieil-
» lards Thébains. La Scène est à Thé-
» bes dans le vestibule du Palais d'Her-
» cule, proche de celui de Lycus.

Lycus va faire périr Amphitrion, (qui se glorifie d'être pere d'Hercule & rival de Jupiter) avec Mégare femme d'Hercule, & trois Princes leurs enfans. Il n'a donné à Mégare que le tems d'aller parer les victimes de vêtemens funéraires. Hercule arrive inopinément sans avoir été vû de personne. Mégare le reconnoît, lui raconte tous ses malheurs, & lui apprend l'extrémité où elle est réduite avec sa famille. Hercule entre dans le Palais, pour y attendre Lycus, & le punir : Amphitrion le lui amene. Dans le tems qu'Hercule

Tragédie d'Euripide.

exécute ſa vangeance, Iris arrive avec une Furie, à qui elle ordonne de la part de Junon de s'emparer d'Hercule, & d'égarer ſon eſprit au point qu'il maſſacre ſa femme, & ſes propres enfans. La Furie, moins cruelle que la Déeſſe, obéit à regret à des ordres ſi barbares, & l'on en apprend bientôt les triſtes effets. Le Palais s'ouvre : des portes briſées, des cadavres étendus, des piliers renverſés, Hercule lié, Amphitrion au déſeſpoir ; l'appartement de ſang ; voilà ce qu'a produit la fureur d'Hercule, ou plutôt celle de Junon. Quel affreux tableau ! Les Anglois, comme l'on voit par là, ne ſont donc pas les inventeurs de ces ſpectacles horribles dont nous leur reprochons de ſouiller leur ſcene.

Enfin Hercule revient à lui ; étonné de tout ce qu'il voit, & dont il ſe découvre le malheureux Auteur, il ne penſe qu'à ſe délivrer de la vie, lorſque Théſée paroît tout d'un coup vivement touché du malheur de ſon ami ; il tâche de le conſoler, & de le ramener à la vie : enfin après bien des diſcours très-pathétiques de part & d'au-

tre, Hercule consent de vivre, de reprendre ses armes, & de suivre Thésée à Athènes, en vantant le bonheur d'avoir un ami véritable.

La Tragédie de Sénéque est à peu près la même chose; avec la différence que la vraisemblance y est encore plus violée; qu'Hercule y tient des discours & plus outrés, & plus ridicules; & qu'il y est beaucoup plus extravagant. Junon fait ici l'office de la Furie: elle ne s'en rapporte qu'à elle-même pour tourner la cervelle d'Hercule. Elle remplit tout le premier Acte, pour annoncer le beau dessein qu'elle a, afin de se vanger d'Hercule & de le rendre exécrable aux Dieux & aux hommes, de l'obliger à tuer sa femme & ses enfans. Le bon petit cœur pour une Déesse! Mégare vient à son tour déclamer sur l'horreur de sa situation, étant prête aussi bien que ses enfans & qu'Amphitrion à devenir la victime des fureurs de Lycus. En effet il ne tarde pas à lui annoncer la mort pour tout ce qui reste d'Hercule; mais par un motif différent de celui d'Euripide. Chez l'Auteur Grec, c'est par un trait de poli-

Tragédie de Sénéque.

tique à la Machiavel ; & chez l'Auteur Latin, c'eſt par l'effet d'un amour déſeſpéré & mépriſé. Lycus eſt amoureux de Mégare qu'il veut obtenir à quelque prix que ce ſoit. Mais Hercule arrive avec Theſée, conduiſant Cerbére enchaîné : il vient de même à l'inſçu du Tyran, & ſans avoir été vû de perſonne. Il s'amuſe d'abord en fanfaronades ſur ſes exploits guerriers : Amphitrion le reconnoît à ſes larges épaules & à ſa maſſuë : & lui apprend en peu de mots l'horrible état de ſa famille. Auſſitôt le héros va punir Lycus. Amphitrion & Mégare reſtés avec Theſée, oubliant leur péril, lui font raconter ce qu'il a vû aux Enfers, & les exploits qu'Hercule & lui y ont faits. Hercule, dans ce tems-là, tuë Lycus ; & revient pour offrir un ſacrifice ; lorſque ſe ſentant ſaiſi d'une vapeur ſoudaine, & ſon cerveau ſe brouillant ; il va malheureuſement prendre ſes enfans pour ceux de Lycus, & ſa femme pour Junon. Dans cette idée, il les pourſuit impitoyablement, & les poignarde les uns après les autres. Il tombe enſuite en léthargie, d'où il ne

revient

revient que pour reconnoître les effets ſurprenants & affreux de ſon égarement. Il rentre dans une fureur encore plus terrible, & il tient dans ſon déſeſpoir, les diſcours les plus extravaguans : il veut mourir abſolument, & refuſe longtems tous les ſecours de Théſée, qui, aidé d'Amphitrion, lequel menace ſon fils de ſe tuer lui-même, s'il ne s'appaiſe, le détermine enfin à ſupporter le fardeau de la vie, & à le ſuivre dans Athénes, où l'on ſçait rendre l'innocence aux Dieux mêmes.

Réfléxions ſur les deux Piéces.

Qui ne voit ſur ce ſimple abrégé des deux Piéces anciennes, que cette Furie qui s'empare d'Hercule dans Euripide ; & Junon qui fait le même rôle dans Sénéque, ſont des choſes hors de toute vraiſemblance & que nous ne ſçaurions ſupporter ? La noirceur de Junon eſt horrible, & ne pourroit que révolter des Spectateurs ſenſés. Il y a d'ailleurs dans l'une & l'autre de ces Piéces une duplicité d'action inexcuſable ; car, comme l'a fort bien remarqué le R. P. Brumoi, l'action eſt finie à la punition de Lycus, & à la délivrance de Mégare : la fureur d'Hercule en eſt

une nouvelle ; & peut-être l'arrivée de Théſée & tout ce qui ſe paſſe au cinquiéme Acte d'Euripide en eſt-il une troiſiéme. C'eſt pourtant cette folie d'Hercule qui fait la plus grande partie de ces Tragédies, & qui produit les événemens principaux ; mais auſſi les plus rebutans. L'arrivée bruſque d'Hercule, ſans être vû de perſonne, eſt encore une de ces ſuppoſitions que notre Théâtre ne permet point, auſſi bien que celle de Théſée dans Euripide, qui tombe des nuës au cinquiéme Acte : des hommes de ce rang ne ſçauroient garder un pareil *incognitò*, ni tromper la vigilance d'un Tyran ſoupçonneux qui doit être ſur ſes gardes.

Cependant, comme le dit encore fort judicieuſement le ſçavant Jéſuite déja cité, gardons-nous de juger les Anciens ſur ces irrégularités apparentes : en condamnant leurs défauts, admirons les beautés dont leurs ouvrages fourmillent ; rendons juſtice à l'art admirable avec lequel un grand nombre de Scènes y ſont traitées ; & laiſſons-nous toucher au pathétique qui y régne ſi ſouvent ; enrichiſſons-nous de leurs dé-

pouilles ; mais tâchons de ne pas tomber dans de plus grandes fautes, en voulant redreſſer les leurs.

Changemens à la Fable, Mariage de Mégare.

C'eſt ce que j'ai lieu de craindre dans ce ſujet que j'ai totalement retourné. Je n'en ai gardé que le fond ; j'en ai changé preſque toutes les circonſtances ; ce que les adorateurs de l'Antiquité ne me pardonneront peut-être pas. Il n'y a pourtant, à le bien prendre, que le mariage de Lycus avec Mégare, qui contrediſe la Fable. Avoir ſauvé Créon des fureurs de Lycus, & l'avoir ſubſtitué à Amphitrion, cela n'eſt point blâmable ; mais n'avoir fait de Mégare qu'une maîtreſſe d'Hercule, & l'avoir mariée avec Lycus ; quoiqu'elle fût femme, & qu'elle ait eu des enfans d'Alcide ; c'eſt là, diront-ils, renverſer toute la mythologie ; c'eſt-là une licence inexcuſable. Je conviens que c'eſt abuſer un peu du privilége des Poëtes : mais j'avouë que je n'ai pas trouvé dans mon génie d'autre reſſource pour tirer cinq Actes d'un ſujet, qui, à le bien regarder, n'en occupe que deux chez les Anciens ; & pour tout ramener à un ſeul événement qui eſt la mort de Mégare & de Lycus.

Objet moral de la Tragédie.

Je me ſuis d'autant plus volontiers livré à ce nouveau plan, qu'il m'a paru plus propre à rendre une idée où je me plaiſois depuis longtems ; qui étoit de mettre, dans une même Piéce, l'amour en oppoſition tantôt avec les devoirs qu'exigent les liens du ſang & la tendreſſe filiale, & tantôt avec ceux du lien conjugal ; ce que je crois ſurtout avoir aſſez heureuſement rempli dans cette Tragédie; où Mégare immole d'abord ſon amour pour Hercule, afin de ſauver la vie à ſon pere ; où elle fait taire bientôt après ce même amour, pour ſauver un époux qu'elle hait & qu'elle a trop de raiſon de haïr ; où enfin elle périt pour arrêter un Amant dont le bras eſt levé ſur ſon Epoux ; ce qui ne peut manquer de rendre ſon rôle des plus intéreſſans. C'eſt peu lorſqu'on fait une Piéce de Théâtre d'arranger ſon ſujet ſuivant les régles de l'art, il faut encore avoir en vuë quelque moralité frappante digne de plaire & d'inſtruire ; les plus beaux vers, la Piéce la mieux conduite, la plus intéreſſante même, qui ſeroit privée de cet objet ne mériteroit jamais l'eſtime

des vrais connoiſſeurs, encore moins les ſuffrages de la poſtérité ; ne plairoit même qu'à des cœurs corrompus. C'eſt ſeulement aux Poëtes qui ne travaillent pas ſur de ſi ſages principes que le divin PLATON donnoit l'excluſion ; il les jugeoit dès-lors indignes d'être admis dans ſa république.

Mais ſi les Amateurs de l'Antiquité ne me pardonnent pas les changemens que j'ai faits à mon ſujet, le goût moderne me paſſera peut être encore moins de n'avoir pas changé la mort de Mégare en une cataſtrophe moins triſte. Ils diront qu'ayant tant bouleverſé la Fable, je pouvois bien encore la défigurer pour ſauver une Princeſſe auſſi vertueuſe que j'ai dépeint Mégare ; qui, loin d'être coupable de la moindre foibleſſe, pouſſe plutôt la vertu & le devoir à des excès de ſcrupule & de délicateſſe. Mais ce n'eût pas été la peine d'aller chercher un Sujet tragique dans la Fable, pour n'en rien conſerver. Quelle trace reſteroit-il de la Tragédie des Anciens, dans la mienne, ſi Hercule demeuroit tranquile avec Mégare à la fin de la Mort de Mégare.

Piéce ? C'eſt ce meurtre qu'il falloit amener avec quelque vraiſemblance, & qui devoit rendre le ſort d'Hercule déplorable ; c'eſt ce triſte effet de la haine & de la vangeance de Junon qu'il falloit faire ſentir ; c'eſt-là ce qui devoit ſurtout être conſervé de la Tragédie d'HERCULE FURIEUX, pour la caractériſer.

Je conviens que ce dénouement eſt triſte ; qu'il eſt fâcheux de voir périr une Princeſſe auſſi aimable & qui doit intéreſſer ſi fort tous les cœurs généreux en ſa faveur ; que la vertu ſe trouve ſacrifiée, au lieu d'être récompenſée. Toutes ces raiſons ſont bonnes : il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût trouver toûjours des ſujets tragiques, où le vice & la vertu reçûſſent à la fin le prix qu'ils méritent. Mais ces ſujets ſont très-rares chez les Anciens comme chez les Modernes : ce ſont d'ailleurs ceux, qui pour l'ordinaire, excitent le moins cette pitié, & cette terreur qui doivent faire l'ame de la Tragédie. Enfin, ſi je n'ai pû ôter toute l'horreur qu'inſpire la Piéce des Anciens, je me flatte du moins de l'avoir adoucie au point de la

changer en veritable pitié, & en ſimple terreur; & de l'avoir fait avec une vraiſemblance ſuffiſante. J'aurois voulu de tout mon cœur ne pas immoler Mégare; j'avois même cherché des moyens pour la ſauver; mais j'ai été obligé de revenir à ma premiere idée; j'ai ſenti que ma Tragédie ne pouvoit finir, & les fureurs d'Hercule être amenées que par cette ſanglante cataſtrophe: la vertu, quoique malheureuſe, n'y eſt pas moins dans tout ſon jour.

Sentimens de Mégare.

Celles de cette Princeſſe n'auront peut-être pas moins de contradicteurs que ſa mort: j'ai trouvé des Critiques, qui ſoutenoient que ſon mariage étant nul & caſſable ſuivant toutes les loix divines & humaines, elle avoit tort d'en vouloir défendre la validité; que tout ce qu'elle diſoit & faiſoit ſur ce principe n'étoit ni naturel, ni vraiſemblable. Mais je n'ai qu'une choſe à répondre, dont j'ai fait convenir quelques-uns de ceux même qui ont fait l'objection. Au lieu que Mégare demande la grace de Lycus à ſon pere & à ſon amant, ſuppoſons qu'elle vienne leur en demander juſtice; qu'elle

exposſe qu'ayant été forcée à cet hyménée, on doit la délivrer de cette tyrannie ; qu'Hercule ne doit pas balancer à rompre, par le ſupplice du coupable, le ſeul nœud qui s'oppoſe à ſon bonheur ! De bonne foi, que penſeroit-on de cette Princeſſe ? Ne la regarderoit-on pas avec ſujet comme une femme ſans honneur ? Il faudroit pourtant qu'elle eût raiſon d'en uſer ainſi, ſi elle a tort d'agir comme elle fait. Ce ſeroit là en fait de Tragédie, un monſtre plus odieux & plus inſupportable que la furie même d'Euripide. Les vertus pouſſées à l'excès ne déparent pas le théâtre ; il eſt fait au contraire pour les montrer un peu plus grandes qu'elles ne ſont au naturel ; c'eſt une peinture qu'on voit de loin : on ne rabat que trop du modèle dans la pratique. Je dirai du moins pour la juſtification de mon Héroïne ce qu'elle dit à Hercule: *

Le Commun des Humains
Ignore, de l'honneur, ces pénibles chemins.

Elle ne ſeroit pas moins blâmable de demeurer dans l'inaction en cette conjoncture, & de laiſſer ſon Amant ou

* Acte IV. Scene III.

ſon pere décider du ſort de ſon Epoux ſans s'en mêler ; cette neutralité ſeroit un aveu tacite & même un ſouhait de la mort de Lycus. Ne pas demander ſa grace ſeroit demander ſon ſupplice.

Descente d'Hercule aux Enfers.

Les juſtes admirateurs de l'illuſtre RACINE ne me feront-ils pas auſſi un procès, pour avoir oſé hazarder une choſe qu'il s'eſt bien gardé de faire ? J'ai réellement fait deſcendre Hercule aux Enfers ; & il en revient en entrant ſur la Scène. La circonſpection de ce digne rival d'Euripide, qu'il faudroit pouvoir imiter dans les heureux larcins qu'il a fait aux Anciens, & dont il a décoré notre Théâtre, auroit dû me ſervir de régle. Il n'a point offert à ſes Spectateurs Théſée revenant des Enfers ; il s'eſt contenté de faire courir le bruit dans la Cour de ce Prince, qu'il y étoit allé ; mais lui à ſon retour détruit cette opinion, en diſant qu'il a été ſeulement détenu dans une priſon voiſine de l'infernal Empire. Il en avoit ſans doute uſé de même dans l'ALCESTE, qu'on dit qu'il eut la cruauté de brûler avant ſa mort.

L'Auteur d'AMASIS & celui de l'HOMME DU JOUR * ont eu recours à d'autres expédients dans les *Alcestes* qu'ils nous ont données : il n'ont pas non plus fait descendre Hercule aux Enfers comme dans l'Opéra du même nom. Cependant malgré le scrupule de ces habiles Maîtres, je n'ai pas crû devoir comme eux m'éloigner de la Fable en ce point. Puisque c'étoit une croyance parmi les Payens que des Héros tels qu'Orphée, Hercule, Théfée, s'étoient ouverts un chemin aux Enfers; pourquoi introduisant sur la Scène des Personnes élevées dans cette opinion, craindre de la leur faire suivre? Nos idées plus justes sur l'autre vie ne doivent pas changer celles que les Payens ont euës; & il ne doit pas nous paroître plus extraordinaire de voir un Héros de l'Antiquité revenir des Enfers, que de l'entendre implorer Jupiter ou Neptune. Je crois d'ailleurs qu'on doit passer cela plutôt à Hercule, qui est le plus fameux Héros du Paganisme,

* M. M. de la Grange-Chancel. & de Boissy.

& qu'on ne peut ſuppoſer enfermé dans une priſon: (Son bras ſeul n'auroit-il pas ſuffi pour la renverſer) dont enfin le voyage aux Enfers, pour en tirer Cerbere, fut le dernier des travaux que lui impoſerent la colére de Junon & l'envie d'Euriſtée. Je ſuis perſuadé que ſi M. Racine eût traité le même Sujet, il n'auroit pas eu la même délicateſſe que dans PHEDRE. Enfin cette idée n'a rien de choquant pour nous-mêmes, puiſque nos Opéra, qui nous la rappellent tous les jours, ont dû depuis longtems nous familiariſer avec elle.

Détails, crimes de Thébes. Fureur d'Hercule.

J'ai encore ſuivi Sénéque en un endroit qui n'eſt pas peut-être hors de toute critique. Dans la deſcription qu'il fait des crimes des Princes de Thébes; que j'ai imitée d'aprés lui; il parle des crimes d'Œdipe, & de ceux de ſes fils: il ſemble qu'il y a là une eſpece d'anachroniſme; puiſque Mégare & Hercule ont dû vivre, ſuivant la Fable, avant Œdipe, du moins avant Etéocle & Polinice. Le Sphinx auroit-il échappé à Hercule, s'il eût paru de ſon tems? Il y a bien eu un Créon contem-

porain d'Œdipe ; mais eſt-ce celui dont Hercule épouſa la fille, & que détrôna Lycus ? C'eſt ce qui n'eſt pas clair. Quoi qu'il en ſoit, j'ai crû que l'exemple de Sénéque pourroit me ſervir d'excuſe, & qu'il devoit être mieux au fait que nous de cette chronologie obſcure. Il eſt vrai que ce morceau n'a pas été dit ſur le Théâtre ; on jugea dans les répétitions qu'il pouvoit faire longueur, & cette crainte me ſuffit pour le ſupprimer dans la repréſentation ; * mais j'ai cru devoir le rétablir ſur le papier, auſſi-bien que quelques vers retranchés par la même raiſon. C'eſt à Sénéque que je dois les principaux détails de ma Piéce, & beaucoup de penſées que j'ai traduites, ou imitées. J'en ai même retranché pluſieurs que j'avois inſérées dans mes fureurs d'Hercule. Ces fureurs qui, chez les Anciens, occupent deux Actes, réduites en une ſeule Scene, deviennent encore trop longues ſur no-

* J'avois crû que dans un ſiécle où les beautés de détail ſont les ſeules dont on ſemble faire cas, je pouvois chercher à plaire par-là ; ſur-tout ces hors-d'œuvres étant tirés du fond du Sujet, & imités des Anciens. Mais apparemment je dois être jugé différemment des autres.

tre Théâtre ; parce que ſitôt que le ſort de nos Héros eſt décidé, tout ce qu'ils diſent après nous paroît étranger au ſujet : à la vérité, il n'en eſt pas tout-à-fait de même du juſte déſeſpoir d'Hercule en cette occaſion ; c'eſt ce qui lui doit faire accorder un peu plus d'étendue.

Licence Poëtique.

J'ai encore pris une licence dans la verſification, dont je dois rendre compte. J'ai employé le mot *voyent* * pour une ſeule ſyllabe. Ce mot depuis longtems ne pouvoit entrer dans le cours d'un vers ; parce qu'ayant deux ſyllabes à la fin d'un vers féminin, on ne pouvoit les lui donner dans le milieu, depuis qu'on ne prononce plus *vo-yent*, car le vers paroîtroit manquer d'une ſyllabe. Mais ce mot étant très-néceſſaire, auſſi-bien que *croyent*, qui eſt dans le même cas, j'ai hazardé de m'en ſervir comme on le prononce, tout comme je ferois de *croyent* dans l'occaſion, fondé ſur l'exemple de *ayent* & de *ſoyent*, dont on ne fait qu'une ſyllabe, & qui ne doivent pas avoir plus de privilége. Cette régle nouvelle ne ſera pas inutile aux Verſificateurs. Pourquoi vouloir

* Acte II. Scène 4.

donner à un mot plus de ſyllabes qu'il n'en a dans la prononciation ? n'eſt-ce pas elle qui doit régler la meſure du vers ? l'œil doit-il avoir plus de droit dans cette occaſion, qu'il n'en a ſur la rime qu'il ne régle pas ? Dans une Piéce nouvelle * favorablement accueillie du Public, l'Auteur a employé *voyent* & *croyent* pour deux ſyllabes.

» Croyent que la vertu n'eſt que dans le main-
» tien.

Et plus bas,

» Voyent comme étranger ce qui n'eſt point amour.

De quelque façon que les Comédiens prononcent ces deux vers, ils tombent dans l'inconvénient ou de recourir à une prononciation Gauloiſe, ou de faire manquer le vers d'une ſyllabe : ce qu'on évitera parfaitement en ſuivant mon exemple.

Jugemens ſur cette Piéce.

Voilà à peu près les principales objections qui m'avoient été faites, ou que je m'étois fait à moi-même avant

* Dans *la Coquette fixée*, Acte III. Scene XI. L'Auteur du *Provincial à Paris* a ſuivi ce mauvais exemple.

la représentation ; je ne m'attacherai point à répondre à celles qui ont été répandues depuis, quelque facilité que je pûsse avoir pour les détruire. C'est au Public non prévenu à qui je viens soumettre mon Ouvrage d'en juger, & de lui donner le prix qu'il croira lui être dû : je n'appellerai jamais des décisions qu'il rendra avec connoissance de cause.

Caractére d'Hercule.

J'ose seulement ajoûter deux mots, pour me justifier d'un reproche qui m'a été fait par des gens qui ont assez de goût & de lumières pour mériter qu'on pése murement leurs avis. Ils ont dit que je n'avois pas dépeint Hercule en Héros, dont la grandeur répondît à la haute idée que l'on en a; de n'en avoir même fait qu'un très-petit homme que Lycus efface. Pour détruire entiérement cette critique, il faudroit sans doute entrer dans de longues discussions, & commencer par établir & démontrer ce qui constitue le parfait héroïsme & la véritable grandeur. Il ne me seroit pas difficile alors de prouver sans réplique qu'en quoi qu'ils consistent, Hercule ne s'en écarte nullement dans ma Tragédie ; & que Lycus non-

ſeulement ne s'en approche pas, mais qu'il les viole à tout moment. En effet un Héros annoncé comme l'eſt Hercule, qui arrivant pour défendre la plus juſte des cauſes & les droits les plus ſacrés, gagne une bataille, prend une Ville, remet un Roi légitime ſur le Trône, charge de fers un Uſurpateur odieux, & eſt prêt à lui faire ſubir la peine due à ſes forfaits, lorſqu'il apprend que ce même Tyran eſt devenu l'époux de ſon amante; un Héros qui dans cette ſituation, ayant & le crime à punir, & ſon amour à vanger, ſe rend pourtant aux ſentimens magnanimes & généreux de la plus vertueuſe des femmes, qui lui demande la grace d'un époux coupable; un Héros qui par le plus ſublime effort de vertu, étouffe à la fois la haine, la vangeance, & l'amour, qui l'armoient contre le criminel, & qui ſe détermine à fuir l'objet de ſon malheureux amour, auquel il ne ſçauroit plus prétendre ſans crime; un Héros enfin qui courant s'oppoſer aux nouveaux attentats d'un perfide, immole des mêmes coups le coupable & l'objet ſi digne de ſa tendreſſe;

& qui étant inſtruit de ſon malheur, ne peut ſe pardonner un crime involontaire, ne veut point ſurvivre à la honte dont il ſe croit couvert, & dans l'horreur qu'il conçoit pour lui-même, demande aux Dieux & aux hommes de le délivrer d'une vie inſuportable, qu'il veut même s'arracher de ſes propres mains; un Héros qui penſe, qui agit ſi noblement eſt-il donc indigne de ce nom ? qui le méritera donc, ſi ce n'eſt la valeur légitimement armée, & la vertu triomphante de toutes les paſſions ? Voilà pourtant Hercule; & voici Lycus.

Caractére de Lycus.

C'eſt un ambitieux, qui prenant pour prétexte un amour offenſé, ſe révolte contre un Prince qui lui a donné un illuſtre azile; s'empare du Trône d'un Roi qui l'a comblé de bienfaits & le fait gémir dans les fers; c'eſt un forcené qui oblige une Princeſſe, la fille de ſon Maitre, qui eſt promiſe à un autre, & qui le déteſte, de s'unir avec lui, en la faiſant trembler pour les jours de ſon pere; c'eſt un ingrat, qui, redevable de la vie & de la li-

berté à cette incomparable épouſe, ne rend juſtice ni à ſes vertus, ni à ſes généreux ſoins ; c'eſt un traître, un aſſaſſin, un perfide, qui ſacrifie tout à ſes paſſions ; qui n'a pour guide que la fureur & la rage ; qui a vécu en Tyran, & qui meurt en déſeſpéré. De bonne foi, quel eſt le plus grand de ces deux hommes ? Quel contraſte plus parfait ! Le caractére de Lycus ſera plus frappé, ſi l'on veut : parce que les traits du vice & de la fureur ſont néceſſairement plus marqués & plus terribles que ceux de la vertu, naturellement plus douce & plus agréable. Mais la plûpart des gens confondent au Théâtre la férocité & la dureté d'un caractére avec ſa grandeur : le caractére peut être plus fort, ſans que le perſonnage en ſoit moins odieux & moins coupable. Ainſi celui de *Cléopatre* dans l'immortelle *Rodogune*, eſt plus frappant que tous les autres : mais il ne ſert qu'à relever la vertu d'*Antiochus* & de *Seleucus*. Ainſi dans la peinture, le principal perſonnage n'eſt pas toujours celui dont les traits ſont

les plus marqués. * L'aſſaſſin qui décole *S. Ferreol*, paroît plus robuſte & plus nerveux que le généreux Martyr, qui attend tranquillement le coup qui le menace : mais l'air féroce & vigoureux du méchant n'obſcurcit point la noble fermeté & la majeſtueuſe réſignation du Chrétien ; il redouble au contraire l'intérêt qu'on prend pour le S[t]. Héros.

Toutes ces applications fuſſent-elles fauſſes, je pourrois ajoûter qu'Hercule n'eſt point dans mon Ouvrage la premiére figure du tableau ; que c'eſt Mégare, dont aſſurément le caractére eſt le plus beau & le plus ſoutenu. L'objection ne pourroit être fondée qu'autant qu'il y auroit dans la Piéce quelqu'autre caractére qui dégradât celui de ſon héroïne. Je ne vois pas que dans les Tragédies de PHÉDRE, de MEDÉE, d'ARIANE, leurs Auteurs ſe ſoient embarraſſés de peindre THÉSÉE & JASON avec de plus belles couleurs qu'ils n'en ont mérité dans ces endroits de

---

* Le Martyre de S. Ferréol, par M. Natoire ; expoſé au Salon du Louvre en 1748.

leur hiſtoire ; & quoiqu'on ait une très-grande idée de ces Héros, les premiers de l'Antiquité après Hercule, les défauts de leurs caractéres, qui ſont très-petits & mépriſables même dans ces Piéces, ne leur ont pourtant point fait de tort ; puiſqu'on ne les applaudit, on ne les admire, on n'y pleure pas moins tous les jours.

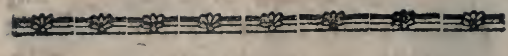
Avantages de nos Prédéceſſeurs, en Poëſie.

Mais nos illuſtres prédéceſſeurs avoient un avantage que nous n'avons guere ; ils étoient aſſurés, en donnant des Piéces tirées des Anciens, que leurs juges ne viendroient les entendre que remplis de la connoiſſance des modéles, & après s'être mis en état de comparer les copies avec les originaux, & de ſçavoir gré au Poëte de l'art avec lequel il auroit lutté contre ſes maîtres, & les auroit même embellis. Mais aujourd'hui la plûpart de ceux qui s'érigent en juges de Théâtre n'ont pas la premiere notion de ſes régles ; ils ignorent même le plus ſouvent juſqu'au nom des Auteurs Grecs & Latins. * Les

* Les endroits qui ont été le plus critiqués dans cette Piéce, ſont ceux préciſément qui ont été pris ou imités des Anciens.

grands noms consacrés par la Fable leur sont entierement étrangers, aussi-bien que leurs actions. Les noms d'*Alcide*, d'*Hercule*, de *Lycus*, & de *Créon* leur paroissoient ridicules ; des gens même qui se piquent de littérature demandoient ingénuement quelle étoit cette MEGARE ; si ce n'étoit pas le nom d'une ville ? Quelle justice attendre de pareilles gens ? Ce sont pourtant ceux qui parlent le plus haut, qui décident le plus hardiment, & qui trop souvent donnent le ton.





ACTEURS.

HERCULE ou ALCIDE. *M. Ribou.*

CREÒN, Roi de Thébes, détrôné par Lycus. *M. de la Nouë.*

MEGARE, Fille de Créon. *Mlle Clairon.*

LYCUS, usurpateur du Royaume de Thébes. *M. Paulin.*

ARCAS, Capitaine des Gardes & Confident de Lycus. *M. Bonneval.*

THESE'E, PHILOCTETE, HYLAS, CASTOR, POLLUX, & autres Guerriers Compagnons d'Hercule.

IPHIS, Capitaine des Gardes d'Hercule. *M. Dubois.*

EGINE, Suivante de Mégare. *Mlle Conelle.*

GARDES de Lycus.

GARDES d'Hercule.

La Scene est à Thébes dans le Palais des Rois de Thébes.



MEGARE,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CREON, ARCAS, GARDES.

CREON *chargé de fers.*

U me conduiſez-vous ? Par une affreuſe mort,
Allez-vous terminer les rigueurs de mon ſort ;
Ou le Maître des Dieux, à mes malheurs ſenſible,
Pour punir les forfaits d'un Tyran infléxible,
A t'il armé, d'un fils, le bras victorieux ?
Eſt-ce Hercule, ou Lycus, qui commande en ces lieux.

ARCAS.

J'ignore ſi Lycus a juré votre perte,
Seigneur, votre priſon, par lui ſeul eſt ouverte ;

il m'en a donné l'ordre ; auſſi-tôt mon ardeur....

CREON.

Ainſi, de mes états, l'infâme uſurpateur,
L'aſſaſſin de mes Fils, l'oppreſſeur de Mégare,
Fait gémir tous les cœurs ſous ſon pouvoir barbare !
Et, loin de l'accabler, plus inhumains que lui,
Plus injuſtes, les Dieux en ſont encor l'appui !
Mais que dit-on d'Hercule ? au moins daignez m'apprendre....

ARCAS.

Seigneur, à vos deſirs je ne dois point me rendre.

Il détache les fers de Créon.

En détachant vos fers, j'ai rempli mon devoir.
Attendez en ces lieux.

SCENE II.

CREON, GARDES.

Je ne ſçai quel eſpoir
Peut donner du repos à mon ame affligée !
Sous les loix de Lycus, Thébe eſt toujours rangée !
Murs ſacrés d'Amphion, triſte ſang de Cadmus,
A quel comble d'horreurs êtes-vous parvenus !
Vous tremblez ſous le joug d'un Etranger perfide,
Dont le droit n'eſt fondé que ſur le parricide !
Faut-il.... ô Ciel ! Mégare adreſſe ici ſes pas !

SCENE

SCENE III.

CREON, MEGARE, GARDES, EGINE.

CREON *courant embrasser Mégare.*

AH ma fille !

MEGARE.

Mon pere !

CREON.

O moment plein d'appas!
Puisque j'embrasse encore une Fille si chere,
Dieux ! je n'accuse plus votre injuste colere !
Que le Tyran me livre aux plus terribles coups :
Enfin je te revois, mon destin est trop doux !

MEGARE.

Cet instant, pour mon cœur, n'a pas de moindres charmes ;
Il annonce, Seigneur, la fin de nos allarmes !
Par mes pleurs désarmé, le Tyran inhumain,
A ses lâches fureurs, commence à mettre un frein;
Il brise vos liens ; des remords légitimes
Lui font déja sentir la noirceur de ses crimes.
Après ce premier bien j'ose tout espérer ;
Sans doute que bientôt ardent à réparer....

CREON.

Et ce grand changement est votre heureux ouvrage!

MEGARE.

Seigneur, pour vous tirer d'un indigne esclavage,

J'ai cru pouvoir sans honte embrasser ses genoux,
Soupirer à ses pieds.... Pourquoi vous troublez-vous ?

CREON.

De crainte, à ce discours, & d'horreur tu me glaces !
D'un fier usurpateur, ma fille obtient des graces !
Je frémis du retour qu'il pourra t'en couter :
Les Tyrans tels que lui les font trop acheter.
Est-ce au prix de ta main, au prix de tes promesses?

MEGARE.

Vous me soupçonneriez de ces lâches foiblesses !
Croiriez-vous que jamais mon cœur puisse oublier
Le Héros qu'à mon sort l'hymen devoit lier ?
J'épouserois Lycus, je trahirois Hercule !
Non non, du même feu mon ame toujours brûle ;
Vous l'avez approuvé, la vertu l'a produit ;
C'est par le trépas seul qu'il peut être détruit !

CREON.

Agréable transport ! dans mon sort déplorable,
Ta haine, ton mépris pour l'ingrat qui m'accable,
Peuvent seuls adoucir tant de tourmens affreux.
Mais cet Alcide enfin, l'espoir des malheureux ;
Nécessaire aux humains, nécessaire aux Dieux même,
Nous affranchira-t-il d'une infortune extrême ?
Viendra-t'il nous vanger ?

MEGARE.

On craint que ce Héros
N'ait enfin succombé sous tant de longs travaux ;
Ou qu'aux Enfers captif, il n'y traîne sa vie.
On l'a pourtant, dit-on, vû dans la Thessalie.
Ne nous abusez plus ! rendre Hercule aux Mortels,

Grands Dieux ! c'eſt, ſur la Terre, affermir vos
autels !

CREON.

Ceſſe de le pourſuivre, implacable Déeſſe,
Junon ! rougis enfin d'une indigne foibleſſe !
Aſſez, pour t'appaiſer, n'a-t'il pas combattu ;
Ne te laſſes-tu point d'opprimer la vertu ?
J'entends du bruit... On vient... C'eſt Lycus qui
s'avance !
Les fers étoient pour moi plus doux que ſa préſence.

SCENE IV.

CREON, MEGARE, LYCUS, EGINE, ARCAS, GARDES.

LYCUS *à Mégare.*

Enfin, de mes bontés vous voyez les effets ;
Je veux bien, pour vous plaire, eſſayer les bienfaits ;
Malgré les ſoins qu'aux Rois jaloux de leur Couronne,
L'ambition preſcrit, la politique ordonne,
Je vous rends votre pere ; & détachant ſes fers ;
Je m'expoſe peut-être aux plus triſtes revers :
Il n'importe ; Madame, un Maître tirannique,
Plus puiſſant que la gloire & que la politique,
M'enchaînant ſous vos loix, me les fait révérer ;
Il ne me permet plus de rien conſidérer.
Mais autant un amant trouve un plaiſir ſuprême
A flatter, à combler les vœux de ce qu'il aime,
Autant s'indigne-t'il ſi d'outrageans mépris
De ſes dons prodigués ſont le funeſte prix.

Mon amour jusqu'ici n'en a point reçu d'autres :
Mais, où je juge mal d'un cœur tel que le vôtre,
Ou ce nouveau bienfait doit me faire espérer
Qu'à d'autres sentimens vous allez vous livrer ;
Et que cette vertu si douce aux grandes ames,
Par qui souvent l'amour fait triompher ses flâmes,
Que la reconnoissance à vos yeux désarmés,
Fera chérir des feux par eux seuls allumés.

(Montrant Créon.)

Sa liberté, l'éclat dont la Couronne brille
Méritent bien . . . .

CREON.

Arrête ; & connois mieux ma fille!
Elle est digne du sang qu'elle a reçu de moi :
Et c'est te dire assez l'horreur qu'elle a pour toi.
Tu parles de bienfaits & de reconnoissance :
Sur qui les répands-tu ? qui t'en doit récompense?
Du comble des malheurs, tiré par mes bontés,
Toi, qui ne les payas que par des cruautés ;
Qui, pour le triste fruit d'une indigne Victoire,
Charges de fers le bras qui te couvrit de gloire ;
Toi, qui, sans honte, assis sur un Trône usurpé,
D'un insolent amour follement occupé,
Après avoir détruit l'espoir de ma Famille,
A te donner la main, veux contraindre ma Fille ;
Peux-tu bien, à mes yeux, relever tes bienfaits,
Vanter une vertu que ton cœur n'eut jamais ?
Quand même n'écoutant qu'un transport magnanime,
Tu me rendrois, perfide, un Sceptre légitime ;
Quand, imposant silence à des vœux orgueilleux,
Tu laisserois Mégare ordonner de tes feux ;
Quand rentrant, en un mot, dans un devoir austére,
Tu voudrois réparer ta fureur sanguinaire ;

Songe qu'alors mon cœur encor trop ou ragé,
Du meurtre de mes fils, voudroit être vangé.

LYCUS.

Accuser les Vainqueurs d'injustice & de crime,
C'est toujours, des Vaincus, la premiére maxime.
En eussai-je commis, ils sont purifiés;
L'instant où je fus Roi les a justifiés.
La victoire & les Dieux dont je tiens la couronne,
M'ont donné, plus qu'à toi, de justes droits au Trône:
Puisqu'ils n'ont pas, ces Dieux, daigné t'y soutenir,
Ils ont trop décidé qu'il doit m'appartenir.
A tes reproches vains trop aisés à confondre,
Je veux bien cependant m'abaisser à répondre.
Il est vrai, près de toi, je trouvai des secours.
C'est bien m'en souvenir que respecter tes jours.
Mais si, dans tes bontés, j'eus un illustre asile,
Ma prudence, mon bras te fut-il inutile?
Par moi, peuples heureux, ennemis terrassés,
Des biens que tu me fis te payerent assés.
A la main de ta fille enfin j'osai prétendre:
Des services fameux, la flâme la plus tendre,
Mon sang issu de Rois, dont cet hymen flatteur
Auroit pû relever la premiere splendeur;
Tout sembloit, de mes feux, enhardir l'espérance.
Je les forçai pourtant à garder le silence,
Tant qu'à ces tristes feux un destin trop fatal
Me montra dans Hercule un dangereux rival:
Mais quand, pour obéir aux ordres d'Euristhée,
Pour calmer la fureur de Junon irritée,
Il va, de son audace, étonner les Enfers;
Ou plutôt, quand son cœur lassé des mêmes fers,
Se livrant sans remords à son penchant volage,
Va, sans doute, à quelqu'autre offrir un tendre hommage;

Je crois que mon amour peut ſans crainte éclater
Qué, d'un au[illegible]ſte hymen, j'ai droit de me flater ;
Vain espoir ! tes refus, tes mépris, l'exil même,
Signalant, de ton cœur, l'ingratitude extrême,
Ces peuples dont mes ſoins avoient fait le bonheur,
S'indignent contre toi s'arment en ma faveur,
Et m'honorant bientôt du titre qu'on t'enleve,
Ce qu'ils ont commencé, la victoire l'acheve.
Tes fils dans les combats, ont fini leur deſtin :
Mon bras fut leur vainqueur, & non leur aſſaſſin.
Créon, de leur trépas, de ton malheur extrême,
Ton orgueil fut l'Auteur, n'accuſe que toi-même.
L'inflexible hauteur, la farouche fierté ;
Dont, au ſein des revers, tu tires vanité,
Que tu crois d'un grand cœur l'éclatant témoignage,
Ne ſont, du déſeſpoir, que le commun langage.
La vertu d'un Captif, ſa gloire eſt d'obéir :
Qu'and on n'a pas ſçu vaincre, on doit ſçavoir fléchir.
Ce feu dont tu te plains doit te faire connoître
Qu'entre nous, l'amitié pourroit encor renaître,
Et puiſque l'amour ſeul, par toi déſeſpéré,
Fut la ſource des maux où tu te vois livré ;
Que l'amour ſatisfait aujourd'hui les répare :
Viens unir mon deſtin à celui de Mégare ;
Viens au pied des Autels, viens me nommer ton fils ;
Comme à mon pére alors, je te ſerai ſoumis.
Parmi des noms ſi doux, faiſant taire nos haines,
Vivons tous trois heureux ſous de ſi dignes chaînes!

CREON.

Moi, t'accepter pour fils! tu veux donc, ſur mon front

Que j'imprime moi-même un éternel affront!
Ta clémence m'outrage, & non pas ta furie.
Remets-moi dans les fers: arrache-moi la vie!
Le plus cruel trépas eſt moins triſte pour moi
Que d'unir à mon ſang un traître tel que toi.
Va, reprends tes fureurs; que rien ne te retienne!
Je n'attends plus qu'un bien, ou ma mort, ou la tienne,

LYCUS *à Arcas & aux Gardes, montrant un des côtés du Théâtre.*

Qu'on ne le quitte point! dans cet Appartement,
Faites qu'il ſoit, Arcas, gardé fidellement!

SCENE V.

MEGARE, LYCUS, EGINE.

LYCUS *pourſuivant.*

MAdame, il veut ſe perdre; & ma juſte colere,
Contrainte trop longtems, ſçaura le ſatisfaire.

MEGARE.

Pardonnez-lui plûtôt un reſte de fierté.
Du trône dans les fers par vous précipité,
De ſes derniers malheurs, de ſa premiere gloire,
Faut-il qu'en un inſtant, il perde la mémoire!
Pouvez-vous lui preſcrire une ſi dure loi?
Pour être ſans Etats, eſt-il moins votre Roi!
Ceux à qui du deſtin, l'heureuſe préférance
A remis une fois la ſuprême puiſſance,
Dans l'un & l'autre ſort, doivent juſqu'au tombeau,
Garder les ſentimens qu'exige un rang ſi beau:
Qui peut les démentir fut indigne du Trône;

Le cœur désigne un Prince, & non pas la couronne.
Mon pere est inflexible où l'honneur a parlé :
Des plus cruels revers, il n'est point ébranlé ;
Du beau feu qui le guide, & ranime ses forces,
Suivez, pour le fléchir les brillantes amorces.
De la gloire envers lui n'empruntez que la voix :
Vous le verrez bientôt prompt à suivre vos loix.

LYCUS.

Est-ce donc au Vainqueur à flater son esclave ?
C'est à lui de dompter cet orgueil qui me brave ;
Ou d'un juste courroux, qu'il craigne les effets !
Que dis-je ! qu'il s'obstine à braver mes bienfaits ;
Qu'il se pique à son gré d'une gloire importune !
Vous pouvez, malgré lui relever sa fortune ;
Assûrer, d'un seul mot, sa vie & sa grandeur.
Vous m'entendez, Madame ; & connoissez mon cœur.
De ce cœur languissant, terminez le suplice !
Venez ; souffrez enfin que l'hymen nous unisse ;
Venez faire à la fois, par un nœud si charmant,
Et le bonheur d'un Pere, & celui d'un Amant !

MEGARE.

Le bonheur de mon Pére ! Ah ! cet hymen funeste,
Vous le sçavez assez, est tout ce qu'il déteste.
Ce seroit le trahir que vous donner ma foi :
Et pour vous l'engager, elle n'est plus à moi.
Hercule en est le maître, elle lui fut promise :
Ne croyez pas qu'ici mon ame se déguise ;
Je lui donnai mon cœur en la lui promettant :
Et, plus que les sermens, ce don en est garant.

LYCUS.

Quoi, cruelle ! A l'excès de l'ardeur qui me brûle,

Faudra-t-il que toujours vous opposiez Hercule !
Un Rival qui toujours fût prompt à s'enflâmer,
Qu'un véritable amour n'a jamais sçû charmer :
Vous ne lui devez rien ; il a perdu la vie ;
Ou, s'il respire encor, vous en êtes trahie.
Ah, d'un cœur qui jamais n'a cédé qu'à vos coups ;
Qui n'a jamais aimé, qui n'aimera que vous,
Connoissez mieux le prix, payez mieux la tendresse :
Et surmontant enfin une aveugle foiblesse,
A l'ingrat, qui du moins a pû vous négliger,
Préférez un Amant qui ne sçauroit changer ;
Montrez que le plus tendre, & que le plus sincere
Est le seul dont l'amour soit digne de vous plaire.

MEGARE.

Lycus, au grand Alcide, ose se comparer !
Il croit qu'à ce Vainqueur je le dois préférer !
D'un tel excès d'orgueil, je demeure interdite !
Mais enfin tant d'audace & m'indigne & m'irrite.
As-tu donc oublié tes crimes, ses vertus ?
Mon cœur en est rempli, s'il ne t'en souvient plus.
Tu n'offres à mes yeux qu'un sujet téméraire ;
Un lâche Usurpateur, l'Oppresseur de mon pére ;
Dont la main fume encor du sang trop généreux
De deux jeunes Héros, mes freres malheureux !
Que de traits différens Hercule me présente !
Sa vie est, de hauts faits, une suite éclatante ;
Les jeux de son berceau sont de fameux exploits :
Dès l'enfance, il punit, il subjugua les Rois ;
Le Lion de Némée, & l'Hydre renaissante,
L'horrible Sanglier qui ravage Erimanthe,
Le Taureau de la Crete, & ces Dragons aîlés,
Dont l'air est obscurci, les champs sont desolés ;

Tous, malgré leurs détours, leur force, leur adresse,
Succombent sous les coups de sa main vangeresse :
Est-il quelque Brigand dont il n'ait triomphé ?
Suspendu dans ses bras, Antée est étouffé !
Le triple Gérion, Dioméde, Thirrene,
De leurs noirs attentats, portent la juste peine :
Accablé sous le poids dont il est surchargé,
Atlas, du faix des Cieux, est par lui soulagé :
Des Titans écrasés sous les Monts qu'il entasse,
A l'envi de la foudre, il réprime l'audace :
Il brise les Rochers, il réunit les Mers :
Pour le bien des mortels, pour leurs besoins divers ;
Pour extirper le crime à son bras invincible,
Il n'est jamais d'obstacle, il n'est rien d'impossible :
Et, dans tous ses travaux, ne prenant pour objets,
Que le bonheur du Monde, & la gloire, & la paix,
Il dédaigne le Trône, il ne veut, pour tout titre,
Qu'être appellé, des Rois, le Vangeur & l'Arbitre:
En un mot digne fils du Souverain des Cieux,
Pour obtenir enfin sa place au rang des Dieux,
Alcide a-t-il encor des tyrans à réduire ?
Oui, tremble, il en est un qui lui reste à détruire !

LYCUS.

Tant de brillants exploits ont droit de vous fraper:
Mais les plus glorieux semblent vous échaper.
Que ne le peignez-vous pleurant aux pieds d'Omphale,
Ou vous sacrifiant à quelqu'autre Rivale !

MEGARE.

Ta jalousie envain cherche à le rabaisser ;
D'un Rival tel que toi, rien ne peut l'offenser.
Mais fût-il encor plus & volage, & perfide,
Apprends, Lycus, qu'un cœur qui brûla pour Alcide,
Ne trouve plus d'objet digne de l'enflâmer ;
Qu'un tyran encor moins a droit de le charmer.

SCENE VI.

LYCUS *seul.*

QUoi, toujours des mépris ! Ah c'en est trop, ingrate !
Redoute ma fureur : il est tems qu'elle éclate !
J'ai le pouvoir en main ; faisons-nous obéir !
N'oser m'en prévaloir, ce seroit me trahir !
Non, non.....

SCENE VII.

LYCUS, ARCAS.

ARCAS *remettant une Lettre à Lycus.*

UN inconnu chargé de cette Lettre,
A Mégare, Seigneur, cherchoit à la remettre :
J'ai prévenu votre ordre, & m'en suis assuré ;
Par la peur des tourmens, il m'a tout déclaré :
Hercule l'envoyoit.

LYCUS.

Qu'entends-je, ami fidéle !

Hercule reviendroit ! O Ciel ! quelle nouvelle !

(Il lit.)

HERCULE A MEGARE.

» *J'ai sçû les forfaits de Lycus ;*
» *J'ai sçû tous vos malheurs, adorable Princesse ;*
» *Je pars pour vous vanger, l'honneur, l'amour m'en presse ;*
» *A leurs justes transports, rien ne s'oppose plus :*
» *Tant de monstres divers dont j'ai purgé la Terre,*
» *Tant de braves Guerriers attachés à mes pas,*
» *Vous doivent assûrer qu'échapé du tonnerre,*
» *Votre Persécuteur ne m'échapera pas.*

Après avoir lû.

Eh, comment résister ! Hercule va paroître !
Son nom seul suffiroit pour le rendre le Maître :
Il marche encor suivi d'un nombre de Héros,
Dont partout la victoire illustra les travaux.
Mais n'eût-il avec lui que de foibles cohortes,
Les Thébains, malgré moi, lui vont ouvrir leurs portes :
Ils adorent Hercule ; ils ne cessent jamais
De vanter ses exploits, de chanter ses bienfaits.
Eh bien, dans ce péril montrons notre courage :
Quel qu'en soit le succès, faisons tête à l'orage ;
Et mettons à profit cet avis important.
Il faut vaincre, ou du moins mourir en combattant.
Que dès l'instant surtout, une fiere Princesse
Ou de force, ou de gré se rende à ma tendresse ;

Qu'à mes malheurs, l'hymen vienne l'aſſocier ?
J'en ſçais un ſûr moyen ; je le dois employer.
Seconde mes deſſeins ; qu'une priſon obſcure
Cache à tous ton Captif, Arcas, & nous aſſûre
Qu'il ne ſçauroit, d'Hercule annoncer le retour,
Ni mettre aucun obſtacle aux ſoins de mon amour !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LYCUS, ARCAS.

LYCUS.

ENfin pour prévenir & ma honte, & ma perte,
J'ai pris l'heureuse voye à ma prudence offerte !
Un favorable espoir semble m'être permis,
Arcas ; je viens d'armer ces fidèles amis,
Intrépides Guerriers, chers appuis de ma gloire,
Eux qui, sous mes drapeaux, enchaînant la victoire,
Qui, vangeant mes affronts m'ont placé dans le rang,
Où brillerent jadis les Auteurs de mon sang :
Je leur dois mes succès ; c'est par eux que je régne:
Je l'avoûrai toujours sans que rien m'y contraigne.
Non, je ne fus jamais de ces monstres ingrats,
Qui, des bienfaits reçus, ne se souviennent pas,
Trop fiers de leur Fortune, à peine ils y parviennent,

Qu'ils ne connoissent plus la main dont ils les tiennent.
On sçait trop si mon cœur dans la prospérité.
Fut moins reconnoissant que dans l'adversité.
C'est à leurs bras vainqueurs d'achever leur ouvrage ;
Je tiens, & j'attends tout de leur ardent courage.
Triste destin des Rois ! ce n'est point leur valeur,
Ce n'est point leur vertu qui soutient leur grandeur ;
Ils ne régnent qu'autant que des sujets fidéles.
Affrontent à l'envi la mort pour leurs querelles.
Mais non... Que, de son Peuple, un Roi se fasse aimer ;
Sûr de vaincre partout rien ne doit l'allarmer !
Déja de nos Soldats, s'assemblent les cohortes :
De la Ville, Antenor doit défendre les portes,
Tandis que dans la Plaine, Erox va s'avancer :
Partout notre ennemi se verra repousser.
Je leur ai déguisé le sujet qui nous arme ;
Non que je craigne, Arcas, qu'ils en prennent l'allarme ;
Mais je voudrois qu'au moins Mégare dans ce jour,
De son amant encore, ignorât le retour.
Cette heureuse nouvelle irritant son audace,
Contre elle vainement j'implorois la menace.
As-tu suivi mon ordre ? Ai-je lieu de compter....

ARCAS.

Vous connoissez mon zéle, en pouvez-vous douter,
Seigneur ? Pour votre hymen au Temple tout s'apprête ;
Le Grand-Prêtre avec joie en ordonne la fête :

Pour la mort de Créon, d'ailleurs tout ſera prêt;
Sitôt que votre bouche en donnera l'arrêt,
Vous verrez qu'à l'inſtant.....

LYCUS.

C'eſt aſſez : le tems preſſe;
Va, fais venir ici Créon & la Princeſſe!

SCENE II.

LYCUS *ſeul.*

SUperbe, à mon amour, je te vais aſſervir,
Où mon juſte courroux enfin va s'aſſouvir!
Salutaire fureur, déſeſpoir favorable,
Vous ſervez quelquefois un Amant miſérable!
Voici déja Créon! Cet orgueilleux maintien
M'annonce que ſur lui je ne gagnerai rien :
N'importe, eſſayons tout : qu'il meure, ou qu'il fléchiſſe!

SCENE III.

LYCUS, CREON, GARDES.

LYCUS *pourſuivant.*

CReon, il faut qu'enfin notre ſort s'éclairciſſe,
C'eſt paſſer trop long tems de la crainte à l'eſpoir;
Trop long tems ton audace a bravé mon pouvoir:
Il faut que cet inſtant, ou nous réconcilie,
Ou que dans les tourmens, il termine ta vie.
Malgré tant de mépris je veux bien dans tes mains
Remettre encor ici le choix de tes deſtins.

Je puis tout oublier : quel parti veux-tu ſuivre ?
Veux-tu régner encor ? veux-tu mourir ou vivre ?
Je t'en laiſſe ordonner.

CREON.

La faveur me ſurprend !
Mais quel prix attends-tu pour un effort ſi grand ?
Car même dans ſes dons un Tiran toujours lâche,
De ſon propre intérêt, jamais ne ſe relâche :
La générosité n'eſt jamais ſa vertu.
En m'offrant une grace, à ton tour, que veux-tu ?

LYCUS.

Tu connois les tranſports qui déchirent mon ame;
Et tu peux demander quel fruit attend ma flâme !
Mais tu crois vainement rabaiſſer ma bonté ;
Te rendre avec honneur le jour, la liberté ;
Perdre le ſouvenir de l'orgueil qui t'inſpire ;
Offrir même avec toi de partager l'Empire ;
Et d'un objet trop cher n'exiger que la foi ;
De mon ſeul intérêt, eſt-ce écouter la loi ?
Eſt-ce-là, des Tirans, imiter les maximes ?
Quoi, toujours mes bienfaits ſont-ils pour toi des crimes ?

CREON.

Oui; tu ſeras toujours trop coupable à mes yeux ;
Tu ne mériteras que des noms odieux ;
Tant que je te verrai paré de ma Couronne ;
Que tu voudras ſur moi te prévaloir du Trône ;
Que tu me parleras de pardon, de bienfaits ;
Tant que je ne pourrai punir tous tes forfaits !

LYCUS.

Inſulte à mes bontés ! Par un nouvel outrage,
Flatte un peu ta douleur, & ſatisfais ta rage ;
Mais obéis enfin ; céde à ton mauvais ſort,
Accorde-moi Mégare, ou n'attends que la mort :

Tu te piques en vain de paroître infléxible;
Tu trembleras peut-être à son aspect terrible:
En la voyant de près, ses affreuses rigueurs
Ont fait plus d'une fois frémir de plus grands cœurs.
Alors à mes genoux détestant ton audace....
Mais en vain, songes-y, tu demanderois grace.

CREON.

Un trépas glorieux ne cause point d'effroi:
Il ne peut étonner qu'un Tiran tel que toi.
Ceux que guide l'honneur le fixent d'un œil ferme;
Et, des malheurs humains, ils n'y *voyent* * que le terme.
Moi, je m'abaisserois à fléchir ton courroux!
Je baiserois la main dont je ressens les coups!
Mes Amis, mes honneurs, mes Fils, mon Diadême,
Tu m'as tout enlevé dans ta fureur extrême:
Mon courage me reste; on ne peut l'asservir:
C'est un bien que jamais tu ne peux me ravir.
Il m'en reste encore un qui charme autant ma peine:
Et c'est, pour toi, cruel, mon invincible haine.
Dans la tombe, avec moi, le premier périra:
Mais, à mes tristes jours, ma haine survivra.
Tout mortel vertueux, avec moi la partage:
Ma Fille en est jalouse; & c'est tout l'héritage
Que je lui puis, hélas! laisser en la quittant:
Elle en connoît le prix; je mourrai trop content.

LYCUS.

Je sçais, dans ses mépris, que tu soutiens Mégare:
Et cette injuste haine, où ton ame s'égare;

---

* *Voyez la Préface.*

Qui t'a déja couté la ſuprême Grandeur,
De ta Fille & de toi, comblera le malheur.

CREON.

Tu la réſerves donc pour derniere victime!
Pour combler la meſure, il te manquoit ce crime:
Sa noirceur révoltant & la Terre, & les Cieux,
Va réveiller enfin la vangeance des Dieux.
Eſpéres-tu toujours d'échapper au ſupplice,
Qu'aux forfaits, tôt ou tard, deſtine leur juſtice?
Ce Palais qu'ont ſouillé tant de Grands Criminels,
T'en devroit rappeller les châtimens cruels!
» Là, jette tes regards ſur ces Sœurs odieuſes, *
» Monſtres dénaturés & Méres furieuſes;
» L'une errant ſur la Terre, & l'autre, dans les
» Mers,
» Cherchant à ſe cacher aux yeux de l'Univers:
» Ici, vois, de Tantale, une ſuperbe fille, **
» Niobé, dont l'orgueil a perdu ſa Famille;
» Qui changée en Rocher ſenſible à ſon malheur,
» Semble verſer encor des larmes de douleur:
» De ce double forfait, dont la Nature a honte,
» Vois Œdipe accablé cherchant une mort
» p ompte,
» S'arrachant la lumière, à lui-même odieux,
» Proſcrit, abandonné des Hommes & des Dieux:

* Agavé & Ino, Filles de Cadmus, dont la premiere revenant en fureur des Orgies, tua ſon Fils Panthée, & fut enſuite errante ſur la terre. Pour Ino, croyant être devenue Lionne, tua ſes Fils Melicerte & Léarque, & ſe précipita de déſeſpoir dans la mer.

** Niobé, dont les enfans étoient ſi beaux qu'elle oſa ſe préférer à Latone, qui en fut ſi irritée qu'elle ordonna à Apollon & à Diane de tuer les ſept fils & les ſept filles de Niobé, qui fut enſuite changée en un Rocher, qui diſtille toujours de l'eau.

» Regarde dans quels maux l'Ambition entraîne
» Ses Fils que tirannise une implacable haine ; *
» Ils s'immolent l'un l'autre; elle ne s'éteint point;
» Et les divise encore au Bucher qui les joint.
» Cadmus même forcé de fuir de sa patrie,
» Se trouve encore heureux pour soulager sa vie,
» De partager le sort d'un insecte rampant : **
» Tous offrent, de leur peine, un exemple frapant: »
Bien plus perfide qu'eux, mille fois plus coupable,
Ton supplice doit être encor plus effroyable.

LYCUS.

Pourquoi dois-je, des Dieux, craindre tant le courroux ?
J'ose les imiter : en seroient-ils jaloux?
Comme eux, la foudre en main, punissant qui m'offense,
Je goute le plaisir que leur fait la vangeance.
Mais qu'ils tonnent sur moi ; qu'ils éclatent ! du moins
Tes yeux déja fermés n'en seront pas témoins.
Dans l'ombre de la mort qui déja t'environne,
Va se perdre l'espoir où ton cœur s'abandonne ;
Tu mourras en doutant si ces Dieux t'entendront;
Et moi, je périrai vangé de mon affront.
Mais c'est perdre le tems en un discours frivole!

---

* La flâme du Bucher où l'on mit les corps d'Etéocle & de Polinice, se sépara.

** Cadmus chassé de Thébes, fut changé en Serpent, avec sa Femme Hermione.

SCENE IV.

CREON, LYCUS, MEGARE, EGINE, ARCAS, GARDES.

LYCUS *poursuivant, s'étant apperçu de l'arrivée d'Arcas avec Mégare.*

APprochez-vous, Arcas ! hâtez-vous ; qu'on l'immole !

MEGARE *se jettant aux genoux de Lycus.*

Ah, Seigneur, par mes pleurs, laissez-vous attendrir !

CREON *la relevant aussi-tôt.*

Aux genoux d'un Tyran Mégare ose fléchir !
Mes jours méritent-ils qu'avec tant de foiblesse,
A cet excès honteux ma fille ici s'abaisse !

LYCUS *à Créon.*

J'estime plus ta vie ; & sçais ce qu'elle vaut :
Pour t'en laisser jouir, j'y mets un prix plus haut.

à Mégare.

Madame, il n'est plus tems d'attendre, ni de feindre :
Si, d'un sanglant arrêt, vous avez tout à craindre,
Vous pouvez être encor l'arbitre de ses jours ; *
Vous en pouvez trancher ou prolonger le cours.
Il faut, sans plus tarder, satisfaire ma flâme :
Tout est prêt dans le Temple ; ou venez-y, Madame,
Vous unir avec moi par un noeud solemnel,
Ou je livre à l'instant ce Prince au coup mortel.

* Montrant Créon.

Votre main, ou sa mort! Déja votre cœur tremble:
Je vous donne un moment pour consulter ensemble.
Profitez-en tous deux, & faites un bon choix;
Je vous en presse encor pour la derniere fois.
Observe-les, Arcas, sans gêner leur tendresse;
Et, selon leur réponse, amene la Princesse
Au Temple, où j'attendrai quel doit être mon sort;
Ou bien, vas à Créon, faire donner la mort.

MEGARE. *à part.*

Ah, barbare, arrêtez! ... il fuit... quel coup de foudre!
A quel horrible hymen, Dieux, faut-il me résoudre!

SCENE V.

CREON, MEGARE, EGINE, ARCAS, & *les* GARDES.

CREON.

Voici le doux moment que j'ai tant désiré:
Je vais, de mes malheurs, être enfin délivré.
Sitôt que le destin nous comble de sa haine,
La mort est un bienfait, & non pas une peine.
D'infortune accablé, quoique ferme & constant,
Un grand cœur peut, sans honte, en souhaiter l'instant.
Je ne me plaindrai point du cruel qui m'outrage:
Quand, de ses feux bravés, je vais subir la rage;
Il rallentit ses coups: il me laisse en ce lieu
La douceur de te dire un éternel adieu.

MEGARE.

Dépend-t'il donc de vous de mourir, ou de vivre!
Votre vie est un bien que le Tyran me livre.

Penseriez-vous, Seigneur, quand je la puis sauver,
Que mon cœur endurci vous la laisse enlever ?

CREON.

Ma fille, que dis-tu ? tendre soin qui m'afflige !
S'il t'en coute le prix que de toi l'on exige,
Le jour m'est odieux ; il est honteux pour moi :
Tu veux à ce barbare aller donner ta foi ?

MEGARE.

Je veux que vous viviez ! ma tendresse allarmée ;
A défendre vos jours, désormais animée,
N'a plus ici d'objet que de les racheter ;
Et n'examine point ce qu'il m'en peut coûter.

CREON.

Non, tu prétends en vain en perdre la mémoire ;
Songe que sans trahir tes sermens & ma gloire,
Tu ne peux au Tiran aller donner ta main ;
Songe à ce digne amour qui brûle dans ton sein ;
Veux-tu, pour prolonger ma vie infortunée,
A d'éternels ennuis voir la tienne enchaînée ;
Sans adoucir mes maux t'exposer à périr ?
Consulte mieux ton cœur ; & laisse-moi mourir !

MEGARE.

Ah, tout est consulté ! que ce doute m'offense !
Croyez-vous que mon cœur puisse mettre en balance
Les foibles intérêts que vous lui rappellez,
Et l'horreur de survivre à vos jours immolés ?
Un serment solemnel m'engage avec Alcide ;
Mais, sans être blâmée, & sans être perfide,
Seigneur, je puis le rompre, en le rompant pour vous :
Quels que soient nos sermens, il n'est point mon Epoux.
Je l'adore, il est vrai, j'en fais l'aveu sans honte ;
Tout violent qu'il est, ce feu qui me surmonte,

A mon zéle pour vous il céde en ce moment ;
Votre péril éteint tout autte sentiment.
Trop heureuse à vos yeux, en étouffant ma flâme,
De montrer quel pouvoir vous avez sur mon ame ;
Quand le coup va tomber, de l'aller retenir !
Cet honneur m'est trop cher, laissez-moi l'obtenir !
Je sçaurai malgré vous, toute entiere à ma gloire,
D'un opprobre éternel, garantir ma mémoire !

CREON.

La mort que l'on m'apprête est plus douce pour moi.
Obéis à ton pere ; obéis à ton Roi !

MEGARE.

Je sçais ce que l'on doit à ces titres augustes,
Mais faut-il obéir à des ordres injustes ?
Sitôt que contre vous s'arme votre pouvoir,
Résister c'est vertu ; c'est plus, c'est mon devoir.
Mais que dis-je ? Ah Seigneur, qu'un plus doux soin me presse !
La gloire & le devoir cédent à la tendresse :
C'est elle seule ici qui me parle pour vous ;
Ne la combattez plus....

Elle se met aux genoux de Créon.

Souffrez qu'à vos genoux,
Son zéle, par mes pleurs, éclate & vous implore !
Voyez jusqu'à quel point ce beau feu me dévore,
Puisque, pour satisfaire à son ardent transport,
Je vais former des nœuds plus affreux que la mort !

CREON *la relevant & l'embrassant.*

Leve-toi : je ne puis t'écouter davantage !
Tu ne fais, par tes pleurs, qu'étonner mon courage.
Tu m'attendris, ma fille, & ne m'ébranles pas,
La gloire, le devoir, tout me livre au trépas.

Adieu

Adieu, le Ciel un jour nous vangera d'un traître.

Allant vers Arcas.

Arcas, éxécutez l'ordre de votre maître.

MEGARE *voulant arrêter son pere.*

Non, je ne souscris point à ce dessein cruel.

CREON *à Arcas.*

Qu'on me mene à la mort!

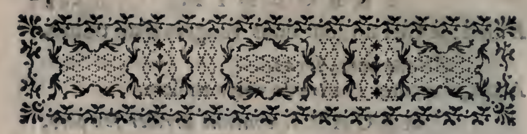
MEGARE *à Arcas.*

Qu'on me mene à l'Autel!

(*Arcas, avec une partie des Gardes, emmenent la Princesse d'un côté, & la conduisent au Temple; & le reste des Gardes emmenent Créon de l'autre côté.*)

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MEGARE *ſeule.*

OU vais-je ! Quelle horreur me ſuit & me dévore ?
Eſpoir des malheureux, ſeul ſecours que j'implore,
Que déja ma douleur auroit dû me prêter,
Mort trop lente à mon gré, je ſaurai te hâter!
Oui, reçois, cher Alcide, un juſte ſacrifice,
Et, de mon triſte ſort, plains l'affreuſe injuſtice!
Heureuſe, s'il pouvoit te coûter quelques pleurs!
Pour toi, je n'ai pû vivre ; & pour toi ſeul je meurs!

(Elle tire un Poignard dont elle veut ſe fraper, lorſque Créon arrive & lui retient le bras.)

SCENE II.

MEGARE, CREON.

CREON *ſaiſiſſant le poignard.*

ARrête ! quel tranſport, quelle aveugle furie

Te fait en ce moment attenter ſur ta vie,
Ma Fille?

MEGARE.

Je n'ai plus à trembler pour vos jours;
Des miens déſeſpérés, je dois trancher le cours.

CREON.

Je frémis! Quoi, tandis qu'on redoubloit mes chaînes,
Toi-même te livrant à ces affreuſes peines,
Pour ſauver, malgré lui, ton Pére malheureux;
D'un tyrannique hymen, as-tu formé les nœuds?

MEGARE.

Du plus ſaint des devoirs, j'ai dû donner l'exemple;
J'ai dû, ſans balancer, achever dans le Temple,
Le triſte hymen, qui ſeul pouvoit vous ſecourir.
Mes ſoins ont réuſſi; c'eſt à moi de mourir.

CREON.

Qu'entends-je? Qu'as-tu fait! *Sort jaloux, ſort barbare!*
Quand je crois que pour nous ta faveur ſe déclare;
Ma Fille, quand flaté d'un eſpoir ſéducteur,
Je venois t'annoncer le calme & le bonheur,
Je vois.....

MEGARE.

Que dites-vous?

CREON.

Le Deſtructeur du crime;
Alcide, mais trop tard, punit qui nous opprime.

MEGARE.

Alcide! *Dieux!*

CREON.

Lycus rassemblant ses soldats,
A voulu, mais envain, faire obstacle à ses pas,
Son bras a dissipé de si foibles cohortes ;
De Thébe, en peu d'instans, il forcera les portes.
L'élite de la Gréce, un peuple de Héros
Sur ses pas triomphans, secondent ses travaux.
Que ne puis-je, à mon tour, signaler mon courage !
Mais contre moi, Lycus a ranimé sa rage ;
On a doublé ma garde ; on m'observe en ces lieux ;
Tout ce qui m'est permis, c'est d'implorer les Dieux !

MEGARE.

Epouse de Lycus, d'un cruel que j'abhorre,
Je vais revoir Hercule, un Héros que j'adore !]
Un invincible obstacle, un lien trop fatal,
Me séparant de lui, m'attache à son Rival.
Nourrissant, malgré moi, des feux illégitimes,
Mes regrets, mes soupirs vont être autant de crimes ;
En proye à mon amour, en proye à mes remords,
Il me faudra toujours combattre mes transports ;
Aux plus rudes assauts, sans relâche livrée,
D'un éternel ennui, je serai dévorée ;
Et, m'arrachant sans cesse à mes vœux les plus doux,
J'immolerai l'Amant, sans bruler pour l'Epoux.
Ah ! parmi tant d'horreurs me condamner à vivre,
C'est combler les tourmens, où le Destin me livre !
Laissez-moi, par pitié, précipiter ma mort !

CREON.

Séche tes pleurs : le Ciel te doit un meilleur sort.

De nous persécuter, la Fortune se lasse;
Hercule triomphant, tout va changer de face.

(L'on entend des cris de joie derriére le Théâtre.)

Mais ces cris d'allégresse, élancés dans les Airs,
Ne m'annoncent-ils pas qu'il a brisé nos fers!
C'est lui, n'en doutons point: ma Fille, il est le Maître!

MEGARE.

Dans le trouble où je suis, je ne sçaurois paraître:
Pour soutenir sa vuë, il faut me rassurer;
Je sens qu'à trop d'efforts, je me dois préparer.

CREON.

Le bruit redouble!.... on vient.... c'est Hercule lui-même!

SCENE III.

HERCULE, CREON, THESÉE, PHILOCTETE, HILAS, *& autres Guerriers Compagnons d'Hercule*, IPHIS, * GARDES.

CREON.

Seigneur en ce moment, que ma joie est extrême!
Des Mortels & des Dieux, je revois le vangeur.

HERCULE.

En rentrant dans ces murs, il m'est bien doux Seigneur,
De pouvoir en vos mains remettre une couronne!
Vous êtes maître ici: remontez sur le trône!

* Iphis présente à Créon une épée & un casque.

Vous n'avez plus dans Thébe à craindre d'ennemis :
Les ſoutiens du Tiran ſont défaits ou ſoumis :
Lui-même alloit ſubir le poids de ma colere ;
Et de ſon inſolence eût reçu le ſalaire ;
Si, parmi le tumulte, & la flâme, & les morts,
Il n'eût ſçû ſe ſouſtraire à mes juſtes transports.
Mais en vain il croit fuir ma fureur vangereſſe ;
Mes ordres ſont donnés ; on le ſuit, on le preſſe ;
Au trépas qui l'attend rien ne l'arrachera :
Avec plus d'appareil ſa tête en tombera.
C'eſt Toi, Maître des Dieux, dont la bonté propice,
Des armes de ton fils, ſeconde la juſtice,
Qui viens de me couvrir de ces nouveaux lauriers !
C'eſt Toi, qui m'attachant tant de braves guerriers,
M'accordes en ce jour l'honneur d'une victoire,
Qui, de tous mes travaux, ſurpaſſe encor la gloire !
Ce triomphe eſt du moins plus ſenſible à mon cœur ;
Vous vanger,* c'eſt pour moi le faîte de l'honneur.
Vainement Jupiter, laiſſant dormir ſa foudre,
Eût commis à mon bras le ſoin de mettre en poudre
Tant d'infâmes brigans, tant de monſtres divers,
Dont la rage effrenée infeſtoit l'Univers ;
Si, laiſſant impunis les crimes d'un barbare,
Je n'avois pû ſervir le pere de Mégare ;
Et, d'un monſtre nouveau, délivrer mon pays :
Mes vœux & mes efforts n'ont point été trahis.
Pour un ſi grand ſuccès je dois un ſacrifice ;
Du perfide Lycus ce ſera le ſupplice :
Le plus digne holocauſte, & le plus cher aux Dieux,
C'eſt de leur immoler un Tiran odieux.

---

* A Créon.

Mais tandis que les miens pourſuivent la victime,
Un plus tendre intérêt en ce moment m'anime.
Seigneur, ce digne objet pour moi ſi plein d'appas,
L'adorable Mégare ici ne paroît pas:
Souffrez que je lui porte un cœur toujours fidelle.

à Iphis.

Qu'on cherche la Princeſſe, & que l'on ſçache d'elle
Si je puis à ſes yeux m'offrir ſans l'offenſer!

Aux guerriers de ſa ſuite.

Et vous, dont la valeur ne ſçauroit ſe laſſer;
Qui n'aimez qu'à voler de victoire en victoire,
Chers Amis, il eſt tems qu'à l'ombre de la gloire,
Votre bras déſarmé, dans un noble repos,
Aille ſe préparer à des exploits nouveaux.

SCENE IV.

HERCULE, CREON.

CREON.

Vous ſuffiſez, vous ſeul, pour le bonheur du monde!
Pourſuivre le forfait ſur la terre & ſur l'onde;
Remettre dans leur rang les Princes détrônés;
Protéger, rendre heureux tous les infortunés:
Ce ſont-là les hauts faits dont l'Univers ſe loue,
Dont les Dieux ſont jaloux, dont Hercule ſe joue.
D'une illuſtre vangeance aſſuré par vos coups,
Des deſtins conjurés, j'ai ſubi le courrroux;
Leurs traits n'auroient jamais ébranlé ma conſtance:
Les bruits de votre mort, cette cruelle abſence,

Qui sembloit confirmer que vous ne viviez plus,
Avoient seuls fait trembler mes esprits abattus.
Qu'un peu moins retardé, ce retour plein de charmes,
Eût prévenu d'horreurs, eût épargné de larmes!

HERCULE.

Par tant de soins pressans, rappellé dans ces lieux,
De vœux, pour les revoir, j'importunois les Dieux.
Mais, vous le sçavez trop, par un destin contraire,
Soumis un tems aux loix de Junon & d'un Frere,
Leur haine m'exposoit au plus affreux danger.
Ni force, ni valeur, n'eût pû m'en dégager;
Et j'errois à jamais dans l'empire des Ombres,
Si le Dieu tout-puissant dans ces demeures sombres,
Contre mes oppresseurs d'un fier courroux épris,
N'eût, de son frere, enfin daigné servir le fils.
Lui-même, il m'a livré ce monstre épouvantable,
Des portes de la mort, défenseur indomptable.
Mais ce Dieu favorable à de plus dignes vœux,
A daigné m'honorer de présens plus heureux.
Il m'a rendu Thesée, & cette illustre épouse,
Qui, dans ses chastes feux, d'un beau devoir jalouse, *
Pour conserver les jours d'un déplorable époux,
De la Parque inhumaine, avoit subi les coups.
Enfin, dans les enfers, ainsi que sur la terre,
J'ai paru digne fils du Maître du tonnerre.
Rien ne manque à ma gloire; & des soins de l'amour,
Je puis, sans en rougir, m'occuper en ce jour.
Lorsque la gloire & lui marchent d'intelligence;

* Alceste.

Ah, que de leurs attraits, s'augmente la puissance !
Qu'alors la gloire est douce, & l'amour glorieux !

CREON.

Non, avec trop d'éclat l'Amour s'offre à vos yeux.
Loin de l'entretenir, un grand cœur doit l'éteindre :
Il est, pour les Héros, l'écueil le plus à craindre ;
Jamais, avec la gloire, il ne peut s'accorder :
Songez qu'il est toujours honteux de lui céder.

SCENE V.

HERCULE *seul.*

EH, qui peut condamner le beau feu qui me dompte !
Quand la vertu nous charme, on soupire sans honte.
Quels sont donc ces conseils ! Que veut-on m'annoncer ?
Dans mon étonnement, je ne sçais que penser !
Peut-être ... Mais on vient .... j'apperçois la Princesse ?

(*Regardant venir Mégare.*)

Les pleurs baignent ses yeux .... une sombre tristesse ....



SCENE VI.

HERCULE, MEGARE, EGINE.

HERCULE *pourſuivant.*

MAdame, enfin le ſort & le Ciel déſarmés
Ont rendu vos attraits à mes regards charmés !
Après tant de périls, tant de longues traverſes,
Après tant de combats, tant de courſes diverſes,
Je puis enfin jouir du fruit de mes exploits,
Et d'un heureux repos, ſous vos aimables loix.
Des bouts de l'Univers, juſqu'au Royaume ſombre,
J'ai ſignalé mon nom ; j'ai ſurpaſſé le nombre
Des pénibles travaux qu'il me falloit franchir,
Si, d'un joug importun, je voulois m'affranchir.
De mes perſécuteurs, ou le couroux expire,
Ou du moins, ſur Alcide, ils n'auront plus d'Empire :
J'ai ſubjugué leur haine, & vaincu mes deſtins.
Mais je croyois encor que mes heureuſes mains,
Rendant à votre pére un ſceptre légitime,
Et prêtes à punir le tyran & le crime,
Devoient, en ce grand jour, terminer vos douleurs :
Cependant je vous vois abandonnée aux pleurs,
Frémir à mon aſpect, & détourner la vue ;
Je vous vois interdite, éplorée, éperdue,
Muette à mes ſoupirs..... O déſeſpoir mortel !
Ai-je pû mériter un acueil ſi cruel ?

MEGARE.

Que dites-vous, ô Ciel ! Quel ſoupçon vous agite ?

Non, de tout l'Univers, Hercule ne mérite
Que la reconnoissance, & l'estime ; & l'amour !
De tous ces sentimens pénétrée à mon tour,
Eprise des vertus à qui le Destin céde,
Hélas ! je suis en proye à des maux sans remede.

HERCULE.

Quoi ! mon bras animé d'un généreux transport,
D'infortunés sans nombre a corrigé le sort !
Et ses soins, à ma flâmme, à Mégare inutiles,
Ne pourroient désormais rendre vos jours tranquiles ?
Par la gloire conduit, rien ne m'a résisté,
Guidé par mon amour, pourrois-je être arrêté ?
Vos maux, tant que je vis, ne sont pas ressource:
Quels qu'ils soyent, croyez-moi, j'en tarirai la source !
Ah ! sans plus écouter une vaine terreur,
Venez, chere Princesse, assurer mon bonheur !
Tant de fois couronné des mains de la victoire,
Pour assurer enfin ma fortune & ma gloire,
Il faut qu'un tendre hymen ordonné par l'amour,
De ses plus tendres nœuds, nous unisse en ce jour.

MEGARE.

Ah ! que ce digne hymen auroit flatté Mégare !
Il faisoit tous ses vœux ! Mais ...... ô Destin barbare !
Un obstacle fatal .....

HERCULE.

Comment ....

MEGARE.

Lycus .... Créon ....
Votre absence ... l'horreur .... infâme trahison !

HERCULE.

Achevez !

MEGARE.

Je ne puis !

HERCULE.

Eclairciſſez ce trouble ! . . . .
Par mes empreſſemens, votre peine redouble !
Ah ! ſi, dans votre cœur, rien ne combat mes feux,
Eſt-il quelque revers à redouter pour eux ?
Mais ce cœur eſt changé, quelqu'autre le poſſéde;
Et voilà cet obſtacle & ces maux ſans remede.

MEGARE.

Tu m'accables, cruel, tes indignes ſoupçons,
Des tyrans & du ſort, paſſent les trahiſons.
Connois-moi mieux, ingrat ! Digne de ma tendreſſe,
Conſtant dans ſon amour, fidelle à ſa promeſſe,
Mon cœur privé de toi n'a formé de ſouhaits
Que d'être au ſort d'Alcide, enchaîné pour jamais!
Il n'aima que toi ſeul ! Que dis-je ! Il t'aime encore :
Le jour & les Grandeurs, ſans toi, je les abhorre.
(*à part.*)
Où m'égarai-je, ô Dieux ! puis-je donc oublier
Quels terribles ſermens viennent de me lier ?
(*à Hercule*) . . . .
Seigneur, j'en ai trop dit . . . . . ma raiſon confonduë . . . .
Je meurs . . . . . je ne puis plus ſoutenir votre vuë !
A mes regards tremblants, ne vous préſentez plus . . . .
J'exige cet effort de vos rares vertus !

HERCULE.

Dieux ! de quelles horreurs, vous remplissez mon ame !
Mais enfin c'en est trop ! expliquez-vous, Madame !
Pourquoi m'imposez-vous une si triste loi ?
Est-ce, par des rigueurs, que cet amour pour moi
Prétend, en ce moment, signaler sa constance ?
Me refuserez-vous jusqu'à la confiance ?

MEGARE.

Ah ! ce n'est point à moi de conter mes malheurs !
Vous découvrirez trop la source de mes pleurs :
Vous me plaindrez peut-être, & me rendrez justice.
Adieu, si votre aspect me devient un supplice ;
Non, non, un autre objet n'a point sçu me charmer ;
Le plus grand de mes maux, c'est de vous trop aimer !

SCENE VI.

HERCULE *seul.*

AH, Madame !.... elle fuit.... quels sont donc les mystéres,
Que voilent à mes yeux tant de discours contraires ?
Si je n'ai point, près d'elle, à craindre de Rival,

Quel eſt, à notre hymen, cet obſtacle fatal!
Mille doutes affreux... Ah! cette incertitude
Eſt, je l'éprouve trop, des tourmens le plus rude!
Pénétrons ce ſecret; allons, ſans balancer,
Vangeons-nous des ingrats qui m'oſent offenſer!
Que ce ſoit le Tyran, Créon, Mégare même,
Tout me devient égal en ma fureur extrême:
Du même œil de courroux regardant le forfait,
Puniſſons ſans égard quiconque le commet!

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HERCULE *seul.*

EN vain, dans ce Palais, je cours de tout côté,
Je ne puis, de mon sort, percer l'obscurité;
Je vois qu'à me trahir tous sont d'intelligence:
Et Créon, & Mégare évitent ma présence.
Ah, c'est, de mon malheur, être trop éclairci!
Quand je dois me vanger, qui me retient ici!
Hercule méprisé ne sçait-il que se plaindre;
Quoi, dans son désespoir, n'est-il donc plus à craindre?
Ne puis-je..... C'est douter, c'est souffrir trop longtemps!
Prenons tous les moyens........

L'on entend du bruit.

Mais qu'est-ce que j'entends?
On m'amene Lycus.



SCENE II.

HERCULE, CREON, LYCUS, IPHIS, GARDES.

HERCULE *pourſuivant à Lycus.*

APproche, viens, perfide !
Avant que de ton ſort, ma juſtice décide,
Aux yeux de ton Vainqueur, rougis de tes forfaits!
Ingrat, tu croyois donc, au gré de tes ſouhaits,
Jouir en paix longtemps des fruits de ton audace ;
Et que toujours les Dieux voudroient te faire grace ?
Regarde à quels malheurs ton orgueil t'a livré !
Favori de ton Roi, dans ſa Cour révéré,
Le premier après lui, des honneurs légitimes
Ont moins touché ton cœur que le plus grand des crimes.
Fatale ambition, quels abîmes cruels,
Tu creuſes ſous les pas des avides Mortels !
Faudra-t-il que toujours, ſur la ſolide gloire,
A tes trompeurs attraits, ils cédent la victoire ?

LYCUS.

La fortune conſtante à ſervir tes deſſeins,
Hercule, t'a rendu maître de mes deſtins.
Dans l'accablant revers dont je reſſens l'atteinte ;
N'attends ici de moi ni priere, ni plainte ;
Prononce ; & ſouviens-toi qu'un Vainqueur généreux
Ne doit pas ſi longtems braver les malheureux.

HERCULE.

J'entends ; de tes forfaits, le reproche te blesse !
Tu veux que je respecte une lâche foiblesse ?
Je la ménagerois si je pouvois penser
Que ce n'est point l'orgueil qui vient de s'offenser ;
Que ton cœur éprouvant un remords légitime,
A cette horrible image en devient la victime :
Mais, par d'heureux regrets, peut-il être abbatu ?
Pour sentir des remords, il faut de la vertu.
La Terre trop longtemps, de ton souffle infectée,
Déja, de tout ton sang, devroit être humectée,

(à Iphis, lui montrant Lycus.)

Iphis, de son trépas, ordonnez les apprêts !
Que le crime en pâlisse ! Aux portes du Palais,
Aux yeux de tout un Peuple, &, d'une main infame,
De ses jours odieux, faites trancher la trame !

LYCUS.

Ce rigoureux arrêt ne sçauroit m'ébranler :
Je l'entends sans frémir, & l'attends sans trembler,
Puisqu'enfin en cédant à mon destin barbare,
Je meurs Rival d'Hercule, & l'Epoux de Mégare !

HERCULE.

Et l'Epoux de Mégare !

aux Gardes qui emmenoient Lycus.

Arrêtez !

à Lycus !

Que dis-tu ?

Toi, ſon Epoux! .... O Dieux! la perfide auroit
pû. ....
De cette trahiſon, Mégare eſt incapable;
Elle eut trop de vertus pour être ſi coupable.

à Iphis, montrant Lycus.

Qu'on le ramene, Iphis! pour un ſi juſte arrêt,
Vous viendrez m'avertir, lorſque tout ſera prêt!
Il faut. ....

SCENE III.

HERCULE, MEGARE, EGINE.

MEGARE.

ARrête, Hercule & retiens ta vangeance!

HERCULE.

D'un lâche Uſurpateur, vous prenez la défenſe?

MEGARE.

Je ne viens point ici feindre, ni t'abuſer,
Ni, d'un funeſte hymen, chercher à m'excuſer.
Hercule connoit trop le pouvoir de la gloire;
Trop ſouvent, ſur lui même, elle obint la victoire,
Pour qu'il oſe blâmer ceux que ſes nobles feux
Animent comme lui de tranſports généreux.
Pour me juſtifier, je n'ai qu'un mot à dire:
J'ai fait ce que j'ai dû: ce mot doit me ſuffire.
Mon pére alloit périr; il falloit le ſauver;
Lycus le condamnoit; tu me dois approuver.
Mais ce n'eſt pas aſſez. Cette gloire inflexible
Nous impoſe à tous deux une loi plus terrible:
Elle exige de moi que j'oſe, à tes genoux,
Implorer le pardon d'un odieux Epoux;

Elle exige de toi qu'oubliant sa furie,
D'un coupable rival, tu respectes la vie.
Le sacrifice est grand : le commun des Humains
Ignore, de l'honneur, ces pénibles chemins.
Plus il peut t'en coûter, pour cet effort insigne ;
Et plus, du sang des Dieux, plus, d'Alcide il est
digne.
Un cœur tel que le mien peut seul le demander:
Un cœur tel que le tien est fait pour l'accorder.

HERCULE.

Au pardon de Lycus, ma gloire s'intéresse ?

MEGARE.

Oui, puisqu'en un grand cœur, la vangeance est
foiblesse.
Ses crimes, je l'avoue, ont mérité la mort:
Mais le titre d'Epoux qui l'attache à mon sort ;
Qui me fait, avec lui, partager sa disgrace,
Qui m'arme en sa faveur, doit mériter sa grace.

HERCULE.

Qui peut avec justice épargner un cruel,
Qui, la foudre en ses mains, vous menoit à l'Au-
tel !
Ah ! ce titre d'époux surpris par violence,
Exige & doit armer une juste vangeance !

MEGARE.

A la face des Dieux, Lycus est mon époux :
Ce nœud est légitime ; il est sacré pour tous.
Conduite par l'honneur, maîtresse de moi-mê-
me,
Je me suis dévouée à sa rigueur extrême.
Si tout ce qui combat nos vœux, nos passions,
Ne laissoit plus le cœur maître en ses actions,

Tous ces traits de vertu que l'Univers encenſe ;
Qui font les vrais Héros ; que le Ciel recompenſe ;
Produits par tant d'efforts, ſeroient ſans liberté ;
Ils jouiroient partout d'un prix peu mérité ?
Démêler ſes devoirs, les ſuivre avec courage,
C'eſt, de la liberté, le plus parfait uſage.
D'une prochaine mort, l'appareil & l'effroi
Peuvent bien entrainer un lâche loin de ſoi ;
Mais qui ſçait l'affronter, qui ſans trembler la brave
Ne fait que ce qu'il veut & n'eſt jamais eſclave.
Mon Pere généreux vouloit être trahi ;
Quelle honte pour moi ſi j'avois obéi !

HERCULE.

Ah! ſi vous vous couvrez d'une gloire immortelle,
La main qui menaçoit n'eſt que plus criminelle !
Votre ſublime effort, le comble des vertus,
Pour votre Raviſſeur, eſt un forfait de plus:
Il le doit expier : & le devoir d'Alcide
Eſt de laver ces lieux du ſang de ce perfide.

MEGARE.

Je t'entends ! Tes refus me font trop entrevoir
Que ton cœur ſe repaît dun criminel eſpoir.
Pourſuis ! Fais-moi l'affront de ſoupçonner encore
Que je crains d'obtenir la grace que j'implore ;
Ne ménage plus rien dans tes tranſports jaloux ;
Sans égard pour ma gloire, accable mon Epoux !
Mais ne te flate pas qu'après ſon ſacrifice,
Mégare lâchement, à ton deſtin s'uniſſe
Elle aime trop l'honneur, pour recevoir la main ;
Qui, d'un premier Epoux, auroit percé le ſein.

HERCULE.

Que me demandez-vous ? Junon, dans ſa colere,

Ne m'imposa jamais une loi si sévére !

MEGARE.

Eh, bien fais la rougir par cet exploit nouveau !
Il manquoit à ta gloire un triomphe si beau.
Plus grand qu'aucun Mortel par ta valeur suprême,
En subjugant l'amour, surpasse les Dieux même !
Que dis-je ! Une mortelle a tracé ton devoir.
Sur lui-même un Héros à-t-il moins de pouvoir !
Ose imiter enfin l'exemple que je donne !
Je hais Lycus; je t'aime; & mon cœur lui pardonne.

(*à part.*)

Que fais-je ! Pour complaire à cet amant jaloux,
J'ose ici protester que je hais mon Epoux !
L'aimer, c'est mon devoir, je m'en fais une honte!

(*à Hercule.*)

Triomphe ; vois, ingrat tout le feu qui me dompte !
J'en suis assez punie; & mon cœur déchiré
Ne vivra pas longtemps d'Hercule séparé.
Mais je demande un prix pour un amour si tendre !
Jouis seul de la honte où tu le fais descendre;
Aux yeux du monde entier, daigne m'en préserver;
Laisse vivre Lycus, si tu veux m'en sauver:
Songe que tu ne peux l'envoyer au suplice,
Sans que, de son trépas, je paroisse complice!

HERCULE.

Mégare..... Il faut vous perdre! Il faut donc vous quitter

Quoique vous ordonniez qui peut vous resister ?
Des forfaits dont Lycus est envers moi coupable,
Madame c'en est fait, il n'est plus responsable :
Mais envers votre Pere, il en a trop commis ;
Leur pardon est un droit qui ne m'est pas permis.
Lui seul doit prononcer la grace, où le suplice :
Qu'il pardonne à son gré, qu'il se fasse justice !
J'y souscris, le Tiran va rentrer sous ses loix ;
Hercule sçait vanger & respecter les Rois.
De tout ce que j'entens, mon ame transportée,
Jamais à de hauts faits, ne fut plus excitée.
sur les cœurs généreux la vertu prend des droits,
qui sçavent les contraindre à fléchir sous ses loix.

SCENE IV.

MEGARE *seule.*

MOn Pére en ma faveur oublîra son injure :
J'ai désarmé l'amour, je vaincrai la Nature.
Qu'à de si dignes soins, cédent tous mes transports !
Pour un coupable époux redoublons mes efforts !
O Dieux, de ton destin, quel caprice bizarre !
Quels assauts pour ton cœur, malheureuse Mégare!
Il lui falloit deux fois surmonter son amour,
Deux fois à ce qu'il hait, l'immoler en un jour ;
Tour-à-tour, pour défendre ou l'Epoux ou le Pére,
Se livrer aux horreurs du joug le plus sévére !
Ce triomphe est cruel ; mais qu'il est glorieux !
Il en coûte toujours pour être vertueux.
Les grandeurs & l'amour sont des biens peu durables
La gloire & la vertu sont les seuls véritables.

SCENE V.

MEGARE, CREON.

MEGARE *pourſuivant.*

AH! c'eſt à vous Seigneur que je dois m'addreſſer !
C'eſt vous, pour mon époux, qu'il faut intéreſſer !
Son ſort eſt dans vos mains ! au ſoin de votre vie,
J'ai pû ſacrifier une flâme chérie,
Ne daigneriez-vous pas, pour ſauver mon honneur,
Vaincre pour la vangeance, une trop vive ardeur !
Pour vous ſauver de lui, Lycus fut mon Epoux ;
Il ne me reſte plus qu'à le ſauver de vous.
Pour prix de tant d'efforts, accordez-lui la vie ;
Qu'il vive, & que bientôt elle me ſoit ravie !

CREON.

Ah ! je ne dois que trop à ta tendre amitié !
Ton ſort, de l'Univers, mérite la pitié :
Ta vertu fait l'honneur d'une triſte Famille ;
J'attends ici Lycus ; appaiſe-toi ma Fille :
Peut-être on peut encor accorder en ce jour,
La vangeance, l'honneur, le devoir & l'amour.

MEGARE.

Quel ſuccès, juſte Ciel ! votre ame ſe propoſe !
De tous mes intérêts, ſur vous, je me repoſe :
Je n'ajoûte qu'un mot ; oui, ſoyez aſſuré
Que ſi Lycus enfin à la mort eſt livré,
Pour me juſtifier de l'avoir exigée

Pour ſatisfaire alors à ma gloire outragée,
Terminant d'un ſeul coup ma honte & mon ennui,
Même à vos yeux, Seigneur, je péris avec lui.

SCENE VI.

CREON *ſeul.*

DIeux! ſi tant de vertus ſont aux pleurs condamnées,
Pour qui donc vos faveurs ſont elles deſtinées!

Se tournant du côté par où Megare s'en eſt allée.

Oui, le Ciel me l'inſpire, & pour te contenter,
Pour fléchir un Captif, je m'en vais tout tenter,
S'il réſiſte à mes loix, s'il refuſe ſa grace,
Pourquoi balancerois-je, à punir ſon audace;
Pour qu'on t'oſe accuſer de ſon arrêt mortel,
Ma Fille, envers ton Pére, il eſt trop criminel.
Il vient....

SCENE VII.

CREON, LYCUS *enchaîné*, IPHIS, GARDES

CREON *pourſuivant.*

EH bien, Lycus, quel ſera ton refuge?
N'es-tu pas conſterné de voir quel eſt ton juge?
Tu ne prévoyois pas qu'arbitre de tes jours,
Celui

Celui que tu chargeois d'outrages & de chaînes,
Te pût faire si tôt subir de justes peines !
Le devoir le plus saint, le droit le plus sacré,
La vertu, ni l'honneur, tu n'as rien révéré :
Mais les Dieux t'attendoient : reconnois leur justice :
Que le remord ici fasse au moins ton suplice!

LYCUS.

Les regrets dévorans se font trop bien sentir ;
Oui, je dois éprouver un mortel repentir,
Puisque, par mon amour, ma vangeance asservie,
En te chassant du Trône, a respecté ta vie !
Ma fausse politique & mes tendres transports,
Voilà tout les forfaits dont je sens des remords :
S'il est des Immortels qui punissent le crime,
L'amour est le seul Dieu dont je suis la victime.

CREON.

Plus soumis au destin qui vient de te frapper,
De plus dignes transports, tu devrois t'occuper :
Ne me connois-tu plus ? crois-tu que la clémence
Ait perdu, sur Créon, ses droits & sa puissance ?
Un cœur qui fut toujours ferme en l'adversité
Sçait user dignement de la prospérité.
Crois-moi, sans te parer d'une inutile audace ;
Mérite ma bonté prête à te faire grace :
Je te pardonne tout, ton régne, tes fureurs ;
Je te rends près de moi ton crédit, tes honneurs ;
Mais, du terrible joug, où tu l'as condamnée,
Délivre par pitié ma fille infortunée ;
Portant ailleurs ta foi, toi-même brise un nœud ;
Que forma la contrainte & non pas son aveu.

LYCUS.

Si cet hymen te blesse, & s'il gêne Mégare ;

Ne peux-tu commander que la mort nous ſépare?
Par tes fauſſes bontés, ne crois-pas m'étonner :
Mettre un prix à la grace, eſt-ce donc pardonner?
Tu veux me dépouiller du ſeul bien qui me reſte ;
Qui me devient plus cher dans mon état funeſte !
De ton Maître, deſcendre au rang de tes ſujets,
C'eſt aſſez en un jour me charger de regrets,
Sans qu'à mon fier Rival, j'aille céder encore
Le trop fatal objet que tout mon cœur adore !
Il m'en a trop couté pour être ſon époux :
Je ne veux qu'en mourant, perdre un titre ſi doux ;
Et la mort à ce prix n'aura rien qui m'étonne,

CREON.

C'en eſt aſſez.

à Iphis & aux Gardes, leur montrant Lycus.

Rentrez !

SCENE VIII.

CREON *ſeul.*

LE ſoin de ma couronne,
Ma propre ſureté, l'intérêt de l'Etat,
Tout exige qu'enfin je puniſſe un ingrat.
Quand le Monarque eſt ſeul offenſé par le crime,
La clémence eſt alors une vertu ſublime ;
Mais il devient cruel, s'il pardonne un forfait,
Dont ſouffrent avec lui, l'Etat & le ſujet.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYCUS *seul, & sans chaînes.*

QUi fait tomber mes fers ? A mon sort déplorable,
Quel Mortel peut prêter une main secourable ?
» Fuis, m'a-t'on dit, Lycus, profite de l'instant
» Qui peut te garantir de la mort qui t'attend !
O généreux Amis, si chers à votre Maître,
Arcas, Phœnix, Erox, puis-je vous méconnoître ?
Des coups de l'ennemi, les Dieux vous ont sauvés,
Pour me servir encor, ils vous ont réservés.
J'accepte vos bienfaits, non pour sauver ma tête ;
Un intérêt plus grand & m'occupe, & m'arrête.
Quoi, j'irois, sans secours errant dans l'Univers,
Chercher des jours, de honte, & d'opprobre couverts !
Je fuirois pour laisser un Rival que j'abhorre,
Tranquile possesseur de tout ce que j'adore !
Je sçaurai mieux servir la vangeance & l'amour.
Couronne, Epouse, Amis, je perds tout en ce jour ;
Tout doit se ressentir de l'excès de ma rage ;
Tous doivent partager le destin qui m'outrage.
Ah ! si Mégare enfin ne peut plus être à moi,

J'empêcherai du moins qu'elle ne ſoit à toi,
Hercule ! C'eſt le ſoin que ma fureur exige ;
C'eſt le prix que je dois à la main qui m'oblige !
Mais j'entends quelque bruit! Qui porte ici ſes pas?
C'eſt Mégare! heureux ſort! l'aſpect de tant d'appas,
Loin de la déſarmer, irrite ma furie :
Je ſens, avec l'amour, croître la jalouſie !

SCENE II.

MEGARE, LYCUS.

MEGARE.

QUe vois-je, juſte Ciel ! Quoi, Lycus en ces lieux !
Malheureux, quel eſpoir t'offre encor à mes yeux?

LYCUS.

Parjure, je t'entends ! ma préſence te bleſſe ;
Et gêne les tranſports de ta folle tendreſſe :
Tu la croyois déja libre dans ſon ardeur ;
De l'arrêt de ma mort, tu blâmes la lenteur :
Mais avant le moment dont la rigueur approche.....

MEGARE.

De la part de Lycus, cet injuſte reproche
Ne ſçauroit m'étonner, encor moins m'émouvoir.
Toi, qui ne connois point l'empire du devoir,
Qui, de tes paſſions, adorant les caprices,
As ſuivi, ſans remords, toutes les injuſtices,
Peux-tu t'imaginer qu'on trouve des mortels,
Qui, de la vertu ſeule, encenſant les Autels,
Honteux même d'oſer diſputer la victoire,

Immolent tous penchans ennemis de leur gloire ?
Admire donc des traits qui te ſont inconnus ;
Rends-moi juſtice, ingrat ; & ne m'outrage plus !
Si ta mort, à mes vœux, avoit paru propice,
N'aurois-tu pas déja péri dans le ſuplice ?
Le fer levé ſur toi, qui l'auroit ſuſpendu ?
Contre Hercule & Créon, t'aurois-je défendu ?
Aurois-je, pour ſauver les jours que tu hazardes,
Fait ouvrir ta priſon & corrompu tes gardes ?

LYCUS.

Qu'entends-je ! quoi, c'eſt vous...... Au comble de l'horreur,
Succéde tout-à-coup un eſpoir enchanteur !
Je ſuis libre pour vous ; quoi, par vous je reſpire !
Sur ce cœur généreux, aurois-je quelque empire ?
Que ſur moi tous les maux viennent ſe raſſembler,
Votre haine eſt le ſeul qui me puiſſe accabler !
Tournez vers moi ces yeux........

MEGARE.

Va, c'eſt trop te contraindre !
Quoi, ma haine, dis-tu, te ſembloit ſeule à craindre ;
Et tu n'as pris des ſoins que pour la mériter !
D'un inutile eſpoir ceſſe de te flatter :
Diſtingue, de l'amour, une vertu ſévere ;
Je ne m'abbaiſſe point à feindre pour te plaire :
Mon cœur n'a point de part dans tout ce que j'ai fait ;
Je ne conſulte point un ſentiment ſecret ;
Un auſtére devoir dont la délicateſſe,
De l'ombre d'un forfait, ſe révolte & ſe bleſſe,
Me cachant tes fureurs, m'intéreſſe à ton ſort,
Et protége un époux trop digne de la mort.

LYCUS.

Suis donc toutes les loix que ce devoir t'impoſe !
Partage les malheurs où le deſtin m'expoſe ;

Dédommage mon cœur de ce qu'il a perdu;
Console-moi du rang dont je suis descendu:
Sans Trône, sans Mégare, est-il quelque fortune;
Qui pût me faire aimer une vie importune?
Si je perds le seul bien que j'ai tant souhaité,
Qu'ai-je à faire du jour & de la liberté?
Puis je être heureux sans toi, sans toi pourrai-je vivre!
Si l'honneur t'est si cher, viens, daigne enfin me suivre;
Nous pouvons profiter d'un moment précieux:
Viens; il me reste encor des Amis en ces lieux.

MEGARE.

Je n'examine point si la fuite est facile;
Ni dans quels lieux, tu crois trouver un sur azile;
Du moment qu'aux Autels, t'immolant tous mes vœux,
Les flambeaux de l'hymen ont brillé sûr nous deux,
Mon cœur sans artifice a révéré ses chaînes;
Tes ordres, tes désirs sont mes loix souveraines;
Tu les verras toujours respectés & suivis:
Si-tôt qu'en sureté, tes jours seront remis,
Que tu m'annonceras les lieux de ta retraite;
A rejoindre un Epoux, tu me trouveras prête;
De la vertu sur moi, tu connois le pouvoir;
Va, tu peux lui laisser le soin de mon devoir.

SCENE III.

LYCUS *seul.*

Sous les loix du devoir, si ton ame est réduite,
Tu n'as qu'à te résoudre à seconder ma fuite;

Ou je te contraindrai d'accompagner mes pas;
Pour ôtage en ces lieux, je ne te laiſſe pas.
Avant d'y conſentir, dans ma fureur extrême,
Je ſçaurai t'immoler & me frapper moi-même.
Quelqu'un vient... Hâtons-nous; un moment me ſuffit
Pour remplir ce Palais du malheur qui me ſuit!

SCENE IV.

LYCUS, ARCAS.

ARCAS.

QUel bonheur imprévû, vous préſente à ma vuë?
Seigneur, la liberté vous eſt-elle renduë?
De vous entretenir je cherchois les moyens;
Vos amis ſont armés pour briſer vos liens;
Et ſignalant leur zéle & leur reconnoiſſance,
Ils vont mettre en vos mains le fer de la vangeance.

LYCUS.

Que dites-vous, ô Ciel! par quels exploits nouveaux,
Pourrions-nous....

ARCAS.

Vous ſçavez qu'à l'aſpect du Héros,
Qui fait trembler la terre, & frémir l'enfer même;
Vos ſoldats emportés par leur frayeur extrême,
Et preſque ſans combattre, à cet heureux Guerrier,
Ont cédé lâchement un facile laurier;

Que les Chefs, que vous-même entraînés par leur
fuite,
Envain des ennemis, évitant la pourſuite,
Ont été, comme vous, entre leurs mains livrés,
Ou par ces inhumains ſans pitié maſſacrés.
Sauvés de leur fureur, Erox, Phœnix, Iphite,
Bientôt des fugitifs, ont raſſemblé l'élite;
De leur vaine terreur, déteſtant les tranſports,
Ils vont la réparer par de nobles efforts;
Ils ſçauront dignement défendre votre vie,
Ou dans leur ſang verſé laver leur infamie.
Souvent les grands exploits, du remords, ſont le
fruit;
Ces retours de vertu que la honte produit,
Rendent plus magnanime une ame généreuſe;
Quand la gloire la ſuit, la défaite eſt heureuſe.
Le ſilence, la nuit, ſecondant nos projets,
Nous entourons déja les murs de ce Palais;
Sitôt que nos vainqueurs enyvrés de leur gloire,
Dans la ſécurité d'une pleine victoire,
Sans trouble abandonnés aux douceurs du ſom-
meil,
Et ne redoutant point de funeſte réveil,
Nous rendront à leur tour la victoire facile,
On pourra s'emparer des portes de la Ville;
Tandis qu'en ce Palais tout ruiſſelant de ſang,
De vos fiers oppreſſeurs, vous percerez le flanc.
Rien ne réſiſtera; vous n'avez qu'à paroître;
Dans Thébe encor, Seigneur, vous deviendrez le
Maître.

LYCUS.

Que ne vous dois-je pas pour des bienfaits ſi grands!

Apperçevant Hercule & Créon.

Je les vois.... hâtons-nous de perdre nos Tyrans;

SCENE V.

HERCULE, CREON.

CREON.

Je n'ai rien pû gagner ſur cet eſprit rebelle ;
Il brave fiérement la mort la plus cruelle ;
Bien loin de renoncer à l'Objet de ſes vœux,
En mourant ſon Epoux, il ſe croit trop heureux.

HERCULE.

Sont-ce là vos décrets, une injuſte furie,
Dieux ! doit-elle ſans ceſſe empoiſonner ma vie ?
Quand j'ai cru voir finir ma peine & mes travaux,
Je ſuis encore en butte à des malheurs nouveaux !
Hélas, de peu d'inſtans, preſſant mon arrivée,
Mégare, à mon amour, je t'aurois conſervée !
Je ne puis qu'applaudir à tes nobles tranſports ;
J'admire ta vertu, tes généreux efforts :
Mais lorſque, de mes vœux, tu te montres ſi digne,
Je ſens mieux la rigueur de ce revers inſigne ;
S'il partoit de ton crime, & non de ta vertu,
Mon cœur, en te perdant, ſeroit moins abbatu :
Le ſouverain mépris que fait naître le crime,
Détruit bientôt l'amour, en détruiſant l'eſtime.
Oui, Seigneur, c'en eſt fait : je dois quitter des lieux,
Où tout bleſſe mon cœur, où tout bleſſe mes yeux!
Déjà de toutes parts, par ma trop longue abſence,
Les Tyrans enhardis font gémir l'innocence.
Pour le bien des Humains, que de momens perdus!
Recevez mes adieux.....

SCENE VI.

HERCULE, CREON, IPHIS.

IPHIS *à Créon.*

Le perfide Lycus,
Terrible en sa vangeance, en son amour barbare:
De ses fers échapé, vous enléve Mégare;
Tandis que, des vaincus, les restes rassemblés
Attaquent ce Palais, & vos gardes troublés:
Leur nombre, leur fureur à chaque instant augmente;
Déja dans tous les cœurs, ils portent l'épouvante;
La nuit les favorise &, sans un prompt secours,
Ils se rendront bientôt les maîtres de vos jours.

HERCULE.

De ma juste vangeance, ils seront les victimes;

à Créon.

Je vais vous ramener l'Auteur de tant crimes,
Dont sans doute les Dieux ordonnent le trépas.

CREON.

Je ne vous quitte point.

HERCULE.

Ne suivez point mes pas:
Défendez ce Palais: la présence d'Alcide
Suffit pour dissiper cette troupe perfide.



SCENE VII.

CREON, IPHIS.

CREON.

IPhis, par quel ſecours, par quelle trahiſon,
Penſes-tu que Lycus ait forcé ſa priſon ?
Qui nous trompe, & le ſert ?

IPHIS.

A mon Maître fidelle,
Je courois m'oppoſer aux projets d'un rebelle ;
Je trouve en l'abordant ſes gardes révoltés,
A ſes ordres ſoumis, rangés à ſes côtés ;
D'abord ſans m'informer qui les a pû ſéduire,
Je crois que mon devoir eſt de vous en inſtruire :
Mais ce que mes ſoupçons en ont pû concevoir,
C'eſt que pouſſant trop loin un ſcrupuleux devoir,
Mégare....

CREON.

O triſte fruit d'une vertu trop pure !
Ma fille, à quels dangers, tes ſoins pour un parjure
Expoſent en ce jour ton pere & ſon vangeur !
Ils ont trop reſpecté ton aveugle douleur.

IPHIS.

De ce nouveau forfait indignée & ſurpriſe,
D'abord pour détourner cette horrible entrepriſe,
Elle venoit, Seigneur, ou fléchir ſon Epoux,
Ou s'offrir la premiere au devant de ſes coups.
Mais l'ingrat n'écoutant que ſa rage cruelle,
L'emmene ſans égard à ſa peine mortelle.

M vj

CREON.

Ciel. . . . . Hâtons-nous, Iphis; viens, courons nous ranger
Sous les loix du Héros ardent à nous vanger;
Partageons & sa gloire, & son péril extrême!

L'on entend du bruit derriere le Théâtre.

Qu'entends-je! ô Dieux! sauvez Hercule! c'est lui-même!

SCENE VIII.

HERCULE, CREON, IPHIS.

CREON *à Hercule.*

QUe m'annonce, Seigneur, ce fer rougi de sang?

HERCULE.

Que, de l'ingrat Lycus, il a percé le flanc.
Sitôt que j'ai paru, ceux qui servoient sa rage,
En fuyant, jusqu'à lui, m'ont ouvert un passage.
Nos soldats renversés étoient prêts à céder;
Ranimés par ma voix, ils m'osent seconder:
Tout change alors de face en ce combat terrible,
Que l'ombre de la nuit rend encor plus horrible:
A peine on se connoît: malgré tout mon courroux,
De Mégare, partout je respectois l'époux;
Mais le traître sur moi fondant avec furie,
A sçû, plus d'une fois, mettre en danger ma vie:
Sans daigner l'attaquer, je bravois ses transports;
Quand, de son désespoir, redoublant les efforts,

Il auroit, dans mon ſang, trempé ſa main cruelle,
Si, prompt à détourner une atteinte mortelle,
Mon bras, ſûr de ſes coups, ne l'eût fait ſuccomber;
Il s'écrie .... à mes pieds, il eſt venu tomber.
A regret j'ai puni les fureurs d'un barbare :
Quel trouble cependant, de mon ame s'empare!
Un noir preſſentiment .... Ah! je crains tes douleurs,
Mégare, je m'allarme en prévoyant tes pleurs!

SCENE IX.

HERCULE, CREON, IPHIS, GARDES, LYCUS *mourant.*

HERCULE *pourſuivant.*

EH quoi, Lycus mourant vient s'offrir à ma vuë!

à Lycus.

Je t'aurois garanti de la mort qui t'eſt duë:
Pourquoi contraignois-tu mon bras à t'accabler?

LYCUS.

Quel plaiſir une fois de te faire trembler,
Hercule! cet eſpoir a prolongé ma vie;
Il ſuſpend mes tourmens, flatte ma jalouſie;
Il conſole mon cœur juſtement outragé:
En me privant de tout, toi-même m'as vangé.

HERCULE.

Je t'ai vangé, moi!

LYCUS.

Va voir mourir ton amante!

CREON.

Ma fille !

LYCUS *à Hercule.*

Va la voir par tes coups expirante !

HERCULE.

Mégare.... j'aurois pû.... je frémis d'y penser !

LYCUS.

Au plaisir que mon cœur sent à te l'annoncer,
N'en doute point, cruel, ta main a fait le crime.

HERCULE.

O désespoir !

CREON.

Grands Dieux ! Déplorable victime !

LYCUS.

Prête à suivre par-tout le sort de son époux,
Elle vient avec lui de partager tes coups.

CREON *en s'en allant.*

Sort fatal ! S'il se peut, dans ma douleur cruelle,
Allons la secourir, ou mourons auprès d'elle !

SCENE X.

HERCULE, LYCUS *mourant*, IPHIS, GARDES.

LYCUS *à Hercule.*

Avant ma mort du moins je goûte la douceur
De pouvoir à mon gré jouir de ton malheur :
D'être ici le témoin du désespoir extrême,
D'un Rival préféré qui frappe ce qu'il aime.
Ma jalouse fureur, mon œil est satisfait :
Moins malheureux que toi, je péris sans regret.
(il meurt, on l'emporte.)

SCENE DERNIERE.

HERCULE, IPHIS, GARDES.

HERCULE.

TU triomphes enfin, Déesse impitoyable !
C'est toi, qui m'aveuglant dans ta rage implacable,
As percé par ma main le cœur que j'adorois :
C'est-là le dernier trait que tu me préparois !
Mais quoi, pour me plonger dans cet affreux abîme,
Faut-il que la vertu te serve de victime ?
Je sauverai ma gloire en punissant mon cœur
D'un crime dont ta haine est plus que moi l'auteur !

Il veut se tuer, on le désarme.

IPHIS *lui retenant le bras.*

Arrêtez, appaisez une douleur si vive !

HERCULE.

Quoi, souillé d'un forfait, tu veux qu'Hercule vive ?
J'ai fait l'honneur du Monde, en dois-je être l'horreur ?
Est il quelque climat, quelque terre étrangere
Où je puisse cacher ma honte & ma misere ?
Dans l'Univers entier, mon nom trop illustré
M'ôte jusqu'à l'espoir d'un exil ignoré !
Mon pere, par pitié, viens me réduire en poudre!
Le bienfait que j'implore est un seul coup de foudre.
Sois sensible à mes maux ; finis mon triste sort ;
Pour prix de tant d'exploits je ne veux que la mort!

Où suis-je? Quelle nuit! Ah, tu viens de m'entendre!
Au ténébreux Tartare, oui, tu m'as fait descendre!
Je le vis sans pâlir, mais un effroi mortel....
Je n'étois point coupable, & je suis criminel.
Quels monstres infernaux viennent pour me combattre?
Eh quoi, tous ceux encor que mon bras sçût abattre,
Tous ces lâches Brigands écrasés par mes coups,
Pour mieux me déchirer, ils reparoissent tous!
Vous, dont le sang rougit la forêt de Némée,
Les noires eaux de Lerne, & la Crette allarmée,
Tremblez! De vous encor je m'en vais triompher!
Antée, encor un coup, je sçaurai t'étouffer!
Mais non, assouvissez votre fureur barbare;
Je me livre à vos coups! Dieux, j'apperçois Mégare!
Elle offre à mes regards le fer teint de son sang!
Je vois le coup mortel qu'il porta dans son flanc.
Ne crois pas que jamais ton Amant se pardonne,
Mégare!... A tant d'horreurs, la force m'abandonne!
Je meurs saisi de honte & de remords affreux:
Et je sens que la mort est douce aux malheureux.

Il tombe évanoui: on l'emporte.

FIN.



POESIES DIVERSES.

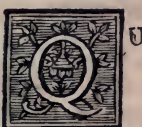
PROLOGUE

*Pour servir de Bouquet à Mesdames de B**. & de L*. H**. D*. F**.*

Représenté chez ces Dames, à C** le 15 Septembre 1748.

LA NYMPHE DE LA SEINE;
VERTUMNE.

VERTUMNE.*



QUe vois-je dans ces lieux, la Nymphe de la Seine?
Et quel sujet, en ce jardin charmant,
Aimable Nymphe, vous amene?
Y venez-vous chercher quelque fidéle amant?

LA NYMPHE.

Mais vous-même, Vertumne, y venez-vous attendre
Quelque jeune beauté?
Ou la Divinité
Pour qui, depuis long tems, votre cœur est si tendre?

* Il est pris ici pour le Dieu des Jardins.

D'une nouvelle amour, reſſentez-vous les coups;
Attendez-vous Pomone, ou la trahiſſez-vous?
VERTUMNE.
Non, ce n'eſt point l'amour, c'eſt la reconnoiſſance
Qui ſeule m'anime en ce jour.
LA NYMPHE.
C'eſt elle ſeule auſſi, qui, dans ce beau ſéjour,
Attire aujourd'hui ma préſence.
Pour s'éloigner un peu des embarras, des bruits,
Et du tumulte de Paris,
Une Mortelle reſpectable
Ici depuis un tems cherchant un doux repos,
Rend plus brillans ces doux côteaux;
Et, par mille vertus, ſon grand cœur adorable
Fait régner ſur ces bords la généroſité,
Les plaiſirs innocens, la politeſſe aimable,
Et la noble ſimplicité,
D'où naiſſent les douceurs de la ſociété,
Et qui par-tout la rendent eſtimable:
Toujours de ſa famille, & du plus digne époux,
Elle fit le bonheur & les vœux les plus doux:
Tous les cœurs vertueux, les Mortels les plus ſages,
Lui doivent leurs hommages;
Et les Dieux leurs bienfaits.
Pour moi, qui connois les attraits,
Et qui reſſens les avantages
Dont ſa douce préſence a décoré ces lieux,
Je veux faire éclater mon ardeur à ſes yeux;
Et dans ce jour où l'on s'apprête
Par mille ſoins à célébrer ſa fête,
Je veux à mon tour l'honorer:
Je venois ici préparer
Les fleurs dont je prétens moi-même orner ſa tête.
VERTUMNE.
J'admire en vérité comme un même deſſein
Nous a conduits ici vous & moi ſi matin.

Pour une THERESE charmante,
Qui fait également l'honneur de ce séjour;
Je venois cueillir à mon tour
La guirlande la plus brillanre.
C'est le moins que je dois aux soins que son époux
Prend pour mes dons charmans & pour mes avantages:
Je ne le dois pas moins à ce zéle si doux
Qu'elle montre à m'offrir ses vœux & ses hommages.
Au récit que vous m'avez fait
Des sublimes vertus d'un objet respectable;
Je ne douterois pas que le même sujet
N'attirât dans ce jour notre zéle durable;
Si, parmi tant de dons brillans,
Que vous avez vantés dans ce modéle aimable;
Vous aviez relevé son bon goût, ses talens,
Cette prudence, ce bon sens,
Qu'aux graces de la jeunesse,
Et d'une douce sagesse,
Elle sçait joindre encore avec tant d'agrémens.

LA NYMPHE.

Je vous entends: ces mots dévoilent le mystere.
Deux objets en ces lieux, de mon sexe l'honneur,
Ont trop mérité notre ardeur.
Je venois honorer la MERE;
C'est à la FILLE, vous, que vous tâchiez de plaire.
Puisque leurs cœurs ont sçû partager tous les deux
Ces divines vertus, ce charmant caractere,
Qui font d'abord autant d'heureux
De tous ceux qui les environnent;
Et par qui les époux, les amis, les enfans,
Et même les indifférens,
Exaltent, à l'envi, les beaux jours qu'ils leur donnent.

Puisque si bien unis leurs deux cœurs n'en font qu'un,
Je vois qu'un même nom leur est encor commun.

VERTUMNE.

Joignons donc nos transports ; rendons mêmes hommages
A ces dignes objets qu'avec tant d'avantages,
Les Dieux, sans doute ont faits, dans leurs soins paternels,
Pour servir de leçon & d'exemple aux Mortels.

LA NYMPHE.

Pour mieux célébrer cette fête,
De quelques Nymphes, j'ai fait choix ;
Dans un spectacle qui s'apprête
Elles viendront bientôt par leurs jeux, par leurs voix,
Rendre, de ce grand jour, les douceurs plus parfaites ;
Et, des Maîtres de ces beaux lieux,
Secondant les ardeurs secrettes,
Faire envier aux jaloux curieux
Les plaisirs que l'on goûte en ces douces retraites.

VERTUMNE.

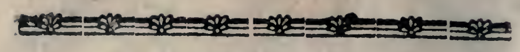
Souffrez que des sujets à mes ordres soumis,
A vos Nymphes encor s'unissent,
Qu'encor plus, par leurs soins, des plaisirs & des ris,
Qui regnent dans ces lieux, les échos retentissent ;
Et qu'ainsi p ar l'ardeur qui nous guide aujourd'hui,
Les Mortels attentifs sçachent que les Dieux même,
A la vertu par-tout accordant leur appui,
L ui daignent rendre encor un hommage suprême.

Entrée de Nymphes & de Sylvains, qui dansent.

PROLOGUE;

Pour ſervir de Bouquet
*à M. de B****

Repréſenté chez lui à C*** le
3 Novembre 1749.



ACTEURS.

MERCURE.
L'AMOUR FILIAL.
L'AMITIE'.
LA RECONNOISSANCE.
LUBIN, Jardinier.
Suite de l'Amour Filial, de l'Amitié, & de la Reconnoissance.

*La Scene est dans le Jardin de M. de B***. à C**.*

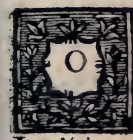


PROLOGUE

Représenté à C**, le jour de la Fête de M. de B***.

SCENE PREMIERE.

LUBIN *seul.*



OH parguenne, aujourd'hui j'aurions bian d'inforteune,
Si, ne devançant pas une foule importeune,
Je n'étions le premier à donner le Bouquet
A l'homme le plus franc, à l'esprit le mieux fait;
Au meilleur cœur, au meilleur maître
Qui jamais sous le ciel puisse être.
Il seroit biau vraiment que ces gentilles fleurs
Que je plantons, j'arrosons, faisons naître,
Ne nous sarvissent pas, pour montrer des ardeurs,
Qui, sans fâcher parsonne, étant les plus sincères,
Doivent sans contredit éclater les premieres.
Hâtons-nous d'en cueillir!

SCENE II.

MERCURE, LUBIN.

MERCURE.

Hola, l'ami, deux mots!

LUBIN.

Oh, j'avons bian d'autres affaires
Que d'acouter vos vains propos.

MERCURE.

Arrête; ou crains de me déplaire!

LUBIN.

Morgué, je n'avons pas le tems:
Sarviteur; on vous dit que des soins importans....

MERCURE.

Demeure-là; que de mystere!
Sçais-tu bien que j'ai l'art de me faire obéir?

LUBIN.

Parbleu, je ne vous craignons guère:
J'avons des jambes pour courir,
Quand nos bras ne pouviont suffire à nous défendre.

MERCURE.

Je n'aime pas les insolens,
Et je suis déja las d'entendre
Tant de discours impertinens.

Lubin veut s'enfuir, Mercure le touche de son Caducée, & Lubin reste immobile à la même place.

Ne bouge!

LUBIN.

Me voilà tout comme une statue!
Miséricorde, en vain je m'évartue,

Je

Je ne pouvons branler la jambe ni le pié :
Ce drôle m'a patrifié !
J'avions cru jusqu'ici, lorsque j'entendions dire
Qu'on trouvoit des Sorciers en çartaines forêts,
Que c'étiont là contes pour rire,
Ou pour apouvanter des enfans, des benêts :
Mais je sentons trop bian que la chose est çartaine.
Monsieur l'ami du Diable, ayez pitié de moi !
Si j'avons dit des mots qui vous aviont fait peine,
Je demandons ici pardon de bonne foi !
Je ne vous ferons plus une injure semblable ;
J'aurons à l'avenir pour Messieurs les Sorciers
Tout le raspet imaginable ;
Et j'allons être des premiers
A lutter contre ceux qui vous traitont de fable !
Mais il ne fait que rire....

MERCURE.

Et j'en ai bien sujet !
Une autre fois tu seras plus traitable.

LUBIN.

J'avions tort, il est vrai : vous avez fort bian fait;
Mais la faute est assez punie.
Vous serez cause, hélas ! que malgré mon envie,
Queuqu'autre, au Maître que je sers,
Offrira devant moi son zéle & son hommage :
La seule peur d'un tel revers
Me met au désespoir, j'enrage !

MERCURE.

C'est ce que je voulois ; voilà précisément
Le sujet pour lequel en ces lieux je t'arrête.
De quel droit, avant moi, veux-tu dans cette fête,
A ce sage Mortel, porter ton compliment ?

LUBIN.

Quel droit ! il eſt bon là .... ſachons plûtôt le
vôtre ?
Voyons donc s'il ſeroit auſſi clair que le nôtre !
Qui vous connoît ici ? Quoique dans ce beau lieu,
Il vienne aſſez ſouvent fort bonne compagnie,
Je ne remettons pas votre phiſonomie.

MERCURE.

Un manant prétend-il l'emporter ſur un Dieu ?

LUBIN.

Un Dieu, qui, vous ? Excuſez, je vous prie,
Bien plus que les ſorciers, j'appréhendons les
Dieux :
Je ſavons le raſpet qu'on doit avoir pour eux :
Mais n'ayant jamais vû votre air, votre figure,
Pardonnez ſi....

MERCURE.

Je ſuis le Dieu Mercure :
Qui viens....

LUBIN.

Quel Dieu ! morgué, Marcure eſt un fripon :
Des brigans, des voleurs, n'eſt-il pas le patron ?
N'eſt-ce pas lui, dont les ruſes ſecrettes ....
J'avons toujours fort mal oüi parler de vous :
On dit que vous allez chez les jeunes fillettes ...
Le vilain métier que vous faites !
Gardez-vous, palſangué, d'approcher de cheu
nous !

MERCURE.

C'eſt un tort que m'ont fait des faquins de Poëtes ;
J'ai des emplois plus glorieux ;
Je ſuis chargé, ſurtout du meſſage des Dieux.

LUBIN *à part.*

Oui, pour ſarvir leurs amourettes.

MERCURE.

C'eſt de leur part que je viens aujourd'hui,
Pour aſſurer ce Mortel reſpectable,
Qui, par tant de vertus, ſçait leur être agréable,
De leurs bienfaits, de leur appui,
Et du bonheur le plus durable.

LUBIN.

L'ambaſſade pour lui ſans doute eſt honorable;
Mais à vous parler franc, un tel Ambaſſadeur
En diminue un peu l'honneur.
N'importe, de marcher rendez-moi la puiſſance,
Et j'irons....

Mercure le touche de ſon Caducée, Lubin ſaute de joie.

MERCURE.

Attendez... mais quel enfant s'avance?

LUBIN.

Il eſt ma foi gentil; il reſſemble à l'amour;
Viant-il troubler la paix qu'on goute en ce ſéjour?

MERCURE.

Je le prendrois pour lui; mais l'amour a des aîles,
Le bandeau, le carquois, & des fléches cruelles;
Et celui-ci n'a rien de tout cela!

SCENE III.

MERCURE, LUBIN, L'AMOUR FILIAL.

L'AMOUR FILIAL.

Vous me regardez bien; que dites-vous donc là?
Je ne ſuis point du tout ſurpris que ma figure

Soit étrangere pour Mercure ;
Il n'a jamais connu que mon frere l'aîné ;
A le flatter il est trop obstiné ;
Il approuve ses injustices ;
Et trop souvent encor fait triompher ses vices :
Mais pour mon autre frere & moi,
Il ne sçait notre nom, ni quel est notre emploi.

MERCURE.

Je l'avoue, il est vrai, j'ignore qui vous êtes ;
Et quel est le sujet des plaintes que vous faites.

L'AMOUR FILIAL.

Nous sommes deux freres cadets
De ce Dieu dont la gloire à vos soins est si chere ;
De ce Dieu turbulent qu'on adore à Cithere.
Nous régnons sans rigueur sur tous les cœurs bienfaits ;
L'un, en un mot, des Peres & des Meres,
Inspire, envers leurs fils, les tendres mouvemens ;
Et je fais naître, moi, les dignes sentimens
Qu'ont des enfans bien nés pour des têtes si cheres,
Des Cieux indignement éxilés autrefois
Par Saturne & le Dieu qui lance le tonnerre,
Depuis ce tems nous habitons la Terre,
Où, plus que dans l'Olympe, on révére nos loix.

MERCURE.

Avouez-le entre nous ; chez les Grands, chez les Rois,
On vous traite assez mal, & même on vous outrage ?

L'AMOUR FILIAL.

Nous sommes mieux reçus chez le simple Bourgeois.

LUBIN.

Mieux qu'à la ville encor ; vous êtes au village ;
N'est-ce pas ?

L'AMOUR FILIAL.

La grandeur, le faste nous fait tort;
Et rend vains trop souvent nos soins & notre effort.
Mais, dans tout l'univers, il n'est point de famille
Où, plus qu'en celle-ci, notre puissance brille;
Nous disposons l'un l'autre ici de tous les cœurs;
Et c'est aussi de cet aimable empire
Que naissent les plaisirs, la gaité, les douceurs
Qu'en ces beaux lieux chacun respire.

LUBIN.

L'enfant dit vrai.

L'AMOUR FILIAL.

C'est aujourd'hui mon jour:
Je viens auprès du meilleur Pere,
Faire parler les vœux, la tendresse, l'amour
D'une sage famille attentive à lui plaire.

LUBIN *à Mercure.*

Voilà pourtant ce que vous me coûtez,
Par votre cruelle injustice,
Monsieur le Dieu plein de malice!
Mes pauvres complimens seront-ils écoutés,
Lorsque l'amour & la tendresse
Auront donné champ libre à l'ardeur qui les presse

MERCURE.

Va, va, ne t'afflige point tant;
J'aurai bien le moyen de te rendre content.
Mais qui vers nous encor s'avance?



SCENE IV.

MERCURE, L'AMOUR FILIAL; L'AMITIÉ, LA RECONNOISSANCE, LUBIN.

LA RECONNOISSANCE.

C'Est l'Amitié.

L'AMITIE'.

C'est la Reconnoissance.
Oui, vous voyez deux sœurs qui s'aiment tendrement,
Qui sont toujours sincérement unies.

LA RECONNOISSANCE.

Qui ne connoissent point d'indignes jalousies;
Et se séparent rarement.

MERCURE.

Deux sœurs aimables, jeunes, belles;
Qui sont toujours d'accord entr'elles!
C'est un prodige merveilleux,
Sur la Terre, sans doute, aussi rare qu'aux Cieux.

L'AMITIE'.

Si je viens la premiere à régner dans une ame,
Bientôt j'en fais part à ma sœur.

LA RECONNOISSANCE.

Si d'abord dans un cœur a triomphé ma flâme;
Ma sœur vient sur mes pas en ranimer l'ardeur.

LUBIN.

Tenez, drès votre abord, je vous avons connues;
Car ici d'autres fois je vous avions bian vues.

L'AMITIE'.

Un même ſoin nous guide en ce charmant ſéjour:
Nous venons faire honneur à la fête du jour.
Ce reſpectable Chef d'une famille heureuſe,
A toujours eu l'ame trop généreuſe,
L'humeur trop douce, un trop bon cœur,
Pour qu'un nombre d'amis, avec un zéle extrême,
N'ayent pas chargé l'Amitié même
D'exprimer à ſes yeux l'excès de leur ardeur.

LA RECONNOISSANCE.

Toujours compatiſſant au ſort des miſérables,
Tant de cœurs lui ſont redevables,
Qu'étant touchés des biens qu'il leur a faits,
Ils ont recours à la Reconnoiſſance,
Pour lui montrer quelle puiſſance
Ont ſçû prendre ſur eux ſes généreux bienfaits.

MERCURE.

De tout ce que j'entends, que mon ame eſt charmée!
Pour ce ſage Mortel, quel éloge parfait!
Je vois trop qu'il eſt en effet
Au-deſſus de ſa renommée.
Ah! qu'il faut de vertus, pour être ainſi l'objet
De tant d'amour, de tant de zéle!
Qui ſçait ſi bien ſe faire aimer de tous,
Jouit d'une gloire immortelle,
Et mérite à jamais le deſtin le plus doux.
En ſa faveur uniſſez-vous;
Qu'un ſpectacle charmant, qu'une fête nouvelle,
Que vos chants, que vos jeux, par d'aimables efforts,
Signalent à la fois tous vos divins tranſports.
Moi, je retourne au ſéjour du Tonnerre,
Et je vais aſſurer les Dieux,
Que l'on trouve encor ſur la Terre
Des vertus & des cœurs qui ſeroient dignes d'eux.

LUBIN.

Et qui toujours ont eu plus de délicatesse
Et plus d'honneur cent fois qu'un Dieu de ton espece.

Entrée des Sujets de l'Amour Filial ; de l'Amitié & de la Reconnoissance.

LUBIN *chante.*

Volez jeux & plaisirs ! La tendresse, l'amour,
L'amitié, la reconnoissance
Triomphent en ce jour.
Que tout célébre en ce séjour
Et leurs douceurs & leur puissance.

VAUDEVILLE.

L'AMOUR FILIAL.

Si vous cherchez de tendres peres,
Qui sçachent faire à la fois
Respecter & chérir leurs loix,
Ni trop complaisans, ni sévéres,
Chose si rare en ce tems,
Prenez les Maîtres de céans.

L'AMITIE'.

Voulez-vous des Amis sincéres,
Qui ne soient ni trop flatteurs,
Ni trop difficiles censeurs,
Toujours de même caractére,
Chose si rare en ce tems,
Prenez les Maîtres de céans.

LUBIN.

Si vous voulez trouver des Maîtres,
Qui sagement indulgens,

Rendent le ſervice à leurs Gens
Agréable autant qu'il peut l'être,
Choſe ſi rare en ce tems,
Prenez les Maîtres de céans.

LA RECONNOISSANCE.

Faut-il des ames bienfaiſantes
Dont le plus ardent deſir
Soit de pouvoir faire plaiſir,
Aux maux d'autrui compatiſſantes;
Choſe ſi rare en ce tems,
Prenez les Maîtres de céans.

Un Suivant de l'Amour Filial.

Voulez-vous des Enfans dociles,
Craignant moins les châtimens
Que de déplaire à leurs Parens,
Qui tâchent comme eux d'être habiles,
Choſe ſi rare en ce tems,
Prenez les Enfans de céans.

Un Suivant de l'Amitié.

Si vous voulez voir des Epouſes,
Dont le bonheur le plus doux
Soit de complaire à leurs Epoux,
Et de tous leurs devoirs jalouſes,
Choſe ſi rare en ce tems,
Prenez les Dames de céans.

Un Suivant de la Reconnoiſſance.

Voulez-vous des Chefs de famille
Toujours d'agréable humeur,
Pleins de prudence, de candeur,
Dont par-tout la droiture brille,
Choſe ſi rare en ce tems,
Prenez les Maîtres de céans.

UNE ACTRICE *à M. de B...*

Si d'un amour vraiment ſincere,
Tu veux recevoir l'encens ;
Si le tribut des ſentimens
Eſt le ſeul qui puiſſe te plaire,
Choſe ſi rare en ce tems,
Accepte les cœurs de céans.

UN ACTEUR.

Faut-il une Troupe Comique,
Où conſtamment les Acteurs
Soient d'accord avec les Auteurs,
Et qu'entre eux jamais rien ne pique ;
Choſe ſi rare en ce tems,
Prenez les Acteurs de céans.

LUBIN.

Voulez-vous une Comédie,
Où pour but de leurs plaiſirs ;
Les Acteurs n'ayent d'autres deſirs
Que de plaire à la compagnie,
Choſe ſi rare en ce tems,
Prenez les Acteurs de céans.

FIN.

EPITRE
A MADAME LA MARQUISE DE CHABRILLAN,
Qui avoit reproché à l'Auteur d'avoir dédaigné de faire des vers pour elle.

JE n'ai pas dédaigné, peu jaloux de ma gloire,
De chanter dans mes vers le plus charmant objet :
Pour m'aſſurer bientôt d'une heureuſe mémoire,
Aurois-je pû choiſir un plus digne ſujet ?
Et lui-même, Apollon, ou les ſçavantes Fées
Pourroient-ils inſpirer le langage des Dieux ;
Pourroient-ils animer la voix de leurs Orphées
Ainſi que le feroit l'éclat de vos beaux yeux ?
Eſt-il quelque beauté qui vous ſoit comparable !
On voit unis en vous tous les attraits divers,
Dont un ſeul orneroit & rendroit adorable
L'objet le moins charmant qui ſoit dans l'univers.
Le célébre Zeuxis preſſé par pluſieurs Belles
De faire, de Vénus, un portrait reſſemblant,
Réunit leurs attraits, & de chacune d'elles,
Peignit dans ſon tableau le trait le plus brillant.
Il n'eût pas eu beſoin d'un pareil aſſemblage,
S'il eût pû copier vos appas enchanteurs ;
Son pinceau ſatisfait de tracer votre image,
Auroit dépeint Cypris ſous des traits plus flatteurs.
Mais c'eſt peu ; de ſes dons cruellement avare,
La Nature à pluſieurs partage ſes bienfaits ;
Donnant à celle-ci la beauté la plus rare,
Lui refuſe l'eſprit, & bien d'autres attraits.
Sans réſerve pour vous, ſa main trop libérale,

Répand tout ce qu'elle a de graces, d'agrémens;
Et par-là, devenant à mille cœurs fatale,
Vous donne la beauté, l'esprit, le sentiment.
Encor plus, nul défaut, nulle indigne foiblesse
N'ose diminuer l'éclat de tant d'appas;
Belle, mais sans fierté; sage, mais sans rudesse,
La bonté, la douceur accompagnent vos pas.
Un tel sujet est grand: mais qu'il est difficile
De louer sans fadeur des charmes infinis!
L'esprit le plus heureux, la voix la plus habile,
Le Dieu même des vers y seroit entrepris:
Dans son art enchanteur, ma Muse encor novice,
Ne pourroit se flatter d'un succès glorieux:
Je ne courus jamais une si vaste lice;
J'aurois craint les destins dûs aux audacieux.
Et que seroit-ce encor, si par un beau mélange,
A ceux que vous offrez, & qui sont tout à vous,
Je voulois joindre aussi les sujets de louange
Dont vous honore un Oncle *, une Mere, un Epoux?
Quel champ semé de fleurs, quelle vaste carriere
N'y trouverois-je pas pour cueillir des lauriers!
Mais, encore une fois, une telle matiere
Demande au moins un Maître & non des Ecoliers.

* M. le Maréchal de L * F * *



EPITRE

A MADEMOISELLE DUFRESNE, *lorsqu'elle remonta sur le Théâtre en 1733.*

JE ne résiste plus ; c'est trop longtems me taire ;
Mes transports sont trop vifs, pour ne pas éclater.
DUFRESNE, j'ose te chanter ;
Vois d'un œil favorable un hommage sincére :
Pour me désabuser d'un projet téméraire,
Cent & cent fois je me dis vainement
Que pour te louer dignement,
C'est peu de brûler d'un beau zéle
Qu'il faut encor, d'une plume immortelle,
Faire couler des vers aussi brillans,
Aussi beaux que ces vers touchans
A qui tu sçais prêter une force nouvelle.
Mais si l'infléxible Apollon,
A mes nobles désirs, refuse un si beau don,
Je me flatte du moins d'avoir pour mon partage,
Une ame promte à compatir,
Un cœur surtout qui sçait sentir :
Pour célébrer ta gloire en faut-il davantage ?
Tu la tires du sentiment ;
Tu le sçais mieux qu'un autre exprimer vivement.
C'est à lui seul d'achever mon ouvrage.

Où suis-je ? Quels sanglots ont fait couler mes pleurs ?
Je n'en sçaurois douter, c'est Electre * elle-même :
Je gémis de ses maux ; je sens tous ses malheurs :
Que je hais ses persécuteurs ?

* C'est par le rôlle de cette Princesse que la Demoiselle *Dufresne* débuta, dans la Tragédie de M. DE CREBILLON.

Ah ! si bientôt sensible à ta tendresse extrême,
Ton cher *Oreste* enfin n'appaisoit tes douleurs,
La pitié m'animant d'une audace intrépide,
Egiste éprouveroit le courroux qui me guide,
Princesse, par sa mort, j'irois briser tes fers :
Trop heureux de pouvoir, au péril de ma vie,
Faire connoître à l'Univers
Combien, de tes tourmens, mon ame est attendrie ?

Mais quels nouveaux accents viennent troubler mon cœur :
Ah, je la reconnois : c'est *Camille* * en fureur :
Elle demande compte à son barbare frere
D'un sang que son amour lui rendoit précieux ;
J'approuve déja sa colere ;
Le farouche vainqueur me devient odieux.
Et ne m'attachant plus à la gloire d'*Horace*,
Je souhaite plutôt le sort de *Curiace* :
Que je le trouve heureux d'avoir si tendrement
Sçû régner dans le cœur d'un objet si charmant !
Poursuis, Actrice inimitable :
Nos cœurs touchés au gré de tes désirs,
Feront, de ton art admirable
Leurs plus agréables plaisirs ;
Quand sur la scene, on te voit reparoître,
Qui ne croit dabord voir renaître,
La *Champmeslé*, la *Lecouvreur* ?
Entre ton talent & le leur,
De décider sans doute il seroit difficile ;
Mais, je sçais qu'à leurs voix, *Electre*, ni *Camille*,
Jamais plus vivement n'auroient émû mon cœur.

---

* C'est l'autre rôlle qu'elle joua dans la Tragédie d'*Horace* du Grand CORNEILLE. Le Public n'a pas joui longtems des talens supérieurs de cette Actrice qui quitta tout-à-fait le Théâtre deux ans après.

BOUQUET

A MADAME DE PA**.

CHacun, Belle Charlotte, en ce jour si charmant
Veut vous montrer son zéle & son attachement;
L'un orne votre sein du doux émail de Flore,
Que la Déesse a, tout nouvellement,
Pour un destin si beau, pris soin de faire éclore;
L'autre, pour attendrir votre invincible cœur,
Emprunte le secours d'une tendre harmonie *:
Permettez qu'à mon tour, je suive mon génie,
Et que je puisse aussi signaler mon ardeur?
Je ne viens pas, de fleurs, couronner votre tête,
Leur éclat passe en un moment;
Ni, par d'aimables sons, célébrer votre fête;
Autant en emporte le vent:
Mais je viens vous offrir un plus durable hommage;
Par mes chants, on sçaura jusques au dernier âge,
Que rien ne fut jamais aussi parfait que vous,
Hors l'amour, qu'à mon cœur font ressentir vos coups.

* *On avoit donné la veille du jour de la Fête une magnifique Sérénade a cette Dame.*



BOUQUET
A MADAME DE B***

JE ne sçais pas si, de mon zéle,
Aimable Iris, cette preuve nouvelle,
Au gré de mes vœux les plus doux,
Va vous paroître assez digne de vous:
Mais j'ai reçu ces fleurs des mains de Flore même;
Apollon m'a dicté ces vers;
Et ce Dieu triomphant, dont le pouvoir suprême
Régit les Cieux, la Terre, & les Enfers,
L'Amour, en ma faveur, s'engage
De vous présenter mon hommage,
Et de vous exprimer les tendres sentimens,
Qui, de mon cœur, réglent les mouvemens.
Eh, qui peut mieux vous les décrire,
Qui peut mieux les prouver qu'un Dieu qui les inspire?
Heureux, si vous même en ce jour,
Vous lui laissiez choisir ma récompense,
Et le chargiez, à votre tour,
Du soin de me marquer votre reconnoissance!



BOUQUET

*Envoyé au nom de Madame du H** à une Dame de ses amies.*

DEja nos champs ont perdu leur verdure :
Et nos jardins leur plus riche parure :
Déja l'auteur fougueux des noirs frimats,
A fait partir de nos tristes climats,
La jeune Flore & le tendre Zéphire ;
Qui, pleins du feu dont l'ardeur les inspire ;
S'en vont ailleurs soupirer leurs amours,
Et, du Printems, ramener les beaux jours.
Privé des dons de l'aimable Déesse,
Par qui l'on voit l'amitié, la tendresse,
En certains tems, signaler leurs transports,
Bien plus d'un cœur, par différens efforts,
D'un cher objet, avec zéle s'apprête,
En ce grand jour, à célébrer la fête.
Moi, je saisis, pour vous porter mes vœux ;
Le doux moyen que m'offre un sort heureux ;
Je m'abandonne à la flateuse audace,
Que l'on respire au milieu du Parnasse.
J'en habite un, mais plus beau, plus brillant,
Que l'Hélicon que l'on nous vante tant.
Sur celui-ci, les Muses sont des Graces,
Qui, conduisant la douceur sur leurs traces,
Font à la fois & briller tous les Arts,
Et triompher l'Amour par leurs regards :
De celui-ci, l'Apollon est aimable,
Il n'est point vain, envieux, intraitable ;
Sa bonté seule anime ses sujets,
Et de Plutus, il répand les bienfaits.

C'eſt-là pour vous qu'une amitié ſincére,
Choiſit des fleurs plus dignes de vous plaire,
Que tout l'émail qui décore un jardin,
Dont la beauté ne dure qu'un matin.
Cette guirlande immortelle, ſolide,
Eſt plus conforme au déſir qui me guide.
Eh, qui jamais a pû mériter mieux,
D'un tel Bouquet, l'hommage précieux ?
Il n'eſt perſonne à qui les dons que Flore,
Dans les beaux jours, prend ſoin de faire éclore
Ne puiſſent être offerts également ;
On les prodigue à tous aveuglément.
Mais pour les fleurs, au Parnaſſe cueillies,
Il ne faut pas qu'elles ſoient avilies ;
Et l'on ne doit conſacrer leurs encens ;
Qu'au vrái mérite, à l'Eſprit, aux Talens.

VERS

Pour le Portrait de la même Dame peinte en Minerve, par M. de l'Argilliere.

EN vain par quelques traits, aux vôtres reſſemblans,
On croiroit du H . . . votre image finie ;
Aux vertus d'Artemiſe, aux charmes de Lesbie,
Qui joindroit, de Sapho, l'eſprit & les talens,
N'auroit encor de vous qu'une foible copie.

AUTRES.

A ces attraits touchans, à cet air enchanteur,
Chacun ſent, de l'Amour, naître le feu vainqueur ;
Et que ſeroit-ce encor, ſi le pinceau fidelle
Pouvoit d'un trop charmant modelle,
Exprimer les talens, & l'eſprit, & le cœur ?

BOUTS RIME'S

Contre les Amans.

NOn, vous croyez en vain que, d'un ton peu *Burlesque*;
Je veuille, à quelque Iris, expliquer mon *Tourment*:
J'ai, dès long-tems quitté le dur métier d' *Amant*;
En est-il un plus sot, plus triste & plus *Grotesque*?

Quoi, toujours se vanter, en style *Romanesque*,
Qu'on aime avec ardeur l'objet le plus *Brillant*;
Lui jurer tous les jours qu'il est le plus *Charmant*;
Qui soit, des bords du Nil jusqu'au Climat *Tudesque*?

L'assurer que ses yeux ont l'éclat du *Soleil*,
Que son teint, de l'Aurore, efface le *Vermeil*;
Pendre au crochet, pour elle, & la robe, & le *Casque*;

Pour conserver ses lys, porter son *Parasol*;
Malgré ces soins, enfin déplaire à la *Fantasque*?
Il vaut mieux s'enyvrer au fond d'un *Entresol*.

AUTRES BOUTS RIMÉS.

Sur la mort.

Pourquoi, foibles Mortels, tant redouter la *Mort* ;
Et frémir à l'aspect de la fatale *Biére ?*
Hélas ! le froid tombeau n'est qu'un tranquille *Port*,
Où se va terminer notre triste *Carriére.*

Là, nous ne verrons plus, par un bizarre *Sort*,
Nos biens, d'un Partisan, remplir la *Gibeciére* ;
Sans travail, sans souci, paisiblement on *Dort* ;
Loin des vices humains si bien peints par *Moliére.*

Ici, le noir chagrin, l'envie à l'œil *Hagard* ;
Poursuivant constamment le jeune & le *Vieillard* ;
De mille maux divers, on reçoit *Apostrophe* :

On voit, à chaque instant, un Laquais, un *Pied-plat* ;
Au mérite, aux talents donner échec & *Mât* ;
Et nos jours les plus beaux n'offrent que *Catastrophe*

SONNET

Présenté à M. le Maréchal de VILLARS, *lorsqu'il partit pour l'Italie en 1733.*

VILLARS, tes grands exploits qui sauvérent la France,
Dans les siécles futurs t'immortaliseront ;
La paix fut le doux fruit de ta haute prudence ;
Mais de nouveaux honneurs doivent orner ton front.

Ta Patrie, & ton Roi, l'Espagne, & le Piedmont,
Sur toi seul aujourd'hui, fondent leur espérance,
Arme ton bras vainqueur ; cours vanger leur affront ;
Le Germain pourra-t-il soutenir ta présence ?

Les grands cœurs, en tout tems, conservent leur valeur ;
L'âge respecte en eux leur premiere vigueur ;
Ils sçavent s'affranchir des loix de la Nature :

Semblables aux lauriers que leur main doit cueillir,
Qui, des Ans, des Saisons, ne craignent point l'injure,
Les Héros ont le droit de ne jamais vieillir.

SONNET AU ROY,

Employé dans les Fêtes qui se donnérent à Arles en Provence, lors de la convalescence de Sa Majesté en 1744.

DElices des Français, leur pere, leur Titus;
GRAND ROI, qui, des Héros dont tu remplis le Trone,
Rassemblant en toi seul les hauts faits, les vertus,
Releves tous les jours l'éclat de leur couronne:

Plus allarmés que toi, tous les cœurs abattus,
Du coup qui menaçoit ton auguste Personne,
De l'horreur à la joie enfin sont revenus;
Aux transports les plus vifs, leur amour s'abandonne.

Pour marquer d'un seul trait, ton cœur grand, généreux,
On te donne à l'envi mille titres insignes;
Mais, LOUIS, pour te peindre, il n'est qu'un nom heureux.

Quels Monarques jamais s'en montrérent plus dignes!
Que l'Europe équitable applaudisse à ce choix:
Et te surnomme enfin LE MODELLE DES ROIS?



POEME ELEGI-HEROIQUE,

*Sur la Convalescence de Madame de Pa****

CEssez, cessez, mes yeux, de répandre des pleurs !
Il est tems de calmer ma crainte & mes douleurs ;
Des portes du trépas, mon Iris revenuë,
Plus belle que jamais, va paroître à ma vuë :
Des horreurs de la mort, ses yeux déja couverts,
A la clarté du jour, se sont enfin ouverts.
O vous, qui respirez l'air tendre de Cythére,
Vous, fidelles sujets du Dieu qu'on y révére,
Venez, accourez tous ; que vos plus doux concerts,
En ce jour fortuné, raisonnent dans les airs !
Qu'aux jeux les plus charmants, succédent la tendresse ;
Vous ne sçauriez trop loin pousser votre allégresse !
C'est votre aimable Dieu qui triomphe du sort ;
Il a sçu désarmer l'inéxorable mort.
A ma voix attentifs, apprenez sa victoire ;
Et chantez, avec moi, son triomphe & sa gloire !
A peine les dangers d'Iris me sont connus,
Que mes tristes sanglots ne sont plus retenus ;
Une sombre pâleur, sur mon visage empreinte,
Marque le noir chagrin dont mon ame est atteinte ;
Et, du jour qui me luit, détestant le flambeau,
Déja je me prépare à la suivre au tombeau :
Mais enfin au milieu de mes plus vives craintes,
Adressant à l'Amour ma priére, & mes plaintes,
Dieu puissant, m'écriai-je, ô toi, qui, de mon cœur,

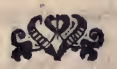
Fis toujours le plaisir, la joie, & le bonheur,
Toi, que je connoissois, même avant me connoître,
Toi, de mes sentiments, seul & souverain maître,
Amour! daigne, pour moi, t'employer aujourd'hui,
Signale ta puissance, & deviens mon appui!
La mort impunément ose attaquer la vie
De l'adorable objet dont mon ame est ravie;
Pour terminer des jours si précieux, si beaux,
Je la vois éguiser son implacable faux:
Verras-tu, sans courroux, cette horrible injustice?
Souffriras-tu, Grand Dieu! ce cruel sacrifice?
Laisseras-tu périr cette jeune beauté?
Réserves-tu ce prix à ma fidélité?
Depuis le jour heureux que j'adore ses charmes,
Les seuls soins de l'Amour m'ont causé des allarmes;
Nul intérêt n'a pû me distraire un moment;
Je ne me suis piqué que d'aimer constamment;
Toujours plus empressé, plus charmé de ma chaîne,
J'en ai porté le poids sans murmure & sans peine;
Je n'ai jamais tenté de briser un lien,
Trop doux, puisqu'il unit mon cœur avec le sien.
Faut-il donc que la mort, plus que jamais cruelle,
Ose couper les nœuds d'une union si belle!
Veut-elle, la barbare, enlever à mon cœur,
D'un si parfait amour, la charmante douceur!
Mon Iris n'étant plus, quel objet, dans mon ame,
Est digne d'allumer une nouvelle flamme!
Quelle rare beauté peut me donner la loi?
Ah! veux-tu perdre, Amour, un sujet tel que moi!
Lorsque

Lorsque les vrais Amans sont devenus si rares,
Dois-je être dégagé par des coups si barbares?
Si, d'Orphée autrefois animant les concerts,
Tu sçus fléchir pour lui le Maître des Enfers,
Tente un nouvel effort en ce péril extrême;
Entreprends tout, Grand Dieu, pour sauver ce
que j'aime!
Si ce n'est pas assez, pour attendrir ton cœur,
De mon intérêt seul, & de mon seul bonheur;
Ne regarde que toi; c'est toi que l'on outrage;
Vois tout ce que tu perds; vois quel affreux ra-
vage,
Dans ton empire heureux, va causer cette mort!
Que de cœurs dégagés, & maîtres de leur sort!
Touché de mes regrets, sensible à ma priére;
L'Amour part aussitôt du Temple de Cythére,
Et, d'un essor hardi, s'élevant dans les Airs,
D'un coup d'aîle, il traverse & la Terre & les Mers:
Il pénétre bientôt dans la demeure affreuse
Qu'enceint neuf fois, du Styx, l'onde noire &
bourbeuse,
Tout tremble à son aspect; Pluton saisi d'effroi,
Craint qu'à tout son empire, il ne donne la loi.
L'Amour vole. Au milieu du ténébreux Averne;
Sous un roc, va se perdre une horrible caverne;
L'astre brillant du jour n'y pénétra jamais;
Nul Mortel, en ce lieu, ne peut avoir accès:
C'est-là que, dans l'horreur d'un éternel silence;
Minos tient dans ses mains la terrible balance;
Là, roule incessamment l'Urne, où, de chaque Hu-
main,
Est renfermé le nom tracé par le destin;
Là, de rage écumant, la Parque inexorable
Coupe le fil des jours du Mortel déplorable,
Dont le nom malheureux est tiré par le sort.

L'Amour découvre enfin le séjour de la Mort;
Il y court : quelle horreur ! Le sort impitoyable
Avoit déja, d'Iris, tiré le nom aimable;
Déja, pour la plonger dans la nuit du tombeau;
La cruelle Atropos déployoit son cizeau !
Mais retenant ce bras armé de barbarie,
Arrête, dit l'Amour, implacable furie ?
Quoi, peux-tu, sans pitié, trancher de si beaux
jours;
Et détruire par-là l'empire des Amours ?
Porte tes coups ailleurs, & change de victime;
Où je vais, par mes traits, te punir de ton crime?
Pour te dédommager, dans peu tu me verras
Porter dans mille cœurs de funestes trépas;
J'irai, d'Iris, moi-même animer tous les charmes;
Que ne pourrai-je pas avec de telles armes !
Il dit ! des mains du sort, arrachant le billet;
Dans le vase fatal, lui-même, il le remet.
La Parque n'ose alors s'opposer à son zéle,
Et, cachant son dépit, je me rends, lui dit-elle;
Le plus barbare cœur s'adoucit à ta voix;
Dans les Cieux, aux Enfers, tes désirs sont des
loix;
Mais garde ta promesse, & prends soin de ma
gloire.
Charmé de ce triomphe, & fier de sa victoire;
Le Dieu fuit aussitôt le séjour odieux;
Et me vient annoncer ce succès glorieux.
Séche, séche, dit-il, la source de tes larmes;
Calme, Berger heureux, de si justes allarmes;
Ta Bergere vivra l'amour t'en est garant;
Il a tout fait pour toi; c'est lui qui te la rend;
Poursuis dans tes amours; sois toujours plus fidelle

Tu vois comme je sers la constance & le zéle.
Il me laisse à ces mots, & depuis mon Iris
Recouvre tous les jours sa force & ses esprits;
Elle reprend ce feu cher vainqueur de mon ame;
Et par qui, de l'amour, tout sent la douce flâme!
Que la plus vive joie éclate dans mon cœur!
Que ses charmants transports annoncent mon bonheur?
Echos, dont, si souvent, la voix obéissante
Répéta les regrets de mon ame mourante,
De ces accents plaintifs, quittez les tristes sons;
Et ne redites plus que d'aimables chansons.
Vous, Oiseaux, dont mes cris ont troublé le ramage,
Recommencez vos chants sous cet épais feuillage;
Et chantez à jamais dans vos tendres concerts,
L'heureux sort qui me rend la beauté que je sers!
Pour toi, dont les beaux jours coulent dans les allarmes,
Avec qui, tant de fois, j'ai partagé mes larmes,
Fuis, tendre Tourterelle, & cours, de tes malheurs,
Déplorer, loin de moi, les mortelles rigueurs!
Tes langoureux accents, inspirent la tristesse,
Et tout doit aujourd'hui respirer l'allégresse!
Faunes, quittez les bois; Nymphes, sortez des eaux,
Accourez & venez, au doux chants des oiseaux,
Célébrer par vos jeux, par vos danses légéres,
Le Dieu qui m'a comblé des faveurs les plus chéres!
Et toi, brillant Phœbus, daigne du plus beau jour,
Eclairer leurs plaisirs dans cet heureux séjour;
Fier de répandre encor ta féconde lumiére
Sur le plus bel Objet que ta vaste carriére

Puisse offrir aux regards de ton œil curieux;
Parois plus que jamais éclatant à nos yeux;
Montre-toi pur, serain, qu'un importun nuage
N'ose, à tes vifs rayons, disputer le passage!
Que les noirs Aquilons, que les piquants Frimats;
Que Borée en courroux respectent des Climats,
A qui même la mort a rendu sa parure!
Prez, reprenez vos fleurs; Arbres, votre verdure;
Que la Nature entiére apprenant mon bonheur,
Seconde les transports de la plus juste ardeur!
Je te dois tout, Amour! &, par quel sacrifice,
Me pourrai-je acquitter d'un si rare service?
Cependant, le dirai-je! après tant de faveurs;
J'ose encor demander de nouvelles douceurs!
Tu tires mon Iris des bras de la mort même;
Tu la rends à mes pleurs, à ma tendresse extrême;
Je connois tout le prix, tout l'excès du bienfait:
Mais tu peux encor plus; rends mon bonheur parfait!
Avant l'affreux danger, avant cette tempête,
Qui vient de menacer une si chére tête,
Iris, d'un tendre feu, suivoit les mouvements;
Son cœur, d'un doux retour, payoit mes sentiments;
Elle en juroit du moins! fais-la moi trouver telle;
Rends-la moi toujours tendre, & toujours plus fidelle;
Ajoûte ce bienfait à ceux que je te doi:
L'excès de mon amour m'acquitera vers toi!



ÉTRENNES

Présentées à son Altesse Sérénissime Monseigneur le Comte de CLERMONT.

Le premier jour de l'année 1735.

MUse, réveille-toi ; descends du double Mont :
En ce beau jour, où l'An se renouvelle,
Viens ! je veux, aux yeux de CLERMONT,
Faire éclater les transports de mon zéle !

GRAND PRINCE, c'est ainsi que, dans ma vive ardeur,
J'implorois, pour t'offrir l'hommage de mon cœur,
Une Muse autrefois, à mes désirs fidéle.
L'eussai-je pû prévoir ! cette Muse cruelle
M'a fiérement refusé son secours,
Et n'a jamais osé se charger de l'ouvrage.
Son injuste rigueur, irritant mon courage,
Eh bien, dis-je, j'aurai recours
Au Dieu de l'Helicon lui-même !
Aussitôt me livrant à mon audace extrême,
A ses pieds, je cours me jetter ;
Je lui dis hardiment le motif qui me guide :
Avec plaisir, il daigne m'écouter ;
Et blâme les refus d'une Muse timide.
Quel Prince, poursuit-il, a sçû mieux mériter
Qu'à le rendre immortel, Apollon s'intéresse ?
Il aima les beaux Arts dès sa tendre jeunesse ;
Il en est encore aujourd'hui,

Et le Reſtaurateur, & le plus ferme appui :
Il chérit les Sçavans, il aime leur audace ;
Par ſa magnificence & ſes ſoins redoublés,
Dans ſon Palais, comme ſur le Parnaſſe,
On voit tous les Arts raſſemblés :
Je lui dois en un mot ma plus ſolide gloire :
Il vivra pour jamais au Temple de Mémoire.
Pour garant de ma foi, tiens, va-t'en lui porter
Ce laurier toujours vert que nourrit l'Hypocrène ;
Cette noble Couronne eſt la plus digne Etrenne
Qu'Apollon en ce jour puiſſe lui préſenter.

Fier d'un ſi doux ſuccès, je pars, & je m'empreſſe,
PRINCE, à te rendre un don ſi glorieux.
Je m'éloignois à peine des beaux lieux
Que, d'une eau toujours pure, arroſe le Permeſſe,
Quand le Terrible Mars paroît devant mes yeux.
A qui deſtines-tu, dit-il, cette Couronne ?
D'où viennent ces lauriers ? parle, je te l'ordonne.
J'obéis ; je l'inſtruis de mon premier deſſein,
Du fruit de mon ardeur & du ſoin qui m'amene.
Ah ! c'eſt donc-là du laurier d'Hypocrène ;
Replique-t'il, l'arrachant de ma main ?
Y penſes-tu ; quelle erreur eſt la tienne ?
Ainſi tu crois qu'un ſi freſle laurier,
Des vertus de CONDE', décore l'héritier ?
CLERMONT, à ce héros, eſt déja ſi ſemblable
Que le Français, charmé de ſa haute valeur,
Brûle, d'avoir pour chef, & pour ſon défenſeur,
Ce guerrier dont le nom, à l'Aigle, eſt formidable,
Et croiroit, de Rocroy, ſuivre en lui le vainqueur.
Son front doit être ceint d'un laurier plus durable,
Plus noble, & plus digne de lui ;
Il doit, de Mars, l'obtenir aujourd'hui.

Au lieu de ceux que le Dieu de Parnasse,
Par ta main, lui faisoit offrir,
Présente-lui ceux-ci qui ne sçauroient flétrir.

Que j'étois agité ! du Vainqueur de la Thrace
Ne te remettant que le don,
PRINCE, je méritois le courroux d'Apollon.
Minerve m'a tiré d'une peine mortelle,
Elle même vers moi, portant alors ses pas ;
Mars, Apollon se flattent, me dit-elle,
De sauver, l'un sans l'autre, un grand nom du trépas,
De rendre, d'un héros, la mémoire éternelle :
Mais tel, de leurs lauriers, que puisse être le prix,
Ils ne sont immortels qu'autant qu'ils sont unis.
J'ai formé, pour CLERMONT, cet heureux assemblage :
Voilà le véritable hommage
Qu'il doit recevoir en ce jour,
De ton zéle, & de ton amour.
Hâte-toi ; cours ; réponds à mon impatience.
Décoré des vertus de ces héros fameux
Dont il a reçu la naissance,
Minerve doit aussi le couronner comme eux.

PRINCE, ainsi, pour t'offrir la digne récompense
Qu'exigent ta valeur, & tes soins pour les Arts,
Tu vois, comme à l'envi, Minerve, Apollon, Mars
Signalent leur reconnoissance !
Quel triomphe pour moi, si ce zéle sincére
Qui vient, en ma faveur d'intéresser les Dieux ;
Méritant l'honneur de te plaire,
Obtenoit un succès encor plus glorieux !

ETRENNES

*A Madame *** en lui envoyant une jolie Chate.*

C'est la Chate qui parle.

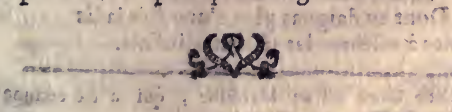
LOrsque pour une Etrenne, Iris, on m'offre à vous;
Qu'en ce moment mon sort est doux!
Fiére de mon bonheur vous me verrez sans cesse
Attentive à vous plaire & soumise à vos vœux,
Des plus jolis Matous, négliger la tendresse,
Et, pour vous, de l'amour, mépriser tous les nœuds.
Avec les agrémens de ceux de mon espéce
Leur esprit, leur activité,
Leur souplesse, & leur propreté,
En moi vous trouverez encor le même zéle,
La constance & les soins d'une Chienne fidelle.

VERS

A Madame la Marquise de Gr. . . . qui s'étoit brûlée le pied.

L'Amour piqué que votre cœur
Bravât si longtems sa puissance,
Vouloit absolument s'en rendre le vainqueur,
Et le punir de tant de résistance.
Pour un exploit si grand, il forge un trait nouveau,
Et plus fort, & plus infléxible,
Qu'aucun qui soit dans son carquois terrible:

Mais comme il craint que son bandeau
Ne rende ses efforts stériles,
Et, lui cachant l'endroit qu'il veut percer,
Ne lui fasse, au hazard, lancer
Des coups qui seroient inutiles,
Il le quitte; & déja, du triomphe assuré,
Il s'enorgueillit de sa gloire;
Déja tous les Amours célébrent sa victoire
Et ce succês si longtems désiré;
Déja, dans mille Amans, naît la douce espérance
De voir bientôt la fin de leurs tourmens;
Moi-même, je sentis en cet heureux moment,
Moi, qui toujours pour vous brûle dans le silence,
Je sentis un contentement
Que je n'éprouve point depuis qu'à tant de charmes,
J'ai, malgré moi, rendu les armes.
Tremblez, tremblez, cruelle, il va partir le trait!
Grand Dieu! que mon bonheur seroit digne d'envie,
Si je pouvois être l'objet,
Pour qui vous serez attendrie!
Mais quel Démon combat pour vous?
Au moment que l'Amour animé de courroux,
Donnoit l'essor à la fléche invincible,
Par malice, il vous porte un regard curieux;
Ebloui tout-à-coup par l'éclat de vos yeux,
Il manque votre cœur; & ce trait si terrible,
Qui devoit le remplir d'allarmes & de feux,
Ce trait que j'attendois dans l'espoir & la crainte,
Ne porte à votre pied qu'une légére atteinte.



COMPLIMENT

A la même Dame sur le Mariage de M. son Fils.

J'Avois abjuré le Parnasse ;
Belle Marquise, & je ne croyois pas ;
Que, vers ces Lieux sacrés, une nouvelle audace
Pût jamais ramener mes pas.
Mais au bruit du digne Hymenée,
Qui, du cher *Estoublon*, fixe la destinée,
Pour toi, pour lui, mon zéle & mon attachement
M'ont tiré de ma létargie,
Et m'ont fait condamner un indiscret serment,
J'ai senti qu'une Muse autrefois si hardie
Qu'elle t'osa, de ses essais,
Consacrer les foibles prémices ;
Qui, par Toi ranimée, à tes bontés propices,
Sans doute a dû ses plus heureux succès ;
Oui, j'ai trop reconnu que ma Muse fidelle
Devoit, pour te montrer son zéle,
Essayer d'immortels accords,
Et qu'à la publique allegresse,
Elle devoit du moins mêler quelques transports.
Aussitôt j'ai volé vers le Dieu du Permesse,
Apollon, ai-je dit, seconde mes efforts ;
Je veux chanter l'illustre chaîne ;
Que va former le digne fils
De l'adorable *Phocéene* *
Dont tu daignas plus d'une fois jadis
M'aider à célébrer les charmes infinis.

* Cette Dame est de Marseille, qui a été comme l'on sçait fondée par les Phocéens.

A ces mots, Polymnie interdite, ſurpriſe;
S'eſt écriée, eh quoi, cette aimable Marquiſe
Qui fait toujours briller les graces ſur ſes pas,
Qui, ſur ſon front riant, de la vive jeuneſſe,
Porte empreints les plus doux appas;
Elle, de qui l'eſprit me conſultant ſans ceſſe,
Tient de moi-même l'art de parler, d'attacher;
De perſuader & de plaire;
Quoi, cet objet charmant pourroit déja toucher
Au triſte nom de *Belle-mére*?
De celui dont l'hymen va couronner l'ardeur,
Je la croyois bien moins la mere que la ſœur *.
Votre ſurpriſe eſt légitime,
Ma ſœur, lui répond Apollon:
De ce qui vous étonne apprenez la raiſon.
Cette veuve trop digne & d'amour & d'eſtime,
D'un préſent du deſtin, de même que Cypris
A reçu le doux avantage
D'être, ſans que ſes traits ſoient nullement ternis,
Depuis longtems mere d'un fils.
Elle doit peu, des Ans, redouter le ravage;
Juſques au terme de ſes jours,
Dans ſes yeux, dans ſes traits, & dans tous ſes diſcours,
De la plus brillante jeuneſſe,
La vivacité, la fineſſe,
Les graces, les attraits doivent régner toujours:
Puis ſe tournant vers moi, parts, dit-il, que ton zéle
L'inſtruiſe d'un bonheur ſi rare & ſi charmant;
Va, cours, cette heureuſe nouvelle
Vaudra bien à ſes yeux le plus beau Compliment.

---

* Il y a ſi peu d'exagération ici, que la jeune Marquiſe prit en effet à la premiere vuë cette Dame, ſa belle mere pour la ſœur de ſon mari.

EPITHALAME

Sur le Mariage de M. le Marquis DE GRILLE D'ESTOUBLON & de Mademoiselle de GADAGNE.

L'Amour rassembla tous les Dieux ;
Souverains, leur dit-il, de la Terre & des Cieux,
Vous m'accusez toujours d'orgueil & de caprice,
D'aveuglement & d'injustice :
Pour faire enfin cesser ce reproche odieux,
Qui trop souvent m'expose à des mépris extrêmes,
Je veux que dès ce jour, vous m'éclairiez vous-mêmes.
Dans Arle, il est un cœur que j'ai droit de toucher:
C'est celui d'ESTOUBLON, dont l'ayeul & le pere
M'ont tant de fois offert un hommage sincere;
Qu'au soin de son bonheur, je me dois attacher ;
Tous avec moi d'accord, secondez mon envie ;
Consultez, décidez, & nommez au plutôt
Celle qui, de beaux jours, peut couronner sa vie ;
Tous deux, du même trait, je les blesse aussitôt.
A ce discours si raisonnable,
Les Déesses, les Dieux, tout l'Olympe applaudit ;
Et chacun à l'envi, selon son goût, choisit
Un objet qu'à tout autre il soutient préférable :
Pour Apollon, l'esprit ; la beauté, pour Vénus ;
Pour Jupiter, une antique noblesse ;
L'économie & l'or, pour l'avare Plutus ;
Et pour Junon, une austere sagesse,
Sont à leurs yeux le bien qui peut seul contenter ;
Et que, pour être heureux, l'époux doit souhaiter.

De-là bientôt entre eux s'excite une querelle :
Dans leurs opinions, bien plus que les humains ;
Les Dieux sont entiers & hautains.
A ce bruyant débat de la troupe immortelle,
L'Amour qui l'a causé sourit malignement ;
Et c'est là, pour Momus, un spectacle charmant :
Mais plus prudent enfin, Jupiter leur impose.
Dans nos conseils, dit-il, imitant les Mortels,
Irons-nous pour si peu de chose,
Nous brouiller & nous rendre indignes des Autels
Qu'avec tant de respect en tous lieux on nous dresse ?
La Déesse de la Sagesse,
Pour nous mettre d'accord n'est-elle plus ici ?
Sur le projet qui nous divise ainsi,
Prenons son sentiment ; qu'elle seule prononce ;
Et qu'aussi-tôt son arrêt soit suivi !
Tous de Minerve, alors éxigent la réponse.
Le Mortel fortuné qui nous trouble aujourd'hui
Est en effet digne de notre appui,
Répondit-elle ; & quand, pour son bonheur suprême,
On voit avec les Dieux, s'unir l'Amour lui-même ;
Je dois, & je le puis, par le plus heureux choix,
Vous contenter tous à la fois.
Ce qui peut faire ici mon embarras extrême,
Bien moins qu'un défaut de sujets ;
C'est mon incertitude entre plusieurs objets,
En qui je vois sans artifice
Eclater à la fois toutes les qualités,
Les vertus & les dons que vous avez vantés.
Je leur rends hautement une égale justice :
Mais puisqu'il faut enfin que je choisisse ;
Que les Dieux, le Destin viennent me l'ordonner ;
Une réfléxion va me déterminer.

Sur les bords enchantés, où des Monts de Provence,
Dans le Rhône argentin la fougueuse Durance,
Vient terminer le cours de ses flots inconstans,
Il s'éléve une ville illustre,
Dont la *Rome de Gaule* (1) a depuis quelque tems
Emprunté beaucoup de son lustre.
La charmante d'*En***, & l'aimable *C***, (2)
Ont fait à leurs époux un sort si désirable
Que, par un retour équitable,
Arles, pour ses plus chers enfans,
Doit rechercher un sort semblable.
D'Avignon, en un mot, Arles voit dans son sein
Briller déja deux Graces véritables;
Il est bien tems que la troisiéme enfin
Par ses attraits, ses vertus adorables,
Avec ses deux aimables sœurs,
Y vienne partager les hommages des cœurs.
Amour, Hymen, volez! Par la plus douce chaîne,
A la jeune GADAGNE, allez joindre ESTOUBLON;
Qu'ils soyent toujours exempts de soucis & de peine;
Et que ce digne Hymen, d'ARLES & d'AVIGNON,
Resserre pour jamais la charmante union!

---

(1) *Gallula Roma Arelas*, épithéte illustre, donnée par les Anciens à la ville d'Arles.

(2) Les Dames de C... & de G... deux fort aimables Dames qui sont d'Avignon, & mariées à Arles. Cette derniere est morte depuis peu universellement regrettée.



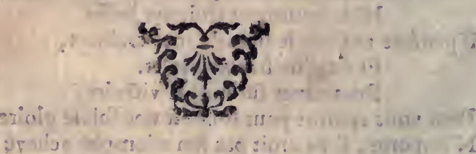
LE CACHET DES GRACES,

A Madame Du H....

CHarmante Du H.... ! dès le premier moment
Qu'un ſort, dirai-je, ou funeſte ou charmant,
Vous vint préſenter à ma vûe,
Je connus que l'Amour, pour vaincre sûrement ;
Vous avoit avec ſoin pourvûe
Et de tous les attraits, & de tout l'agrément,
Qui le font triompher dans une ame éperdue.
Sur-tout comme l'on voit le Souverain des Cieux,
Aſſis au milieu d'une nue,
De tous côtés, faire voler des feux,
De même j'apperçus l'Amour, qui dans vos yeux,
Placé comme au ſein de ſon trône,
Lançoit de là mille invincibles traits
Sur quiconque admiroit cet éclat qu'il leur donne.
Je frémis du péril, & jure déſormais
Pour fermer le paſſage à ces traits redoutables,
De ne me hazarder jamais
A lever mes regards ſur vos yeux adorables.
D'un cœur indifférent je chéris trop la paix,
Pour ne pas fuir des coups qui ſeroient incurables.
Vain eſpoir ! quand l'amour a porté notre arrêt,
Tous nos efforts, toutes nos plaintes
N'en ſçauroient éloigner l'effet.
Il pénétre auſſitôt le ſujet de mes craintes,
Et rit d'un frivole projet.
Remporter ſur moi la victoire,
Pour vous comme pour lui, c'eſt une foible gloire ;
N'importe, il ne croit pas ſon triomphe achevé
Si, de vos fers, un ſeul cœur s'eſt ſauvé.

Quand, pour repeupler ſon empire
Et contenter la fureur qui l'inſpire,
L'enfant malin, d'une belle a fait choix ;
Pour l'embellir encore il la confie aux Graces,
Qui, de leurs ſoins, laiſſent les traces
En imprimant le bout d'un de leurs jolis doigts
Sur le menton de l'objet adorable.
Ce Cachet ſi gentil lui donne un agrément,
Qui rend ſa beauté plus aimable.
L'œil à demi baiſſé, pour ſuivre mon ſerment ;
Des Graces, j'admirois cet ouvrage charmant.
L'amour le remarque, & ſur l'heure
Quittant, de vos beaux yeux, la brillante demeure,
Il vole en cet endroit ; il choiſit promptement,
De tous ſes traits, le plus terrible,
Et m'en frappe ſi vivement
Que rien n'en peut calmer l'atteinte trop ſenſible.

J'ai mérité ce ſort ! n'ai-je pas dû ſçavoir
Qu'amour étoit tout prés des beaux lieux où, des Graces,
Brilloient encor les douces traces ?
Hélas ! n'ai-je pas dû prévoir
Que quelque part, ſur vous, que l'on portât la vûe,
L'ame la plus ſuperbe étoit d'abord vaincue ?
Il faut, pour reſter libre, éviter de vous voir.



VERS

Envoyés à la même Dame le jour de la premiere représentation d'une Piéce de l'Auteur.

PEut-être le caprice affreux
D'un Parterre tumultueux,
M'enviant en ce jour une illustre victoire,
Va trahir mon espoir, mes travaux pour la gloire;
Et rendre, de mes vers, le mérite douteux.
Dans la crainte qui me dévore,
Amour, c'est toi seul que j'implore!
Daigne écouter mes tristes vœux!
Rends ma chere Sophie à mes feux moins rebelle;
Fais moi lire dans ses beaux yeux
La fin de sa rigueur mortelle;
De sa bouche adorable, & pour moi trop cruelle;
Fais que j'entende enfin l'aveu le plus flatteur,
Et, de mes envieux, je brave la fureur.



MADRIGAL

A la même Dame, qui avoit demandé à l'Auteur un impromptu.

Pour ressentir vos coups, il ne faut qu'un moment ;
Et les cœurs les plus fiers, à la premiere vûe,
Brûlent pour vos appas d'une ardeur imprévûe.
Mais les célébrer dignement,
Un Cygne même de la Seine
Ne le pourroit en peu d'instans.
Ne vous étonnez pas que ma timide veine
Pour les chanter, ait demandé du tems!

MADRIGAL IMITÉ D'OWEN.

A la même Dame.

Comme on voit le soleil éclater dans les Cieux,
On voit ainsi dans vos beaux yeux,
Iris, &, sur votre visage,
De l'aimable vertu, briller l'auguste image.
Quiconque vous approche, aussitôt abattu,
Ne sçauroit résister au pouvoir de vos armes :
S'il s'échappe des traits que lui lancent vos charmes,
Il ne peut éviter ceux de votre vertu.

ODE A LA REINE.

Prononcée à la Thèse qui fut dédiée à Sa MAJESTÉ, & soutenuë dans la Ville d'Arles, le dix-huitiéme Septembre 1730.

QUel feu vient me saisir ? enfin m'exauces-tu,
Dieu des vers ? quelle ardeur subite
Eléve mon esprit, l'agite ?
Ouì, tu viens relever mon esprit abattu ? (a)
J'entre dans ton heureux délire ;
Que dis-je ! non, un Dieu plus fort que toi m'inspire !
REINE, en puis-je douter ? c'est ton divin aspect (b) ;
Lui seul il m'excite, il m'anime !
Profanes, taisez-vous ! Vulgaire, avec respect,
Ecoutez les transports d'un feu si légitime !

Qu'ils sont vifs ! d'Amphion, ils m'ont prêté la voix !
Quels accords enfante ma lire !
Dieux ! quels prodiges ! elle attire
Les Monstres les plus fiers, les rochers, & les bois !
Je vois une Thèbes nouvelle !
Ou plutôt tout répond à l'ardeur de mon zéle ;
GRANDE REINE ! on éléve un Temple à tes vertus ;

(a) *Dans un Avant-propos en Latin, l'Auteur avoit dit que l'Eloquence & la Poësie l'abandonnoient & se refusoient à ses désirs.*

(b) *Le Poëte prend ici le Portrait de la Reine, qui étoit placé sous un magnifique Dais pour la Reine même.*

Il n'y manque rien pour ta gloire :
Déja, des PHIDIAS, à mes sons accourus,
Ont gravé sur ses murs ta glorieuse histoire.

Quels objets ! quel éclat brillent de toutes parts !
D'étonnement, d'amour saisie,
Mon ame en est toute éblouie ;
Je ne sçais où fixer mes avides regards.
Génie, ami de cet Empire,
Enléve au Nord surpris ces vertus que j'admire :
Hâte-toi ; soumets-leurs tous les vœux d'un Grand Roi :
Ceins LECZIENSKI du diadême ;
S'il faut que, des vertus, nous recevions la loi,
Remets, entre ses mains, la puissance suprême !

Elle régne, & déja l'erreur est dans les fers ;
La discorde, ni l'hérésie
N'osent lever leur tête impie ;
Et portent leur défaite, & leur honte aux enfers.
Pour annoncer ses saints oracles,
La foi n'a plus besoin de la voix des miracles ;
A leur impression auroit-elle recours,
Sûre que, pour peupler ses Temples,
Sans aller, du prodige, emprunter le secours,
De notre Reine, enfin suffisent les exemples ?

Elle régne ; & le Ciel répand tous ses bienfaits :
Il semble, pour sa récompense,
Qu'il se plaît au bien de la France,
Et qu'il n'est occupé qu'à combler nos souhaits.
Sommes-nous au siécle de Rhée,
Est-ce Thémis qui régne ; est-ce la douce Astrée ?
Là, Pomone & Cerès prodiguent leurs trésors ;
Ici, secondant le commerce,

Neptune, de ses flots, calme les noirs efforts,
Et nous livre les biens de l'Inde, & de la Perse.

Orphelins, approchez! accourez, malheureux;
Venez tous au pied de son Trône,
Sans craindre l'éclat qu'il lui donne;
Elle fera cesser vos destins rigoureux.
Plus l'Astre, qui luit sur nos têtes,
Brille de feux, & plus il chasse de tempêtes;
Sans soutenir sa vuë, on ressent ses bienfaits;
Telle, notre pieuse Reine,
Plus l'éclat de son Trône augmente ses attraits,
Et plus elle répand sa bonté souveraine.

Ciel! quel est le bonheur de son auguste Epoux!
Monarque, des Rois le modéle,
Dans tes feux, toujours plus fidéle,
Tu sens parfaitement le prix d'un bien si doux;
Lui plaire est ton bonheur suprême;
Tu préféres son cœur au plus beau diadême.
Quelle postérité sort d'un si doux lien?
Dans le sein d'une paix profonde,
Vangeur des droits du Ciel dont il est le soutien;
Bientôt leur sang remplit tous les trônes du monde.

Du Pere, dans le Fils, (a) j'admire les hauts faits;
Craint même en écartant la guerre,
Il est l'arbitre de la Terre;
Tous les Rois en ses mains mettent leurs intérêts;
Bientôt imitateur fidéle
De son plus saint Ayeul (b), qu'il prend pour son modéle,

(a) Monseigneur LE DAUPHIN.
(b) S. LOUIS.

Pourroit-il devenir moins grand, moins glorieux?
Vers la vertu, son cœur qui panche,
Docile, bienfaisant, juste, religieux,
Prend encor des leçons d'une nouvelle *Blanche* *.

Digne Fils de LOUIS, il est né comme lui,
Pour faire le bonheur du Monde;
Son tonnerre jamais ne gronde
Que pour vanger la paix qui le prend pour appui;
Que pour dissiper les nuages,
Qui pourroient, sur son Peuple, éclater en orages;
O combien de Héros qui volent sur ses pas!
Quel noble feu! quelle puissance,
Sur leur cœur, de la gloire, ont les divins appas?
Ils savent la tirer de leur obéissance.

Mais parmi tant de gloire, & de prospérité,
Je vois toujours mon Héroïne,
Plus soumise à la main divine,
Ne recevoir ses dons qu'avec humilité?
Toujours exempte de foiblesse,
Plus l'éléve le Ciel, & plus elle s'abaisse.
Un cœur tel que le sien peut-il être, grands Dieux;
D'une Mortelle, le partage!
Ah! vous avez voulu vous montrer à nos yeux,
En vous représentant dans un si noble ouvrage.

(*) *Mere de* S. LOUIS.



LE PROGRE'S DE LA TRAGEDIE,

Sous le Régne de LOUIS LE GRAND.

ODE.

LE poignard à la main, quelle Nymphe brillante
Du Mont Sacré, vole vers moi?
Sa voix & m'attriste, & m'enchante:
Ah, je la reconnois! Melpomene, c'est toi?
Sensible au zéle qui m'inspire,
Tu viens m'enhardir à décrire
Tes triomphes nouveaux sous un régne fameux.
Des CORNEILLES, & des RACINES,
Prête-moi les fureurs divines
Et je transmets ta gloire à nos derniers Neveux!

Quels désordres régnoient sur la Scéne Tragique!
Un tas confus d'événements,
Le sérieux joint au comique,
Le sang & les combats faisoient ses ornements;
Sans respect pour la bienséance,
Sans égard à la vraisemblance,
On insultoit aux Mœurs, on confondoit les Lieux:
LOUIS vous appelle, Euripides!
Revivez, & soyez les guides
Qui secondent des soins pour lui si glorieux!

Mais CORNEILLE paroît! sa premiere couronne
A consterné tous ses rivaux.
Sur l'espoir que son essai donne
On a déja construit des Théâtres nouveaux. *

* *Il est vrai qu'après la premiere piéce de Corneille il se forma de nouvelles Troupes de Comédiens. Voyez l'Histoire de l'Acad. Franç. à l'article de Corneille.*

En vain le mauvais goût l'entraîne ;
Bientôt il l'attaque, il l'enchaîne ;
Et déja, de son Art, il découvre les loix.
Le Cid, de ses heureuses veilles ;
Annonce les doctes merveilles,
Qui doivent faire honneur au plus grand de nos Rois.

Quels sublimes transports il excite mon ame !
Mon esprit surpris, enchanté,
Du même feu que lui s'enflamme :
De tous ses mouvemens mon cœur est agité.
Non, Romains, non jamais l'histoire
Ne vous décerna tant de gloire !
A son grand cœur sont dûs vos plus hauts sentimens.
Jamais la Religion sainte
N'inspira plus d'amour, de crainte,
Que l'époux de Pauline, (1) en fait naître en nos sens !

Déesse, il t'a rendu ton antique décence !
Tu n'exposes plus à nos yeux
Qu'un seul *Fait* avec vraisemblance ;
Passé le même *Jour* & dans les mêmes *Lieux*.
Par ses soins, de la Tragédie,
Je vois la licence bannie,
Et sa délicatesse épurer tous les cœurs. (2)
Les traits de son pinceau sublime
Font toujours détester le crime,
Autant qu'ils font briller les vertus & les mœurs.

(1) POLIEUCTE.

(2) *Avant Corneille on souffroit le viol, même sur la Scène ; & la seule ombre de prostitution fit échouer sa* THEODORE, *tant il avoit épuré l'oreille & les sentimens de ses spectateurs.* Ibid.

Tu

Tu lui dois encor plus : d'un Art si difficile,
Il montre les secrets ressorts ;
Il fut pour nous SOPHOCLE, ESCHILE ;
Mais nouvel ARISTOTE, il guide nos efforts.
A ceux que son exemple anime,
Traçant les routes du sublime,
Il assure à leurs chants un immortel honneur.
Que dis-je ! en vain sa Poëtique *
Donne les régles du Tragique,
Elle ne donne pas son génie & son cœur !

Mais de plus doux accens enchantent mon oreille,
Et viennent pourtant me troubler !
Quel est ce Rival de Corneille ?
Sans s'élever si haut, il le sçait égaler. **
Quel goût ! quelles délicatesses !
A peine il nous peint nos foiblesses,
Qu'elles n'ont plus, pour nous, que des traits odieux.
Ah ! je sens à son élégance,
Que, pour la gloire de la France,
Apollon établit son séjour en ces lieux !

Le Théâtre du Tibre à celui de la Seine
N'ose ici disputer le pas :
Mais, sur les Sophocles d'Athenes,
Quoi, ces deux grands Rivaux ne l'emportent-ils pas ?
L'un, par des routes inconnues,
Aigle hardi, s'élance aux nues ;

---

* *Discours sur les Trois Unités, & Examens de ses Tragédies, faits par lui-même ; où il y a plus à profiter que dans tous les livres sur cette matiere.*

** Racine.

L'autre efface les Grecs même, en les imitant.
Jamais il n'acquiert tant de gloire
Qu'en leur disputant la victoire;
Euripide en ses mains en devient plus touchant.

Que d'Athlétes nouveaux, dans l'ardeur qui les guide,
Tâchent d'égaler leurs Ecrits?
Leur course est un peu moins rapide.
Mais ils n'en font pas moins la gloire de LOUIS.
Stilicon, (1) *Andronic*, (2) *Thieste*, (3)
Manlius, (4) *Gabinie*, (5) *Oreste*, (6)
Vivront aussi long tems que ses exploits guerriers.
O prodige à son siécle unique!
Je vois sur la Scène Tragique,
Bien plus d'une SAPHO (7) se couvrir de lauriers.

Muse, où m'as-tu conduit? où suis-je? quel spectacle!
Pour ton triomphe dans ces lieux,
L'Art même enfante le miracle,
Et tes Sœurs, à l'envi, favorisent tes jeux;
Ainsi ce héros, aux merveilles
Des Racines & des Corneilles,
Unit celles encor des LULLIS des QUINAULTS;
Par-tout son éclat t'environne.

(1) *On désigne ici les autres Auteurs qui se sont distingués dans le Tragique, sous le Régne de* LOUIS LE GRAND; *ainsi* Stilicon *est pour* Th. Corneille.
(2) Andronic, *pour* Campistron.
(3) Thieste, *pour* Crébillon.
(4) Manlius, *pour* La Fosse.
(5) Gabinie, *pour l'Abbé* Brueys.
(6) Oreste & Pilade, *pour* La Grange-Chancel.
(7) *Les Dames* Barbier, Bernard, De Gomez, *&c. Ce prodige est devenu fort commun de nos jours; les* DUBOCCAGES, *les* GRAFFIGNIS, *égalent en ce genre celles de leur sexe qui s'y sont exercées.*

Mais tu dois moins cette couronne
A ses bienfaits constans qu'à ses rares travaux!

Les nobles sentimens qu'il fit toujours paroître;
Sa grandeur & sa majesté,
De tes Héros, ont fait connoître
Quelle doit, sur la Scène, être la dignité.
Ce Roi, qui, dans une journée,
A fait ce que dans une année,
De vulgaires Héros n'eussent pas achevé,
A rendu vraisemblable, aisée,
Ta *triple unité* méprisée;
Par ses triomphes seuls, ton Art s'est relevé.

ETRENNES

*A MADAME DE B****

EN ce jour, où chacun s'empresse
D'accompagner son compliment
De quelque marque de tendresse,
De respect, ou d'attachement;
Belle Iris, pour répondre au zéle qui m'engage;
Non, pour me conformer à ce commun usage,
Je voudrois, de mes sentiments,
Renouveller encor l'hommage,
Et, par quelques petits présents,
T'en apporter un nouveau gage.
Mais hélas! que puis-je t'offrir?
Tu ne l'ignores-pas; un Bûveur d'Hypocrêne
N'est pas en état de choisir:
Même le plus souvent on sçait qu'il est en peine
De trouver de quoi se vêtir.
Non seulement cette Fontaine

N'a pas la vertu d'enrichir :
Mais on pourroit dire au contraire
Qu'elle a la vertu d'appauvrir
Ceux qui, séduits par son eau claire,
D'en puiser, font tout leur plaisir.
Où dois-je donc, Iris, te chercher une Etrenne ?
Seroit-ce le don de mon cœur ?
Mais tu sçais bien qu'en souveraine,
Déja depuis longtems tu le tiens dans ta chaîne,
Et que, pour son charmant vainqueur,
Il conserve toujours l'ardeur la plus sincère.
Ce don, & tous les vœux que, pour toi, dans ce jour,
Aux Immortels je pourrois faire,
Fruits dès longtems produits par mon fidèle amour,
N'ont rien de nouveau pour te plaire:
Tu vois mon embarras; daigne te satisfaire
De l'hommage de mon Talent :
Reçois ces mauvais Vers; dans mon destin contraire,
Ils doivent tenir lieu de tout autre présent.
Après tout, en ce jour, chacun, comme il l'entend,
Et comme il peut, donne l'aubade:
Iris, chacun a sa façon.
Le Voltigeur paye en gambade;
Et le Rimeur paye en chanson.

AUTRES

A la même Dame.

DANS ce beau jour, où l'An se renouvelle,
Je vous dois, chère Iris, des marques de mon zèle;
Déja pour seconder mes vœux,

Une Divinité se présente à ma vûë !
Qu'elle a d'attraits ! simple, tendre, ingenuë,
Elle sçait procurer les jours les plus heureux :
Qui ne la reconnoît ? c'est l'Amitié fidelle.
Je te viens, en ce jour, offrir mes soins, dit-elle :
De ton cœur, pour Iris, je sçais les mouvemens,
Et j'en puis, mieux que toi, marquer les sentimens.
Je ressens, à ces mots, une douceur extrême ;
Quand, vers nous, en ce moment même,
Avec autant d'empressement,
Une autre Déesse s'avance,
Qui vient m'offrir également
De vous porter mon compliment :
C'est la vive Reconnoissance.
Tu dois tout, me dit-elle, *à ta charmante Iris ;*
Des bienfaits, que, sur toi, sa main daigna répandre ;
C'est à moi seule de lui rendre,
De ta part, le plus digne prix,
Et c'est le seul qu'elle en veuille prétendre.
Je suis encor charmé de ce discours flatteur,
Qui ranime déja dans le fond de mon cœur
Les mouvemens qu'elle m'inspire.
Mais le Dieu triomphant de l'amoureux empire
Se montre tout à coup, & me dit fiérement,
Lorsque je régne dans une ame,
N'en faut-il pas bannir tout autre sentiment ?
Il n'en est point qui ne céde à ma flâme :
A moi seul aujourd'hui tu dois avoir recours,
Et tu dois mépriser tout frivole secours.
J'éprouve avec plaisir votre aimable puissance,
Répliquai-je à ce Dieu ; mais, sans vous irriter,
Je sens que l'Amitié, que la Reconnoissance,
Dans un cœur, avec vous, peuvent bien éclater.
Si vous voulez, tous trois, m'être ici favorables,
Allez trouver Iris ; & daignez l'assûrer

De ces vœux qu'à l'envi, vous sçavez m'inspirer.
Marche sans honte, Amour, sur leurs traces aimables !
Quand la reconnoissance, & la douce amitié,
D'un cœur où tu prétends, t'enlevent la moitié,
Tes feux en sont toujours plus vifs & plus durables.

EPITRE

Présentée à Monseigneur le Cardinal de FLEURY.

Le 14 Juillet 1735.

TOI, qui d'un pas plus sûr que ceux d'ARMAND, de JULE,
Marches rapidement à l'immortalité,
FLEURY, daigne, sensible au zèle qui me brûle,
Jetter sur mon hommage un regard de bonté !

Tandis que par tes soins, en tous lieux triomphante,
La France va bientôt porter les derniers coups
A l'orgueilleuse Autriche aujourd'hui si tremblante ;
Que nos plus fiers voisins rédoutent ton courroux ;
Que, malgré la terreur que répandent nos armes,
Le Français, comme au sein d'une profonde paix,
Voit mûrir ses moissons sans crainte & sans allarmes ;
Quand rien ne peut troubler les Arts dans leurs progrès ;
Justement indigné de voir que le Parnasse
Retentisse si peu d'un nom aussi fameux,

Je ne puis résister à la flatteuse audace,
Qui m'ordonne de rompre un silence honteux.

Eh, dussai-je échoüer ! il m'est plus doux encore
D'entreprendre sans fruit un si noble dessein,
Que d'oser, en suivant l'exemple que j'abhorre,
Chercher, par la Satyre, un succès plus certain.
Que de brillants Esprits qu'Appollon favorise,
Bornent tous leurs Talens à mordre & déchirer;
Je renonce à leur art, & mon cœur le méprise,
Si ce n'est qu'à ce prix qu'on se fait admirer.
Que dis-je ! vainement on les flatte, on les loüe,
En leur applaudissant, on les hait dans le cœur;
On les fuit; Appollon même les désavouë;
Et, comme le Public, les voit avec horreur.
Ce fut pour célèbrer le Héros & le Sage,
Pour peindre la vertu sous des traits gracieux,
Que l'on donna naissance à ce divin langage
Et non pour insulter les Hommes & les Dieux.

Dès l'enfance, adoptant cette sage maxime,
Je devrois en ce jour craindre un autre danger;
Je sçais que tu hais même un encens légitime,
Et qu'oser te louer, c'est presque t'outrager.
N'importe, ta vertu, de mon zèle allarmée,
Dût-elle condamner des chants qui lui sont dûs,
Ma Muse, à les former n'est pas moins animée;
D'un cœur vraiment Français, ce sont là des tributs.
Oui, le soin que Clio * prendra de ta mémoire,
FLEURY, ne suffit pas pour illustrer ton Nom!
Notre reconnoissance exige qu'à ta gloire,
On intéresse encor le Dieu de l'Helicon.

---

* *Muse de l'Histoire.*

Que peut Clio sans lui? LOUIS, AUGUSTE, ACHILLE,
L'histoire foiblement vous dépeint à nos yeux,
Par les chants immortels d'HOMERE, de VIRGILE,
De BOILEAU, vos hauts faits vous sont plus glorieux.
De ces Chantres fameux que n'ai-je le génie,
Où du moins autant d'art que j'ai pour toi d'ardeur!
Mes Vers, aussi pompeux que remplis d'harmonie,
Assureroient nos Noms d'un immortel honneur.
Avec quelle énergie on m'entendroit décrire
Tes talens, tes conseils, tes travaux, tes bienfaits,
Et ces hautes vertus que l'Univers admire,
Qu'un Ministre, avant toi, ne rassembla jamais!

En a-t'on vû quelqu'un, de qui toûjours le zèle
Aussi vif pour l'Etat, que tendre pour son Roi,
De ses moindres desseins fût le guide fidèle,
Et qui, des passions, ne prit jamais la loi?
Celui-là constamment guidé par l'avarice,
Ne songe tous les jours qu'à grossir son trésor;
Sa faveur, les emplois, & même la justice,
On peut tout obtenir par les appas de l'or.
Celui-ci n'a d'objet que son orgueil extrême;
Peu content d'assûrer la grandeur de l'Etat,
On le voit envier jusques aux lauriers même,
Dont un fameux esprit se couvre avec éclat.
Les uns tout occupés à garder leur puissance,
Sans cesse ont poursuivi qui pouvoit résister:
D'autres, pour se vanger d'une secrette offense,
Cruauté, trahison, ont osé tout tenter.
Enfin, on en a vû, dont le cœur respectable,
Dans les plus nobles soins, fut toujours engagé;
Mais, de les seconder, leur esprit incapable,

Succombe ſous un poids, dont il eſt ſurchargé.

Mais toi, que les Deſtins, pour le bien de la France,
Pour la gloire des Lys, ont pris ſoin de former,
Contre l'ambition, la ſoif de la vangeance,
L'avarice, l'orgueil, ils ont trop ſçû t'armer.
Ton génie, auſſi grand que ton cœur le peut être;
Dans le choix des moyens, ne ſe trompe jamais;
Autant à tes beaux feux, tu te fais reconnoître,
Qu'à l'art de préparer, d'aſſurer des ſuccès.
Penſes-tu que la Paix ſoit utile à la France?
Tu pares tous les coups qui la peuvent troubler.
Sa gloire exige-t'elle une illuſtre vangeance?
Nos plus fiers ennemis n'ont déja qu'à trembler.
Ce *Lion endormi* * que leur orgueil outrage,
Maître de leurs Etats auſſi-tôt qu'éveillé,
Leur apprend, mais trop tard, qu'enchaînant ſon courage,
Plus pour eux que pour nous, ton bras a travaillé.
Comme on voit dans les Airs le Maître du Tonnerre
Donner un prompt eſſor à ſon foudre vangeur;
Et que l'on ne l'entend gronder deſſus la Terre
Que lorſque, du coupable, il à percé le cœur;
Tels, par le grand ſecret dont tu ſçais les conduire,
Eclatent tout à coup tes glorieux projets:
Les plus intéreſſés à vouloir les détruire,
N'en ſont jamais inſtruits que par leur prompt ſuccès.

---

* *Alluſion au Diſcours que tint un Miniſtre de l'Empereur, en diſant* QUE LE FRANÇAIS ETOIT UN LION QUI DORMOIT ET QU'IL NE FALLOIT PAS EVEILLER.

C'eſt dans cet art ſi rare, aux Rois le plus utile,
Que tu formas ſurtout le grand cœur de Louis :
Même dans ſon enfance, à tes leçons docile,
De ſa diſcrétion, nos yeux furent ſurpris.
Il te doit encor plus, ce Prince ſage & juſte !
Tu l'as accoûtumé de penſer comme toi ;
C'eſt par tes ſoins heureux que, ſous ſon regne auguſte,
De la ſeule vertu, nous recevons la loi.
Quel bonheur ſi le Ciel, à nos deſirs fidèle,
En prolongeant tes jours des notres racourcis,
Te permettoit encor, ſur un ſi beau modèle,
De former l'Héritier de l'Empire des Lys !

STANCES

Sur l'Orgueil.

A Peine l'Homme eſt-il formé,
Dans ſon cœur innocent, la vanité ſe gliſſe :
Sur la foi d'un diſcours dicté par la malice,
Des plaiſirs les plus purs, l'ingrat n'eſt plus charmé ;
Il ſe flatte déja, dans ſon orgueil extrême,
De devenir ſemblable à ſon Créateur même ;
Il veut connoître tout, & le bien & le mal ;
Et mépriſant, d'un Dieu, les terribles défenſes,
Il cueille, il mord le fruit fatal,
Et ſe plonge à jamais en des malheurs immenſes.

Le ſang coule de tout côté ;
Je vois des Forcenés qui ravagent la Terre ;
Ils traînent ſur leurs pas, la terreur & la guerre ;
Leur vanité diſpute un ſceptre enſanglanté !

Pour les Ambitieux, n'est-il donc point de crimes ?
Ou l'espoir de regner les rend-il légitimes ?
Vous le croyez ainsi, Conquérans criminels !
Vous ne comptez pour rien le sang qu'il faut répandre
Pour dompter de foibles Mortels ;
Des sentimens humains, l'orgueil sçait vous défendre.

ALEXANDRE, es-tu satisfait ?
Tout fléchit devant toi ; ta cruelle puissance
Tient l'Univers tremblant sous ton obéissance :
Oseras-tu former quelque nouveau souhait ?
Eh quoi ! ton cœur gémit ! du sang humain avide,
Un Monde entier, dompté par ton bras homicide,
Ne montre à ton orgueil qu'un empire borné ?
Pour te rassasier, il manque un nouveau Monde !
Mais un nouveau Monde enchaîné
Pourroit-il, à ton cœur, rendre une paix profonde ?

Et toi, qu'on égaloit aux Dieux,
Toi, qui fus, de ton siécle & l'oracle & l'exemple,
Sage CATON ! ta mort, qu'un vulgaire contemple,
Ne sçauroit éblouïr un œil judicieux !
Je te vois dans ton cœur, d'une main assurée,
Porter le coup sanglant d'une mort desirée !
Qui t'arme contre toi, de tant de cruauté ?
Sont-ce les maux de Rome, & la perte fatale
De ses loix, de sa liberté ?
Non, tu crains d'obéir au Vainqueur de *Pharsale* !

Votre gloire encor disparoît,
CURTIUS, REGULUS ! au bien de la Patrie ;
Vous avez, sans trembler, immolé votre vie :
Mais ce bien seul fut-il ce qui vous inspiroit ?

C'est un nom immortel, une mémoire heureuse,
Que cherchoit votre orgueil dans une mort affreuse !
Et vous, fier MANLIUS, vous, féroce BRUTUS ;
Contre vos propres fils, cette rigueur si dure,
N'est pas l'effort de vos vertus ;
Vous vouliez vous montrer vainqueurs de la Nature.

Mais quoi, pour se faire un grand nom,
Ne pourra-t'on, sans crime, aspirer à la gloire ?
Oui, si le vain motif d'une illustre mémoire,
Vous fait seul entreprendre une grande action,
Vous ne méritez pas une solide estime.
Je veux que le devoir, la vertu vous anime :
Hors de ce digne objet, tout n'est que vanité.
Pour mériter la gloire, il faut qu'on la méprise.
En vain serez-vous respecté ;
Votre orgueil est le piége où la grandeur se brise.

Ce Soldat, dont les beaux efforts
Défendent son Pays, certain, s'il perd la vie,
Que sa mort, d'aucun nom, ne peut être suivie ;
Que son corps, confondu dans un monceau de morts,
Avili, sans honneur, privé de sépulture ;
Des Vautours affamés, deviendra la pâture,
Ne mérite-t'il pas notre admiration
Mieux que ces vains Guerriers, sûrs lorsqu'ils font la guerre,
De combler leur ambition,
Ou, d'un trépas célèbre, aux deux bouts de la Terre ?

Quel abus vient frapper mes yeux !
Un tas d'hommes enflés d'une noble naiſſance,
Du reſte des Mortels, exige obéiſſance ?
Quoi, l'ignoreroient-ils ! leur rang n'eſt glorieux
Qu'autant qu'il eſt ſuivi d'une haute ſageſſe ?
Auroient-ils oublié qu'ils doivent leur nobleſſe
Aux vertus d'un Ayeul qu'ils devroient imiter ?
Que dis-je ? un Parvenu, que l'Univers abhorre,
Oſera bientôt acheter
Le rang que leur orgueil ravale & deshonore !

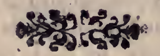
Et vous, déſirs des ſucceſſeurs,
Qui ſemblez naturels, qu'en tous lieux on approuve,
Que preſque tout Mortel au fond du cœur éprouve,
Vous êtes, de l'orgueil, de ſubtiles erreurs :
Lui ſeul, ſur cet objet, follement nous enyvre :
Dans ſa poſtérité l'homme eſpére revivre :
La chimère d'un nom dont nous ſommes jaloux,
Nous trompe, nous ſéduit par ſa vaine impoſture :
Dans nos Fils nous n'aimons que nous ;
L'orgueil nous les rend chers, & non pas la Nature !

Séductrice de tant de cœurs,
Fiére Emulation que partout on excite,
Tu n'es qu'un nom trompeur ; l'orgueil ſeul t'a produite :
Quel deſſein en effet guide tes Sectateurs ?
Le déſir d'égaler, ou d'effacer la gloire,
D'un concurrent chéri des Filles de Mémoire ;
L'eſpoir de ſurpaſſer un Rival plus parfait !
Ce Peintre, ce Poëte, attentif à te ſuivre,
De ſon Art, mépriſe l'objet,
Content de s'attirer un encens qui l'enyvre.

Où suis-je ! un traître, un scélerat,
Pour se faire admirer, pour gagner notre estime,
Se pare des dehors d'une vertu sublime ;
Et, sur ses actions, répand un faux éclat !
Mais c'est peu ! quelle horreur ! ô comble de disgrace !
O triomphe odieux d'une coupable audace !
Des forfaits les plus noirs, l'homme s'en orgueillit ;
Il cherche dans le crime, une illustre mémoire !
Thébes, Phriné te rebâtit
Du prix de ses amours, dont elle fait sa gloire.

PRIERE.

Toi, qui par ta mort sur la croix,
As voulu nous donner un exemple admirable
De cet abbaissement qui t'est seul agréable ;
GRAND DIEU ! daigne en nos cœurs faire entendre ta voix !
Viens désiller nos yeux ; arrache de nos ames,
De l'orgueil qui nous perd, les détestables flâmes !
Fais leur chérir les croix, chercher l'humilité,
Et grave ce principe, en notre esprit rebelle,
Qu'ici bas tout est vanité,
Hors t'aimer, te servir, dans l'ardeur d'un pur zèle !



LA RAISON, L'HYMEN ET L'AMOUR REUNIS.

DIALOGUE ET EPITALAME.

*Sur le Mariage de Mr. B *** de Fr. *** & de Mlle de L ** H *** des F **.*

LA RAISON.

Vous me fuyez envain ; je prétends à jamais
Assurer entre vous l'union & la paix.
Quand les biens les plus doux pourroient suivre vos chaînes ;
On voit moins sur vos pas de plaisirs que de peines :
Ecoutez mes conseils ; rendez-vous à ma voix ;
La joye & le bonheur regneront sous vos loix.

L'AMOUR.

Si l'Hymen trop souvent rend des cœurs misérables ;
Mon pouvoir, ni mes traits n'en sont pas responsables ;
C'est lui dont la froideur m'outrage, me poursuit,
Qui me chasse partout, & partout me détruit.

L'HYMEN.

Pourquoi viens-tu, cruel, ravir à mon empire,
Par de perfides feux, ceux qui lui sont soumis ?

L'AMOUR.

Dois-tu joindre des cœurs sans les feux que j'inspire ?

L'HYMEN.

Eh ! que n'enflâmes-tu les Epoux que j'unis ?

L'AMOUR.

Pourquoi n'unis-tu pas les Amans que j'enflâme.

L'HYMEN.

Tu ne portes sans moi que trouble dans une ame.

L'AMOUR.

Tu ne deviens sans moi qu'insipide & fâcheux.

LA RAISON.

Vous ne dites, hélas ! que trop vrai tous les deux.
Oui, tes chaînes, Hymen, deviennent trop pésantes
Quand tu veux, sans l'amour, en resserrer les nœuds :
Mais qu'elles ont aussi de douceurs ravissantes,
Quand, au flambeau d'amour, tu rallumes tes feux ;
Tu ne peux t'assurer une entière victoire,
Qu'en assemblant deux cœurs que l'Amour a choisis ;
Vous ne pouvez l'un l'autre affermir votre gloire
Qu'autant qu'entre vous deux, vous serez bien unis.
Qu'un si flatteur espoir enfin vous réunisse ;
Que la discorde cesse & la haine finisse !

L'AMOUR.

Comment, avec l'Hymen, pourrois-je vivre en paix ;
Si, bravant tous les jours mes feux & mes projets,
Il prend aveuglement, dans sa fureur perfide,
L'avarice pour régle, & l'intérêt pour guide ?

L'HYMEN.

Ce reproche te sied ! Plutus a-t'il sur toi,
Moins d'empire aujourd'hui qu'il n'en a pris sur moi ?

LA RAISON.

Oui, de vous deux, Plutus usurpe la puissance ;

Même sur vos autels, c'est lui seul qu'on encense ;
Il fait seul à son gré les Epoux, les Amans ;
Ou plûtôt aujourd'hui, ces liens si charmans
Ne sont plus qu'un trafic d'intérêt, d'avarice,
Où le profit préside, où regne le caprice.
En bons frères vivez ; ne vous divisez plus ;
Et vous pourrez enfin détruire ces abus :
Alors, loin des Mortels, banissant les allarmes,
Vous rendrez à vos nœuds leurs douceurs & leurs charmes.
C'est surtout en ce jour ce que je veux de vous ;
Seçondez mes desseins pour deux jeunes Epoux,
Dignes par leurs vertus d'un destin désirable,
Dignes de vos bienfaits & d'un bonheur durable.
J'ai seule jusqu'ici disposé de leurs vœux,
Je veux seule à mon tour former de si beaux nœuds.
Attentifs à ma voix, ils sont prêts à la suivre ;
Achevez leur bonheur ; c'est moi qui vous les livre ;
Enflâme-les, Amour ; Hymen, viens les unir ;
Et ne faites sur eux regner que le plaisir :
Que de cœurs enchantés par leurs touchans exemples,
Viendront bientôt grossir la foule dans vos Temples !
Quand vous avez daigné vous rendre à mes avis,
Vous sçavez de quels biens ils ont été suivis :
Voyez de ces Epoux, les familles heureuses,
Jouir du doux destin des ames vertueuses ;
C'est que, dans leur Hymen, n'écoutant que ma voix,
Vous avez sagement sçû couronner mon choix.
A ces liens charmans, que celui-ci ressemble ;
C'est la Raison, l'Amour, l'Hymen unis ensemble ;
A qui seul appartient de faire des heureux.

L'AMOUR.

Vous me verrez souscrire avec joye à vos vœux,
Tant que, dans leurs transports, vous serez équitable;
Car toujours la raison n'est pas si raisonable.
Embrassons-nous tous trois; que sans soins, sans ennuis,
Ces cœurs, de notre accord, goûtent les premiers fruits!

L'HYMEN.

J'y consens, & réponds désormais qu'en leurs ames,
L'Hymen, de l'Amour même, augmentera les flâmes.

LA RAISON.

Ainsi, jeunes Amans, que votre sort est doux;
A peine, de l'Amour, vous éprouvez les armes,
Que, sans avoir le tems de gémir dans les larmes,
Vous allez devenir les plus heureux Epoux.
Un nœud charmant prévient les soupirs, les allarmes,
Mille plaisirs charmans vous suivront tour à tour;
Par la Raison conduit, l'Hymen est plein de charmes,
Lorsqu'il peut arriver aussitôt que l'Amour.

EPITRE

*A Mademoiselle G * *.*

NOn, non, pour vous offrir les sincéres hommages,
Que m'ordonne le Dieu qui sçait trop me dompter,
Charmante HEBE', mes anciens Ouvrages,

Ne ſont point les Ecrits que je vais emprunter : *
Hélas! Aucuns des vers que m'inſpira l'amour,
Ne pourroient exprimer tout ce que dans ce jour,
Il porte de feux dans mon âme.
Il n'eſt point d'Apollon pour peindre tant de flâme.
J'ai voulu la combattre ; &, longtems en Vainqueur,
Je l'ai forcée à garder le ſilence ;
Mais peut-on voir toujours l'Objet de ſon ardeur,
Sans chercher un remede, un terme à ſa ſouffrance?
Peut-on voir des attraits ſi doux, ſi ſéduiſans,
Des yeux ſi vifs, ſi tendres, ſi touchans,
Cette blancheur des Lis, ces Graces naturelles,
La Jeuneſſe & les Ris voltigeans autour d'elles!
Peut-on voir un Objet formé par les Amours ;
Le peut-on adorer, & ſe taire toujours?
Projets, efforts, ſoins inutiles!
Il faut céder à ſon deſtin.
On prend à réſiſter trop de peines ſtériles ;
On le rend plus puiſſant & même plus malin.
Dans le fond d'un Bucher, la bluette cachée,
Si, dans l'inſtant, n'en eſt pas arrachée,
S'étend, s'accroît ; l'enflamme & le conſume tout.
Ainſi, de vos beaux yeux, l'étincelle partie,
A porté dans mon cœur un fatal incendie,
Qui le dévorera de l'un à l'autre bout.
Vous pouvez ſeule, hélas, adoucir mon tourment!
Jouiſſez du plaiſir d'aimer & d'être aimée ;
Sans ce charme enchanteur, on languit triſtement ;
Sçachez que par l'amour, une Belle animée,
Ne trouve de douceurs, ne rend ſon ſort charmant
Qu'en faiſant le bonheur d'un véritable Amant.

---

* L'Auteur avoit envoyé quelques jours auparavant à une Demoiſelle de la connoiſſance de celle-ci & d'accord avec elle, des Vers qu'il avoit faits pour un autre Perſonne.

ETRENNES

A Madame la Marquise de POMPADOUR, *pour le premier jour de l'An 1751.*

PArmi ce Sexe aimable adoré des Humains
On a vu, par l'esprit, par des charmes divins,
Plus d'une Héroïne illustrée :
Chaque siécle, chaque Contrée
A ses SAPHOS, (1) ses LAURES, (2) ses DACIERS (3)
Dont les noms couronnés de mirthe & de lauriers
Sont gravés à jamais au Temple de Mémoire.
POMPADOUR, Ta beauté, Ton esprit, Tes Talens,
Parmi ces noms fameux, jusqu'aux derniers têms,
Suffiroient pour porter ta gloire.
Mais des Titres plus beaux l'assurent à jamais :
A tous les dons du Ciel, unir tous les attraits,
N'employer son crédit que pour le bien du monde,
Pour pardonner l'injure & faire des heureux,
Pour ranimer, des Arts, la racine féconde ;
Qui ne te reconnoît à ces traits glorieux,
Que l'envie elle-même avec rage contemple !
Pour Celles de Ton Sexe à qui Ton digne exemple
Peut inspirer un jour d'aussi louables feux,
Ton NOM va devenir un éloge pompeux.
Comme on nomme MECENE, & que partout on vante
Des Lettres, des Talens, un appui généreux.
Ainsi, d'une Beauté, dont la main bienfaisante
Protégera les Arts, dans une illustre Cour,
On dira désormais, c'est une POMPADOUR.

(1) SAPHO pour les talens agréables.
(2) LAURE pour la beauté tendre & délicate.
(3) DACIER pour les Femmes sçavantes.

Fin des Poësies Diverses.

DISCOURS
SUR
LE PLAISIR QU'IL Y A A FAIRE DU BIEN.

TOUS les hommes recherchent le plaisir ; c'est là l'objet de tous leurs mouvemens, de tous leurs soins, de toutes leurs fatigues. Peu cependant y parviennent ; & après bien des peines, ils se trouvent presque toujours frustrés de leur attente.

Est-ce que l'infortune de la condition humaine seroit telle, qu'il n'y auroit point de vrai plaisir pour l'homme ? Où est ce que l'homme, aveugle sur ses propres intérêts, ne connoîtroit pas en quoi consiste ce vrai plaisir, ou que, s'égarant dans sa conduite, il ne sçauroit prendre les sûrs moyens de parvenir à ce doux objet ?

La plûpart des plaisirs que nous desirons, causent, par leur possession même, un dégoût qu les rend insipides, laissent un vuide qui nous attriste : nous sommes forcés d'avouer que la réalité est bien au-dessous de l'idée que nous en avions conçûë.

On le sent, on l'éprouve tous les jours ; cependant l'homme, toujours séduit par ses préjugés, toujours livré à ses erreurs, toujours le triste jouet de mille passions, ne cesse de courir après

ces folles chimères ; la grandeur de son ame, à travers tant d'illusions, a beau le faire appercevoir du peu de solidité des biens qui attirent tous ses désirs, il ne laisse pas de se donner de nouvelles peines pour les obtenir.

Homme insensé, n'ouvriras-tu jamais les yeux ! ne connoîtras-tu jamais les plaisirs qui sont dignes de toi, & qui seuls sont capables de te satisfaire ? Il en est un noble & délicat, que tu peux aisément te procurer, qui te fera mieux sentir & le faux & le vuide de tous les autres, sitôt que tu l'auras goûté. C'est le plaisir de faire du bien à tes semblables : plaisir que j'appelle hardiment le plus parfait qu'on puisse trouver sur la terre.

Développons cette idée en découvrant toutes les douceurs de cette satisfaction ; & inspirons, s'il se peut, à tous les hommes le plaisir d'en joüir.

Il est peu de plaisir qui nous contente, parce qu'il en est peu dont notre raison, si difficile & si éclairée, puisse être satisfaite. Ses vives lumières, qu'on tâche envain d'étouffer, ne se fixent que sur des objets réels & des biens véritables. Rien n'attire son attention, s'il n'est élevé & digne d'elle ; rien ne la flatte, s'il n'a de solides douceurs ; rien ne l'arrête, s'il n'est durable ; rien ne la touche, s'il n'est en son pouvoir. Qualités qui ne se trouvent pas dans les plaisirs ordinaires : il n'est que celui de faire du bien aux autres qui renferme tous ces avantages. C'est le plaisir le plus noble ; c'est le plaisir le plus flatteur ; c'est le plaisir le plus durable ; c'est enfin le plaisir le plus à portée de l'homme, & même le plus aisé à obtenir. Un

plaisir qui a toutes ces qualités, n'est-il pas un vrai plaisir ? n'est-il pas le plus parfait de tous les plaisirs ?

C'est l'erreur la plus pernicieuse, la plus funeste à la société humaine, que de croire qu'il y ait de la grandeur à nuire aux hommes, soit en se rendant redoutable par un grand pouvoir, soit en les assujettissant par la force des armes. Cependant, toute contraire qu'elle est à la raison & à la nature, cette erreur, par je ne sçai quel enchantement, a infecté tous les siécles, & séduit presque tous les esprits. On diroit que les hommes, charmés de se voir détruire, ne se sont piqués que de relever la gloire de ceux qui leurs sont si funestes !

N'est-ce pas le comble de l'aveuglement, que d'admirer de féroces Mortels, dont le carnage & l'horreur ont fait les plus chères délices; qui, pour toute vertu, n'ont eu qu'une ambition sans bornes, & une colère implacable; qui n'ont en un mot, cimenté leur fortune que du sang d'un nombre infini de misérables ? Ne faut-il pas avoir perdu tout sentiment humain pour accorder à de tels monstres, les noms de Grands & de Héros ? Le nombre infini d'homicides excuse-t'il donc le crime, & devient-il une vertu ?

Non, qu'il ne puisse y avoir des Conquérants dignes de notre estime & de notre admiration ? & que la guerre ne puisse être quelquefois légitime !

Des Sujets rebelles, disputent à Henry * un Trône qui lui est légitimement acquis, & par

---

* Henri IV, *surnommé le Grand à si juste titre.*

sa naissance & par ses vertus ; il doit punir ces perfides ; il doit employer la force pour rentrer dans ses droits : mais si en appésantissant son bras sur eux, il tâche d'en soumettre encore plus par ses bienfaits que par ses armes ; s'il ne se sert de la victoire que pour leur pardonner, & les rendre plus heureux ; c'est par là qu'il s'élevera au vrai Héroïsme.

L'Europe jalouse de la grandeur de Louis (a), s'arme contre lui ; il doit repousser ses coups ; mais après avoir terrassé tant d'ennemis acharnés à sa perte, s'il ne songe qu'à leur donner la paix, il connoît que c'est par là, plus que par ses triomphes, qu'il méritera le nom de Grand.

Les Grands Hommes en effet sçavent mieux que les autres Mortels que la véritable gloire ne se trouve qu'à faire du bien, & que l'on ne peut y parvenir qu'autant que l'on fait de grands biens aux hommes. Qui le comprenoit mieux que les Pericle's & les Catons? Et quels Héros ont jamais été plus touchés du bien public ? Ils bornoient toute leur gloire à rendre d'importans services à leur Patrie.

Ainsi le digne soutien de l'empire des Lys (b) met un généreux frein à une juste vangeance ; il s'arrête au milieu de ses conquêtes, il fait grace à ses ennemis tremblans & humiliés, peu touché de triomphes qu'il ne peut acquérir qu'au prix du sang de ses Sujets ; plus flatté de redevenir l'arbi-

---

(a) Louis XIV. *qui n'a pas moins mérité ce glorieux surnom.*

(b) Louis XV. *qui marche sur les traces de ces Grands Princes par sa générosité & par sa grandeur à user dignement de la victoire.*

tre

tre des Rois, que d'en être le vainqueur.

Que prétendoient ces fameux Conquérans en se signalant par leurs victoires ? Ne croyoient-ils pas s'élever par-là au-dessus des autres hommes ; & s'assûrer la plus glorieuse domination sur eux ? Mais, aussi insensés que ceux qui les admiroient, ils ne connoissoient point les véritables moyens de se mettre dignement au-dessus des autres ; ils ignoroient sans doute que la plus noble voye pour arriver à l'honneur qu'ils ambitionnoient, consiste à faire du bien aux hommes, & non pas à causer leur ruine.

Nous jugeons de l'élévation de la Divinité, surtout par ses immenses bienfaits. Ce sont les biens surprenans dont nous nous trouvons comblés, qui nous font reconnoître la souveraine perfection de l'Estre Suprême: c'est par le caractère d'une infinie bonté qu'il manifeste sa puissance : il n'est jamais si grand que lorsqu'il nous fait du bien : c'est là son propre ; c'est son unique plaisir.

Plus ce plaisir caractérise la Divinité, plus le rechercher, c'est faire éclater l'auguste ressemblance que notre ame a avec elle. *Les hommes ne s'approchent jamais tant des Dieux*, disoit Cicéron à César (1), *qu'en faisant du bien : votre fortune n'a rien de si grand que le pouvoir où vous êtes de sauver la vie à plusieurs.*

Un homme qui borne ses désirs à faire du bien, s'élève au-dessus de l'homme ; c'est un Dieu sur la Terre, dont tout ressent la bonté. *Devenez semblables à Dieu même*, dit un Père de l Eglise, *en imitant la bonté de Dieu* (2).

(1) *Cicero pro Ligario.*
(2) *Nazianz. oratione de amore pauperum.*

Les ténébres du Paganisme avoient beau étouffer toutes les lumières de la raison, elles ne les offusquoient point sur cette vérité. Au contraire ses erreurs poussèrent les hommes jusqu'à mettre au rang des Dieux, & à adorer ou les inventeurs des choses utiles, ou ceux qui avoient rendu d'importans services à leur Patrie. *C'est d'un Dieu*, disoit Pline (1), *d'aider aux Mortels; c'est là le chemin de l'immortalité; & c'est par cet illustre chemin que nos Ancêtres y sont parvenus.*

Les cœurs même les plus grossiers ont éprouvé un sentiment si naturel & si digne de l'homme. C'est envain qu'Alexandre veut passer pour un Dieu, les Schytes s'écrient, *Si tu es un Dieu, tu dois faire du bien aux hommes, & tu ne dois pas leur enlever celui qu'ils possèdent* (2)!

Eh, quelle plus noble façon encore de rendre les hommes dépendans de soi! si le plus digne & le plus sûr empire que l'on puisse avoir sur eux, est celui qui fait regner sur leurs cœurs, par où peut-on les gagner plus sûrement qu'en les prévenant par des bienfaits? Leur inclination, leur reconnoissance, leur intérêt, sont garants de tous leurs vœux & de leur soumission. Rois bienfaisants, dont l'amour des Peuples assûre la royauté, n'est-il pas plus noble & plus digne de vous de regner ainsi par la possession de leur cœur, que de ne faire respecter vos loix que par la terreur & par la force? Votre repos, votre vie, votre grandeur, sont plus en sûreté par l'amour de vos sujets, que par vos nombreuses armées, que par tout l'éclat de

---

(1) *Plin. Lib. VII. cap. 7.*
(2) *Q. Curt. Lib. VII. cap. 8.*

la Royauté, & que par toutes les précautions des Tyrans.

Enfin, plus la raiſon humaine uſera de ſes pures lumières pour conſidérer le plaiſir qu'il y a à faire du bien, plus elle y découvrira de grandeur & de dignité. Qu'il eſt noble & grand de faire un heureux d'un infortuné ; de rendre la joie à un homme livré à la rigueur d'un mauvais ſort ; de procurer ſeulement quelques inſtans de ſatisfaction à un affligé ! Eſt-ce un ami ſur qui tombent de tels bienfaits ? qu'il eſt digne du cœur de l'homme de ſe rendre utile à ſon ami ! eſt-ce un ennemi qu'on oblige ? quelle grandeur peut être comparée à celle-là ! Vous, qui croyez être arrivé au faîte de la gloire, pour avoir pû gagner ſur votre haine de pardonner à un ennemi, reconnoiſſez qu'il en eſt une encore plus éclatante, c'eſt de lui faire du bien.

Ainſi les plus hauts ſentimens qui peuvent toucher notre ame, ſeront tous ſatisfaits par ce plaiſir ; elle n'en trouvera point de plus noble, ni même de plus flatteur.

S'il n'eſt point de peine qui approche de celle que ſouffre un homme qui ſe voit haï, mépriſé, déteſté de tout le monde, rien auſſi n'égale la ſatisfaction que goûte le cœur de l'homme, lorſqu'il ſe voit aimé, eſtimé & recherché ; ce qu'il éprouve infailliblement en faiſant du bien. Aimé par inclination & par reconnoiſſance de ceux qu'il oblige, il lit dans leurs yeux un contentement qui le comble de joie ; eſtimé de ceux qui, ſimples témoins des ſervices qu'il rend, ne peuvent qu'admirer ſa généroſité ; il entend en tous lieux faire ſon éloge : recherché de ceux qui veulent avoir part à ſes

bienfaits, & de ceux même qui, ſans en avoir beſoin, en connoiſſent tout le prix, il voit tout le monde voler au-devant de ſes moindres deſirs. Amitié, eſtime, attention, qui ſont d'autant moins ſuſpectes, qu'elles ont pour principe la qualité la plus déſirable; elles ſont fondées ſur la bonté du cœur.

En vain des Barbares, des Tyrans déteſtés, s'écrieront qu'il leur importe fort peu qu'on les aime, pourvû qu'on les craigne! qui ne voit que ce ſentiment n'eſt que le digne effet du déſeſpoir de s'être rendus odieux. Ils ont perdu le ſeul plaiſir qui peut flatter le cœur humain, & dès-lors, tels que Caligula,(1) ils voudroient anéantir le Monde qu'ils rendent miſérable; ils tâchent, en accablant les hommes de toutes ſortes de malheurs, de violences & de perſécutions, de les rendre auſſi à plaindre que ces monſtres le ſont à leurs propres yeux.

Ah! que ces barbares même auroient été pénétrés du plaiſir que reſpiroit Germanicus, (2) lorſqu'inconnu & déguiſé, parcourant à l'entrée de la nuit ſon camp, il entendoit les louanges que lui prodiguoient ſes ſoldats, & ſe voyoit maître de tous les cœurs! C'eſt alors qu'il jouiſſoit véritablement du fruit de ſa renommée & de ſes bienfaits; c'eſt alors qu'il goûtoit la flatteuſe ſatisfaction qu'il y a à rendre heureux ceux qui nous environnent, & avec qui nous avons quelque rapport!

On ſçait aſſez par l'expérience de tous les états, que nous ne ſommes jamais pénétrés de tant de douceurs, que lorſque nous ne voyons auprès de nous que des hommes dont nous faiſons le bonheur.

(1) *Sueton. in vita Calig.*
(2) *Tacit.*

Un Roi, pere de ses Peuples, qui connoissant tous ses devoirs, ne regne que pour faire régner les loix & la justice, qui rend tous ses sujets heureux; n'est-il pas le plus fortuné de tous les Rois? n'éprouve-t-il pas une satisfaction que rien ne sçauroit altérer? La sérénité régne sur son auguste front; la confiance & la paix dans son cœur. Mais le trouble, l'inquiétude, les soupçons éternels sont le triste partage du tyran. L'un marchera seul sans crainte & à toute heure au milieu de ses sujets; & l'autre se défiera même de ses plus intimes confidents; il leur cachera jusqu'aux lieux où, pendant le silence de la nuit, il cherche un repos qu'il ne trouve que rarement, ou que du moins, il ne goûte qu'en frémissant.

Un pere de famille qui, par sa bonne conduite, par ses soins pour l'éducation de ses enfans, sçait les rendre heureux; qui les voit dans l'abondance & dans l'estime du Monde, ne jouit-il pas d'un plaisir au-dessus de toute expression; n'est-il pas lui-même le plus heureux de tous les peres? il n'a que faire d'aller hors de chez lui chercher des satisfactions étrangéres; il trouve dans sa maison tout ce qui peut le charmer, tout ce qui peut le flatter.

Un fils qui s'est rendu digne d'un pere vertueux, qui, docile à de sages instructions, voit qu'il fait la consolation de celui à qui il doit le jour, ne reconnoît-il pas que son sort est le plus doux qu'on puisse obtenir! son respect se confondant avec la plus tendre amitié, il trouve à son tour, dans son attachement, dans sa confiance, dans sa soumission pour celui à qui il doit tout, une consolation, une douceur inexprimable.

C'est dans de semblables situations que le cœur

de l'homme ſe ſent raſſaſié d'une joie qui ne lui laiſſe rien à déſirer. Alors ce plaiſir exquis, dont il comble les autres, retombe ſur lui, & lui devient plus agréable qu'à ceux même à qui il le procure.

L'ingratitude & l'envie tâcheront en vain de diminuer ce plaiſir : ſi elles peuvent ôter la récompenſe du bienfait, elles ne ſçauroient enlever la douceur d'avoir fait du bien. Comme ce plaiſir ne vient point de la reconnoiſſance qu'on en reçoit, auſſi ne ſçauroit-il périr par l'ingratitude.

Celui qui ne fait du bien que dans l'eſpoir du retour, qui ne donne que pour gagner plus, ou du moins autant qu'il donne, ne mérite pas le nom de bienfaiſant ; c'eſt un mercénaire, qui ne cherche que ſon propre intérêt, & qui, par conſéquent, eſt incapable de ſentir un plaiſir qui ne peut naître que du deſſein ſeul d'en faire aux autres.

En effet, ce plaiſir n'eſt jamais ſi grand que lorſqu'on fait du bien ſans eſpoir d'aucune récompenſe. Combien de fois, pour en goûter toute la délicateſſe, ne ſe cache-t'on pas en rendant ſervice, & ne veut-on pas que celui à qui on le rend, ignore même juſqu'à la main d'où il part ; ou ne le met on pas hors d'état de regarder ce ſervice comme un bienfait. Ainſi Pline s'avouera débiteur du fils de ſon ami, dont il veut ſoulager les beſoins. (1)

Que de bienfaits qu'aucune reconnoiſſance ne ſçauroit égaler ? Les bienfaits même de cette nature ne ſont-ils pas ceux par où un cœur bienfaiſant aime le plus à ſe ſignaler ? Combien de fois,

(1) *Plin. Epiſt.*

enfin, après avoir éprouvé l'ingratitude d'un homme, ne cherche-t'on pas de nouvelles occasions pour l'obliger, & ne s'y porte-t'on pas avec autant d'empressement que s'il en devoit marquer la plus vive reconnoissance ?

Mais quoique l'homme paroisse presque toujours intéressé, son cœur cependant est porté de sa nature, à faire le bien pour le bien même ; & c'est de l'accomplissement d'un desir si parfait, & qui le guide sans qu'il s'en apperçoive, que naît ce plaisir touchant qu'il trouve en obligeant les autres. Toujours semblables à Dieu même, qui ne donne que par la disposition seule de sa nature à la libéralité, qui nous comble de biens, quoique nous ne puissions jamais reconnoître le moindre de ses bienfaits, & quoiqu'il prévoye même que nous n'en aurons que de l'ingratitude, les cœurs bienfaisans n'ont d'autre but que d'obliger.

Faux préjugés, folles passions qui enlevez à l'homme tout son bonheur, pourquoi le privez-vous d'un plaisir si flatteur, si noble, j'ajoute encore, & si durable.

L'on a toujours comparé les plaisirs vulgaires à des fleurs qui se flétrissent en un instant, & qui ne laissent que le regret de leur perte. Mais la bienfaisance nous procure une satisfaction qui, non-seulement n'est point une source de regrets, mais qui devient toujours plus douce, de quelque façon qu'on l'envisage.

Si l'on rappelle dans son esprit les services qu'on a rendus, on sent dans ce moment le même plaisir qu'on a éprouvé lorsqu'on les rendoit : la même douceur s'empare de l'ame ; l'on se croit encore dans cet heureux moment : la rencontre de

ceux qui les ont reçus produit le même effet ; c'est un plaisir qui renaît à chaque instant ; l'on n'aura obligé qu'une fois un homme, & l'on en goûtera le plaisir tant qu'on vivra. De là vient qu'on voit avec plus de satisfaction qu'auparavant ceux sur qui nos bienfaits sont tombés ; de là naît le desir de leur être utile de nouveau ; de là, enfin, cette inclination secrette qui nous attache à eux, & qui ne nous permet presque plus de les abandonner, même malgré leur ingratitude, trop souvent éprouvée.

Si l'on porte ses regards sur l'avenir, quels sujets de satisfaction n'y découvre-t'on pas ? on y voit la plus heureuse & la plus assurée immortalité !

Un Prince bienfaisant s'y voit loué à jamais ; il se voit aimé de tous les hommes qui naîtront. Si l'on fait jamais l'éloge de quelqu'autre Prince bienfaisant, il lui sera comparé, on lui en attribuera le caractère. Titus est encore mieux loué, dans les éloges qu'on donne aujourd'hui à des Héros généreux, que ceux même pour qui ces éloges sont faits. Aussi comptoit-il pour perdus les jours où il ne pouvoit faire le bonheur de quelqu'un ; mais que ces jours même qu'il n'a pû compter par ses bienfaits, sont pour lui une source intarissable de gloire ! les regrets qu'il a témoignés de leur perte, ont assuré à sa mémoire l'estime du Monde entier ; il a dévoilé tout son cœur par-là ; & si le souvenir de ses bienfaits avoit pû se perdre, le souvenir de ses regrets dureroit du moins autant que le Monde, dont il fera à jamais les délices.

Dans quelqu'état, de quelque condition qu'on soit, on peut se promettre une telle gloire ; si ce-

n'est pas un Royaume entier, où une Province qui nous l'assure, ce sera une Ville où auront éclaté nos bienfaits, ce sera du moins une Famille qui en aura profité.

Que des cœurs grossiers & peu faits au goût des vrais plaisirs, ne s'imaginent pas que la gloire qui éternise les noms, n'appartient pas au bonheur présent de l'homme ! qu'ils ne disent pas que c'est une chimere que de désirer un bien dont nous sommes persuadés d'avance que nous ne jouirons pas !

Un desir qui est si naturel aux hommes, un desir que Dieu même leur a inspiré pour le bien de la société, seroit-il donc un desir chimérique ? Quoi, si l'on ne goûtoit pas un plaisir réel à prévoir & à espérer la reconnoissance qu'on aura de l'avantage que nous aurons procuré à nos successeurs, travaillerions nous avec tant d'ardeur pour des biens dont jouiront seulement ceux qui viendront après nous ? Une des plus justes récompenses que le Roi Prophête promet au Juste, n'est-elle pas dans l'assurance qu'il lui donne d'une mémoire éternelle ; (1) enfin, n'est ce pas là le prix le plus flateur qu'on se promette des grandes actions ? n'en est-ce pas la plus noble origine ?

Ah ! c'est en vain qu'on voudroit étouffer un sentiment si beau ; ceux même qui oseroient le combattre ne voudroient pas consentir à voir leur nom chargé d'une ignominie éternelle.

Cependant si l'on ne veut considérer que les avantages présens, la plus douce réputation ne sera-t'elle pas bientôt l'heureux partage d'un homme bienfaisant ?

(1) *Psal*, 111.

Uniquement attentif à faire du bien, il sera, dès-lors, non seulement incapable de manquer aux moindres devoirs de la société, mais il sera encore toujours prêt à les surpasser. Non-seulement il ne fera pas à un autre ce qu'il ne voudroit pas qui lui fût fait, mais il fera encore envers les autres tout ce qu'il voudroit qu'on fît à son égard.

Avec un tel principe, point de ces actions qui ne soit marquée au coin de la vertu; rien d'indifférent pour lui; l'envie de faire du bien, qui produira nécessairement en lui le plus parfait amour de ses semblables, guidera toutes ses démarches, & deviendra pour lui une source féconde de vertus, qui lui assureront l'estime & l'admiration de tous les hommes.

Un plaisir qui flatte encore, quoique passé, qui assure la meilleure réputation, étant présent, & qui promet le plus glorieux avenir, n'est-il pas le plus durable de tous les plaisirs?

Mais qu'il seroit triste pour l'homme, que ce plaisir si noble, si flatteur, si durable, ne fût pas à sa portée; & que tous ses efforts ne le lui pussent procurer! il faut, pour qu'il paroisse aussi parfait qu'il est, qu'il soit encore le plus aisé à obtenir.

Par l'enchaînement & le rapport mutuel de l'humanité, il n'est point d'homme qui ne puisse faire du bien. Les hommes ne subsistent que par le commerce qu'ils ont ensemble, & par les secours mutuels qu'ils se rendent. Ils n'auroient peut-être jamais songé à quitter les déserts où ils étoient dispersés, si leurs besoins ne les avoient rassemblés dans des villes; si la difficulté qu'ils trouvoient à se soulager, étant ainsi séparés, ne les eût réunis.

Les Grands ne se soutiennent que par les services qu'ils reçoivent des Petits ; & les Petits ne subsistent que par les secours que leurs prêtent les Grands. Cependant, il le faut avouer, que vous êtes heureux, vous, que les richesses, les dignités élévent si haut ! Vous avez plus de moyens que le reste des hommes de signaler votre bienfaisance ! mais consolez-vous-en, vous, qui êtes nés dans un rang plus bas, ou réduits à une médiocre, & même à une mauvaise fortune ! Si l'élévation, les biens de ceux-là leur prêtent plus de ressources pour goûter le plus doux des plaisirs; votre condition, quelque triste quelle puisse être, ne vous en prive pas ; & moins vous paroissez en état d'exercer la bonté de votre cœur, plus les actions de générosité qu'il produira mériteront d'être estimées ; plus elles devront vous satisfaire.

D'ailleurs, le bienfait ne tire pas son prix de la chose qu'on donne, mais des sentimens généreux de celui qui donne. Si les biens que peuvent faire les riches sont plus grands que ceux que feront les pauvres, les bienfaits de ceux-ci prévaudront peut-être sur ceux des premiers ; parce que le peu qu'ils donneront séra offert de meilleur cœur que toutes les richesses que les autres pourroient répandre. Eschine n'a rien à donner à Socrate ; il offrira de devenir lui-même son esclave. (1)

Souvent le faste & l'ostentation ont plus de part dans les services que rendent les Riches & les Grands, que le sentiment sécret & délicat de faire du bien. Cette vaine grandeur qui les environne, qui les éblouit, & dont ils sont idolâtres, empoisonne jusqu'aux

(1) *Seneca, De Beneficiis, lib. 1.*

plus purs plaisirs qui pourroient les toucher ; au lieu que les Petits, à l'abri de tant d'orgueil, sont plus capables de se livrer aux sentimens humains, ils connoissent mieux la douceur d'obliger, par le besoin qu'ils ont des secours des autres ; & par-là cet incomparable plaisir est plus à leur portée.

Un cœur bienfaisant trouve toujours dans lui-même des ressources pour se signaler ; il sçait se mettre au-dessus de la fortune pour satisfaire son penchant ; il sçait, sinon donner aux autres des biens qu'il n'est pas en son pouvoir de posséder, s'attacher du moins à eux d'une maniere qui les persuade qu'il est en état de tout entreprendre, & de sacrifier ses propres intérêts pour les obliger.

Ingénieux à découvrir ce qu'ils peuvent souhaiter, que de moyens ne trouvera-t'il pas pour leur faire plaisir ! Les besoins de l'homme s'étendant à l'infini, il se présentera toujours de nouvelles occasions de les soulager. Aujourd'hui, il sauvera la vie à celui-ci, soit en l'avertissant des complots de ses ennemis, soit en l'arrachant à un péril certain : une autre fois, il lui rendra sa réputation, ou en repoussant les traits de la médisance & de la calomnie, ou en les prévenant par des louanges légitimes, ou en découvrant au Public des vertus, des talens, qui n'auront peut-être brillé qu'à ses yeux : il défendra son honneur, il conservera ses biens ; il soulagera ses infirmités, il l'aidera d'un bon conseil ; les moyens d'obliger ne lui manqueront jamais.

Pour obtenir la satisfaction même la plus petite, que de soins ne faut-il pas se donner ! elle nous fuit au moment que nous croyons y arriver ; mais le plaisir de faire du bien vient, pour ainsi dire, au-devant de nous ; il prévient même no-

tre envie & nos recherches. Pour se procurer la plus légère satisfaction, que d'amis ne faut-il pas quelquefois employer, ou, de combien de talens divers ne faut-il pas être orné; quelles richesses ne faut-il pas souvent prodiguer? Mais pour faire du bien, il ne faut ni talent distingué, ni fortune éclatante, ni amis puissans, la volonté seule de le faire suffit. Si ceux qui possédent tous ces avantages en ont plus de moyens & plus d'occasions, l'indigence de ceux qui en sont privés, qui leur refuse d'ailleurs tout autre plaisir, quelque foible qu'il soit, leur laisse toujours la consolation de pouvoir se rendre utiles & nécessaires aux autres.

PRIERE A JESUS-CHRIST.

C'est en vain qu'aidé des seuls motifs que pourroit fournir la raison humaine, je prétendrois faire goûter aux hommes les délices d'un plaisir si parfait; c'est à vous seul, ô mon Dieu, qu'il appartient de changer les cœurs, & de leur faire connoître la véritable félicité. Le cœur de l'homme est dans vos mains, faites-lui sentir un plaisir que vous-même, pour notre sanctification, avez payé si cher; qui cependant, quelque prix qu'il vous ait coûté, vous a paru si digne de vous!

FIN.

DISCOURS DE RÉCEPTION,

Prononcé dans une Société Littéraire, le 28 Juillet 1748.

MESSIEURS,

L'avancement des Lettres, l'instruction particuliere de ceux qui les cultivent furent toujours les objets qui ont formé des Sociétés Littéraires. Ces génies sublimes, faits pour instruire & pour éclairer l'Univers, ont été les premiers à sentir combien ces sortes d'établissemens pouvoient être utiles aux Beaux Arts ; & tels que les premiers Législateurs, qui, pour le bien & le bonheur de la société humaine, ont rassemblé dans des villes, les hommes auparavant dispersés dans les forêts, & leur ont donné des loix ; ces Peres des Lettres ont compris qu'en réunissant plus étroitement ceux qui les aiment, & que n'en faisant plus, pour ainsi dire, qu'une même famille, il en naîtroit des avantages considérables, qui ne feroient pas moins d'honneur aux Particuliers qu'aux Etats même.

Aussi a-t-on vû de tout tems, & parmi toutes les Nations éclairées, des Académies qui ont fait fleurir les sciences & les talents. Les Egyptiens, les Grecs & les Romains n'ont pas été les seuls qui ayent aspiré à la gloire d'en entretenir chez eux : l'histoire garde encore le souvenir de l'an-

tienne Académie de Marseille, où les Romains même ne dédaignoient pas d'envoyer leurs jeunes Concitoyens pour leur faire prendre de bonne heure la connoissance des Lettres & le goût des Beaux Arts.

Mais il étoit réservé au Grand Cardinal de Richelieu, après avoir affermi les fondemens inébranlables de la grandeur du nom François dans les armes & dans la politique, de jetter encore ceux de sa gloire immortelle dans les Lettres. C'est en effet de la fondation de l'Académie Françoise que notre Parnasse date sa splendeur & sa supériorité. Cette illustre Compagnie excita la plus vive émulation dans tous les esprits du Royaume; elle s'attira bientôt l'estime & l'admiration des Etrangers; & la Langue Françoise embellie, enrichie, fixée par les judicieuses observations, & surtout par les divins Ouvrages qui sortirent presque de son berceau, devint le langage commun de toute l'Europe.

Il y eut peu de villes considérables, qui excitées par cet exemple & par ce succès, n'ambitionassent aussi la gloire de renfermer dans leur sein des gens de lettres & des Académies. Peu ont conservé leur premier éclat; mais l'avantage qu'en ont retiré ces Villes & leurs Provinces même, enfin le profit qu'on en recueille encore tous les jours n'ont fait que redoubler une si noble émulation. L'Académie Françoise & les autres Académies Royales établies à Paris ne pouvant suffire pour tous ceux qu'entraîne le goût & l'émulation, les places même de ces illustres Corps étant devenues plutôt la récompense que l'école des talens, il étoit juste qu'il s'en formât d'autres dans cette sçavante Capitale, où des

talens moins connus, moins décidés, & moins perfectionnés puissent acquérir les lumiéres & l'expérience qui leur manque.

C'est dans cette vuë aussi sage qu'utile, aussi modeste que louable, que vous avez, Messieurs, conçu le plan de cette assemblée distinguée, où vous avez bien voulu me faire l'honneur de m'admettre. Il ne faut pas douter qu'elle ne devienne bientôt comme une pépiniére féconde, où les autres Académies se feront honneur de venir puiser pour remplacer les Membres illustres, dont l'implacable faulx du têms les privera. Les sujets choisis qui la décorent, leur goût, leur amour, leurs dispositions pour les Arts doivent être garants de cette prédiction flateuse. Mais y a-t'il à douter d'un si heureux effet, si l'on veut faire attention que le goût, le sçavoir, les talens même dont la supériorité entraîne presque nécessairement ses suffrages dans les autres Académies, ne sont point ici le seul titre pour être admis parmi vous. Par votre établissement fondé sur l'amitié plus que sur le sçavoir, vous vous appliquez à rechercher encore plus les qualités du cœur que celles de l'esprit.

L'Homme de Lettres n'est que trop souvent orgueilleux, brusque, dur, vindicatif, médisant & satyrique : son cœur ne fait que trop souvent honte à son esprit ; on ne rougit que trop souvent pour lui de voir dans sa conduite, si peu de sentimens, si peu de générosité, si peu de douceur, avec tant de belles maximes, tant d'éloges des grandes actions, tant d'amenité qu'on admire dans ses Ecrits. La jalousie & l'envie, l'aigreur & la calomnie, le mépris des autres & l'amour aveugle de soi-même sont les passions ordinaires qui dés-

honorent leur cœur. Ils tâchent par leurs lâches invectives, par leurs venimeuses critiques, par leurs basses intrigues, d'effacer des talens qu'ils ne peuvent obscurcir par les leurs propres. Tout ce qui les offusque devient leur ennemi; & de-là naît ce mépris que le vulgaire ignorant, que dis-je, que le Public même équitable conçoit pour des Arts, que leurs plus renommés Sectateurs ont en effet avilis & rendus méprisables.

Aussi empressés à les faire estimer qu'à les faire fleurir, vous n'avez eu pour objet, Messieurs, dans la fondation de cette sçavante Société, que de la rendre aussi aimable que fameuse; que d'en faire admirer plus encore la rare union que les productions brillantes: ce sont des amis sincéres, éclairés, généreux, des amis dans toute l'étenduë de ce doux nom; ce sont de véritables fréres que vous avez voulu réunir, plutôt que des hommes brillans, si l'on veut, par leur mérite littéraire plûtôt que des hommes; fameux par leurs ingénieuses compositions, mais obscurs en effet par leur peu de vertus, ou peut-être encore plus renommés par leurs vices même.

Quel succès ne doit-on pas espérer d'un si digne objet? C'est alors que l'émulation si puissante sur les grands cœurs, renfermée dans ses véritables bornes, deviendra ce noble véhicule des talens, qui les échauffe, les anime, les soutient, les perfectionne; c'est alors qu'elle acquérera cette hardiesse, cette vigueur qui la rend en effet leur véritable mere. L'envie & la malice ne se déguiseront plus sous son nom respectable; elles craindroient trop d'être bientôt démasquées: la satyre & l'ironie ne se donneront plus pour la véritable critique; pour cette critique sage, juste,

douce, polie, qui procure le dernier coup de pinceau aux ouvrages d'esprit. Mutuellement encouragés par l'exemple & les succès de vos confréres, mutuellement instruits & guidés par leurs lumiéres & leurs découvertes, le travail n'offrira que des douceurs, ou l'on en vaincra sans peine les dégoûts ; & ses productions approcheront de la perfection autant qu'il peut être donné à l'homme d'y parvenir.

On n'a vû que trop souvent des talens dans leur aurore s'avorter, ou rester bien loin de l'attente qu'on en avoit d'abord conçûë ; & cela, parce que l'Artiste n'a trouvé que de fades Admirateurs, qui l'ont aveuglement applaudi, & qui ont donné le même encens aux défauts qu'aux beautés ; ou peut-être, parce que traité trop injustement par des envieux & des ennemis déclarés de tout mérite naissant, il s'est trop promptement laissé décourager, & n'a plus osé courir une carrière qu'il a trouvée trop périlleuse, trop semée d'obstacles qui lui ont paru insurmontables. On n'a vû que trop d'ouvrages foibles & médiocres qui auroient pû aisément atteindre à plus de force, à plus de perfection ; & cela parce que l'Auteur n'a pas eu des amis ou assez sinceres pour faire main-basse sur ses irrégularités, ou assez judicieux pour appercevoir & lui en faire sentir les fautes, ou assez éclairés pour lui ouvrir quelque idée plus heureuse.

On n'a vû que trop de ces esprits féconds, qui rassembloient toutes les qualités nécessaires pour suivre les traces des plus grands Hommes, & pour arriver même au-delà du point de perfection où sont restés ces grands Maîtres ; mais croyant ne montrer qu'un génie stérile & borné en prenant les mêmes routes, ils ont tenté de s'en frayer de

nouvelles pour se distinguer ; &, aimant mieux risquer de s'égarer en marchant sans guide dans des pays inconnus, que de se servir d'un flambeau qui ne brilloit pas du feu de leur propre génie, ils se sont livrés sans crainte & sans choix à tout ce que leur imagination souvent dereglée leur a présenté. De-là tant de hardiesses monstrueuses qui ont tout bouleversé, qui ont confondu tous les genres ; & par qui l'on ne distingue plus l'Orateur du Poëte, le Poëte du Métaphisicien, & le Moral du Critique, du Satyrique même ; le Bas & le Trivial du Comique, le Comique du Tragique, & le Tragique de l'Epique ; l'Epopée de l'Histoire, l'Histoire du Roman, & le Roman de la Philosophie, ou, dont encore par un excès bien plus blamable ; on fait trop souvent des leçons d'indécence & de libertinage.

Cependant ces témérités, quelquefois heureuses, n'ont pas laissé que de trouver ou des ignorans qui les ont admirées, ou des esprits superficiels qui les ont prônées, ou des caustiques qui les ont approuvées, ou des commençans qui les ont imitées ; d'où est venu cet empressement pour le singulier & le bizarre, cet amour pour le faux brillant, cette fureur pour l'extraordinaire, cette rage pour tout ce qu'on appelle beauté de détail, & qui n'est en effet qu'un fard emprunté pour recrêpir un visage difforme : & cela, parce que ces Novateurs n'ont pas eu des amis ou assez profonds pour distinguer les beautés essentielles & durables d'un éclat faux & passager ; ou assez fermes pour condamner ces mêmes traits, dont leurs inventeurs s'applaudissoient le plus ; ou enfin assez solides pour n'être pas éblouis eux-mêmes par ces ornemens étrangers.

Mais parmi vous, MESSIEURS, on ne doit

craindre aucun de ces triſtes écueils. On eſt aſſuré d'y trouver l'approbation ſans flatterie, la critique ſans dureté, la ſincérité ſans rudeſſe, le diſcernement ſans prévention, & le conſeil ſans opiniâtreté : on eſt aſſuré d'y trouver des connoiſſeurs délicats & ſçavans, dont le goût s'eſt formé ſur les grands modèles, ſeuls dignes d'être ſuivis & d'être imités ; des cœurs droits & ſolides incapables de trahir leurs ſentimens & de préferer la fougue du génie au pathétique de l'ame ; des eſprits juſtes, conſtans dans leurs principes, que n'a pû ſéduire le faux brillant du ſiécle, & incapables en un mot de préférer le clinquant à l'or véritable.

Quelle gloire pour vous, MESSIEURS ! Mais quel avantage pour ceux que vous daignez recevoir dans une Société ſi aimable & ſi profitable ! Aidez d'un ſi puiſſant ſecours, éclairés d'un flambeau ſi brillant, quels progrès rapides ne feront-ils pas bientôt ! Pour moi, MESSIEURS, je ſens tout le prix de la grace que vous m'avez accordée ; j'en ſuis vivement pénétré : à peine ai-je connu l'eſprit qui vous animoit qu'enchanté de votre union & de vos maximes, j'ai ſenti une joie inexprimable de pouvoir me dire un de vos Confréres, un de ces amis qui eſt en droit de prétendre à vos acquiſitions & à vos faveurs. Plus j'en ſuis pénétré, moins j'oublierai le bienfait dont vous me comblez ; mais je ne croirai m'en être rendu digne que lorſque, par ma docilité, par mon zéle, par mon aſſiduité, par mon attention à remplir tous les devoirs qu'il m'impoſe, je pourrai me flatter de vous avoir convaincus que perſonne ne vous eſtime plus ſincérement, ne vous honore plus vivement, & ne vous eſt plus affectueuſement attaché que moi.

FIN.



